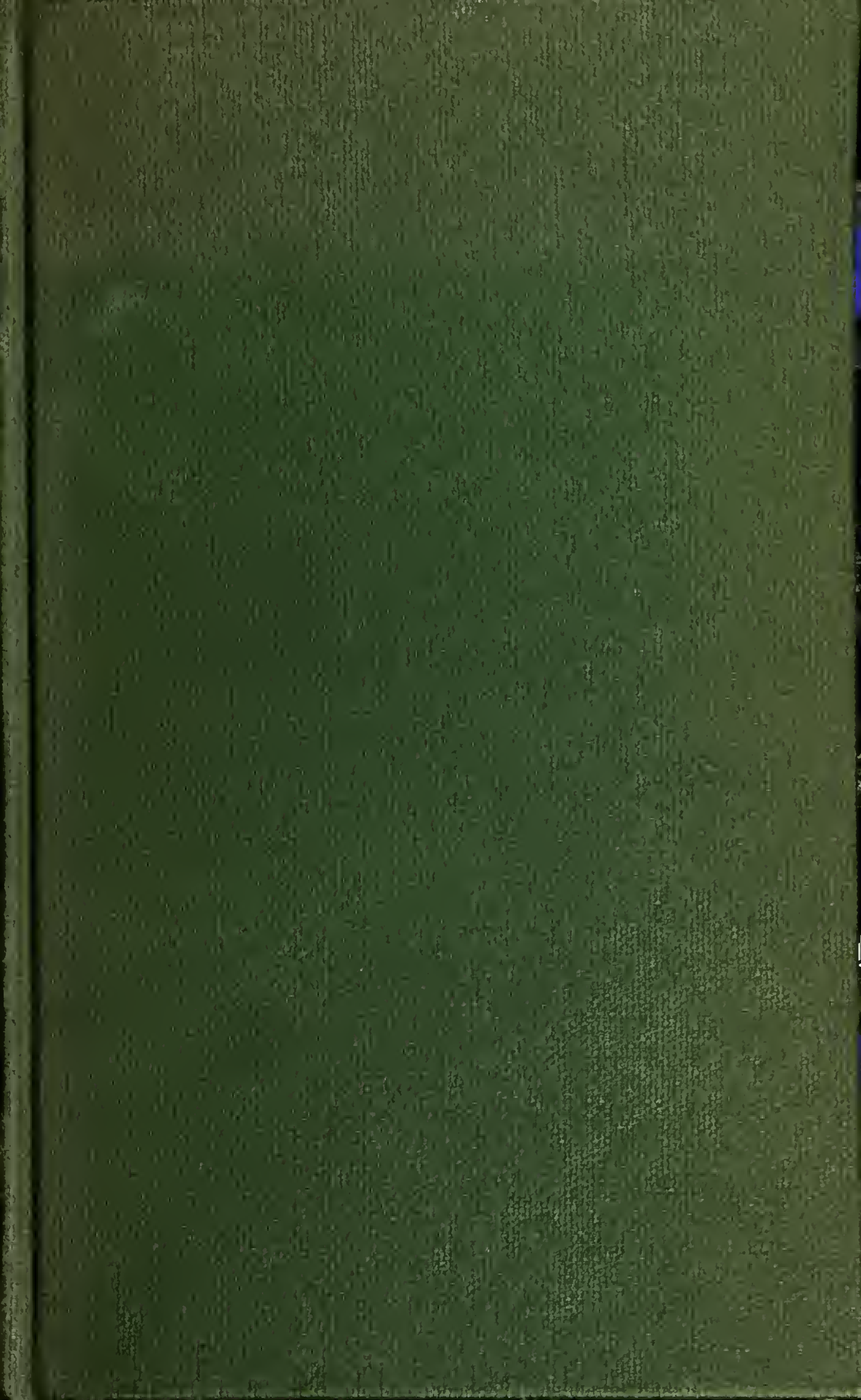


LECTURES

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

LECTURES

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

RÉDIGÉES PAR

le Dr L. THOMAS

Sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris.

PARIS

ADRIEN DELAHAYE ET ÉMILE LECROSNIER, ÉDITEURS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—

1885

A

MON EXCELLENT MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR VULPIAN

Doyen honoraire de la Faculté de médecine de Paris.

Membre de l'Académie des sciences.

PRÉFACE

Les lectures que renferme cet opuscule ont paru en feuilletons dans l'*Abeille médicale* pendant les années 1883 et 1884. Je me suis décidé à les réunir et à les publier à part sur la demande de plusieurs de mes amis. Ecrites presque au jour le jour, la plupart d'entre elles présentent de nombreuses lacunes; je n'ai point essayé, pour les combler, de modifier le caractère primitif du travail; je n'ai tenté de faire ni des monographies, ni des études, ni des essais. Un livre m'intéresse, je raconte ce qui me frappe et tâche de faire partager l'impression que j'ai ressentie en le lisant. Dans ces conditions je ne pouvais songer à la régularité méthodique, aux classifications rationnelles ou didactiques. Les sujets sont distribués au hasard, traités au hasard, sans plan général, ni divisions préétablies. Je me suis occupé d'une seule chose, de la fidélité historique; les indications et pièces justificatives placées à la fin du volume donnent les sources auxquelles j'ai puisé. Je n'oserais pourtant affirmer qu'il ne se soit pas glissé ça et là des inexactitudes; il est bien difficile d'éviter cet écueil quand on rédige des notes recueillies à la hâte et que les nécessités typographiques ne permettent de voir qu'une seule épreuve; chaque fois que j'ai reconnu un lapsus ou une erreur, je les ai relevés dans les notes de la fin.

Mon excellent maître, M. le professeur Vulpian a bien voulu ajouter une nouvelle marque de bienveil-

lance à toutes celles qu'il m'a données, en acceptant la dédicace du travail; c'est un encouragement, et une recommandation précieuse.

Je serai trop heureux s'il est favorablement reçu des médecins que le passé intéresse, s'il peut leur inspirer le désir de feuilleter eux mêmes de vieux livres curieux dont beaucoup méritent mieux que l'oubli.

1er mars 1883.

PREMIÈRE LECTURE

UNE ÉPIDÉMIE MEXICAINE

AU XVIIIe SIÈCLE

Le cocolisti ou matlazahualt des Indiens.

On publie souvent en librairie des catalogues intitulés de la sorte : Livres rares et curieux ayant appartenu à la collection de M. ... La réunion de ces deux épithètes semble constituer un simple pléonasme commercial, destiné à éveiller la convoitise de l'amateur qu'un titre plus modeste eût peut-être laissé froid. Cette première idée n'est pas exacte ; un livre peut-être rare à plus d'un titre, sans être curieux, et par contre-coup un livre extrêmement curieux n'a pas toujours cette rareté qui séduit le bibliomane. C'est que la curiosité ne se cote pas en librairie parce qu'elle n'a rien à voir avec les minuties relatives à la distribution des pontuseaux, la pagination, la forme des caractères qui constituent en partie ce qu'on appelle hyperboliquement aujourd'hui la science bibliographique ; c'est que pour la découvrir il faut connaître autre chose qu'un manuel technique à l'usage du bouquiniste. Ce n'est pas la forme, mais le fond qui la constitue. Un livre est curieux quand il rapporte, à propos d'un sujet qui nous intéresse et que nous connaissons, des détails que nous ne connaissions pas.

Je réfléchissais à tout cela, un jour de l'été dernier, en faisant ma promenade habituelle sur les quais. Jetant nonchalamment, et par acquit de conscience, un coup d'œil sur les reliures à moitié détruites d'ouvrages de piété du XVIIIe siècle, je découvris un in-quarto modestement recouvert en parchemin. La première page n'était guère engageante; le titre, dont une partie déchirée avait été reproduite à la main, était long et presque incompréhensible ; il ne frappait que par une espèce

d'énonciation en lettres rouges de la découverte faite en 1534 d'une image miraculeuse de *Maria Santissima.* C'était donc un livre de piété comme les autres, mais il avait quelque chose de spécial ; il avait été imprimé à Mexico vers 1740.

Je ne crois pas que les colonies espagnoles de l'Amérique aient jamais fait avec l'Europe un commerce de librairie bien sérieux. La domination des rois catholiques, qui n'était paternelle nulle part, était essentiellement tyrannique aux Indes occidentales. On essayait d'assimiler les colons aux aborigènes, et le seul livre autorisé pour ceux-ci était le catéchisme. Dans certaines bourgades du Pérou, pas un blanc ne savait lire ; ils avaient oublié jusqu'à la langue de leurs pères, et les rapports d'une localité à l'autre avaient lieu dans un idiome bâtard formé d'un peu d'espagnol, dilué dans un fond de dialecte indigène. Le Conseil général des colonies qui avait transporté l'Inquisition au Nouveau-Monde, mettait avec un soin rigoureux l'embargo sur les idées et les productions intellectuelles de l'Europe ; en revanche, il laissait aux gouverneurs et au clergé local les immunités les plus étendues et les moins politiques.

« Les vice-rois du Mexique, écrivait l'un d'eux dans les instructions qu'il donnait à son successeur, ne sont guère responsables que devant Dieu ; s'ils le veulent ils sont plus puissants que le grand Turc, car ils trouvent toujours quelqu'un pour les aider lorsqu'il y a une malversation à commettre ; ils sont sûrs de rencontrer une soumission absolue s'ils veulent établir une tyrannie nouvelle. »

Un livre imprimé en langue moderne, sous un pareil régime, ne pouvait manquer d'offrir un certain intérêt, ne fût-ce qu'un recueil de prières à l'usage des gens du peuple. Je m'aperçus vite, après m'être procuré à bon compte l'in-4° en question, qu'il était plus curieux encore que je ne l'avais supposé : c'est un panégyrique historique ou, si l'on aime mieux, un monument élevé en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe, par Don Gayetano de Cabrera y Quintero, prêtre. L'origine de ce travail est une affection épidémique des environs. L'auteur n'en donne pas sans doute une relation précise et scientifique, car son livre est une chronique naïve et ampoulée ; souvent une érudition indigeste est mêlée à une candeur superstitieuse. Dans le même chapitre et parfois dans la même phrase

il y a des discussions longues et subtiles pour savoir si tel ou tel aphorisme du livre des épidémies d'Hippocrate est applicable à la maladie actuelle ; des considérations théologiques sur les causes de la colère divine et la vertu protectrice de l'image miraculeuse. Au milieu de ce mélange de science païenne et de christianisme mexicain, on finit par découvrir quelques faits d'observation, des particularités à peu près inconnues sur l'histoire de la médecine, des maladies épidémiques et de l'hygiène publique à cette époque. Nous tâcherons de le relever et de les présenter à nos lecteurs, dégagés de la gangue littéraire de mauvais aloi qui les enveloppe dans l'original.

I

Dans un voyage fait au commencement de ce siècle, de Humboldt observait et décrivait une affection pour ainsi dire endémique aux environs de Mexico et qu'il considérait comme la fièvre jaune ; peu s'en fallait même qu'il n'assignât pour foyer d'origine au redoutable typhus d'Amérique les lagunes et les marécages qui entouraient la ville. Cette opinion n'a pas été adoptée, on a même nié qu'il existât aucune espèce de parenté entre lui et le *matlazahuatl*, c'est ainsi que les Indiens appelaient la fièvre en question. L'épidémie décrite par Cayetano de Cabrera, et dont il attribue la cessation à l'intervention de la Très Sainte Vierge n'est pas autre chose.

Au mois d'août 1733 on en vit les premiers cas parmi les Indigènes employés dans une grande exploitation agricole de Talcopan ou Tacuba, village situé à une lieue seulement de la métropole. Du reste, l'affection n'était nullement une inconnue pour eux ; dans les deux derniers siècles et probablement avant l'arrivée des Européens, elle les avait déjà décimés à plusieurs reprises; ils l'appelaient souvent *cocolisti*, c'est-à-dire la pointe de la flèche. Leurs chants populaires parlaient de ses apparitions et de ses ravages.

« Le cocolisti, disait l'un d'eux recueilli par le P. de Castro missionnaire apostolique de l'époque, est notre plus cruel ennemi. Il n'y a muraille ni rempart qui en défende ; la santé la plus robuste n'est en face de lui qu'un monticule de sable; »

et le poète le comparait au fer de la pique qui traverse les entrailles.

Dans ces différentes invasions la cité de Mexico semblait avoir joui d'une immunité constante. Un médecin du XVIIe siècle, Juan de Barios l'avait déjà signalée :

« Les conditions hygiéniques de la ville et des environs sont déplorables, écrivait-il; à chaque pas, on rencontre des marécages d'où s'élève un brouillard si épais, si nauséabond qu'on est obligé de tout fermer; mais la mauvaise odeur pénètre quand même dans les habitations. Il y a souvent des orages et des tremblements de terre ; au milieu de ces vicissitudes, l'état sanitaire reste excellent; je n'ai jamais vu ni grandes mortalités, ni grandes épidémies à Mexico ; il faut que la salubrité de l'atmosphère soit exceptionnelle. »

Plus tard, deux médecins commissionnés par le Gouvernement, Don Diego de Cisneros et Félix Vega de Castillo relatant les mêmes faits réclamaient des mesures d'assainissement que l'administration n'était guère en état de prendre.

On comprend que la fièvre palustre existât à l'état endémique ; les cas les plus nombreux se présentaient au milieu des chaleurs de l'été, au moment où l'évaporation atteignait son maximun.

En automne, il y avait une autre pyrexie qu'on rangeait parmi les fièvres putrides malignes, mais elle restait localisée, frappait également les indigènes et les blancs et l'on ne croyait pas à sa transmissibilité par contagion.

D'après les traditions indiennes, les invasions du cocolisti auraient été annoncées par des météores ; par des commotions du sol ou d'autres accidents telluriques.

En 1736, à l'époque du printemps, un vent d'Est fort et desséchant appelé dans le pays vent de mort souffla pendant plusieurs semaines. Comme il n'avait rien laissé d'extraordinaire à sa suite, on rattacha les premiers cas aux fièvres ardentes de l'été. A ce moment, il régnait dans les possessions anglaises de l'Amérique, dans la Virginie particulièrement, une maladie que Webster appelle la peste bilieuse (bilious plague), le typhus amaril probablement.

Voici comment le Dr Joseph de Escobar a décrit celle de Mexico .

« Dans tous les faits que nous avons vus, elle a débuté brusque-

ment, à la suite d'une cause légère ou sans cause connue; quelques malades l'attribuent à un refroidissement: ils auraient bu de l'eau, se seraient exposés à un courant d'air lorsqu'ils étaient en sueur; d'autres mettent tout sur le compte d'une sorte d'insolation. Le premier symptôme est un frisson général, accompagné d'une vive sensation de chaleur intra-abdominale; certains déclarent qu'ils ont un volcan dans le ventre; ajoutons à cela, de l'anxiété, de la fatigue, de la constriction précordiale; une céphalalgie insupportable avec rougeur des yeux. Beaucoup ont des épistaxis abondantes durant parfois deux jours; puis surviennent des parotidites qui aboutissent à la suppuration, des douleurs dans les muscles et les jointures, semblables à celles du rhumatisme vrai. Un ictère foncé, presque vert, couvre tout le corps; les urines sont jaunes elles-mêmes; dès le troisième ou le quatrième jour on est en présence d'un délire violent, à la suite duquel meurent un grand nombre d'individus. »

La thérapeutique visait surtout les accidents actuels, elle était basée sur les idées humorales qui dominaient un peu partout au XVIIIe siècle. Quand le médecin assistait au début, il administrait avec avantage un purgatif, mais si les choses étaient plus avancées, si le caractère dyscrasique s'était déjà manifesté, il fallait absolument s'occuper des hémorragies nasales; on les combattait localement avec une solution astringente de salpêtre dans du fort vinaigre; puis on donnait à l'intérièur une potion ainsi composée :

Eau de scabieuse..............	8 onces.
Alcool camphré.................	ââ 1 drachme
Alcoolat de chardon bénit......	
Sel volatil de corne de cerf.....	X grains.

Edulcorer avec une quantité suffisante de sirop de capillaire. Contre l'ictère, on avait recours au safran; contre le délire, à une mixture anodine, contenant de l'eau distillée des cerises noires et du sirop diacode.

Nous avons vu que la maladie était souvent mortelle dans le cours du premier septénaire; qu'elle tuait par l'intensité de la fièvre. Malheureusement nous ne trouvons pas dans l'ouvrage d'autres renseignements sérieux sur la marche; l'Auteur a bien essayé de la donner d'après ses propres souvenirs,

mais les périodes qu'il enregistre sont si prolongées, qu'il serait difficile de ne pas croire à une grande exagération de sa part :

Il y aurait eu du délire au 20e jour seulement ; les épistaxis seraient survenues au 40e ; les douleurs rhumatoïdes au 60e ; l'ictère au 80e.

La première assertion est en contradiction manifeste avec celle d'Escobar, qui place les phénomènes psychiques du 4e au 5e jour.

II

Les médecins firent tout ce qui était en leur pouvoir pour reconnaître la nature du mal et le vaincre. Sans doute, ils ne disposaient pas des mêmes moyens que nous ; la plupart ignoraient jusqu'au nom de Leeuwenhoek, et ils n'avaient pas davantage entendu parler du microscope. Ne pouvant songer à chercher dans le sang ou les sécrétions le contagium morbifique, le microbe, comme on dirait aujourd'hui, ils se bornèrent à observer ; à remonter comme ils purent à l'origine de l'affection. Les plus hardis proposèrent l'ouverture des cadavres ; deux chirurgiens en firent plusieurs sans rien découvrir qui les renseignât sur la fièvre, mais ils la prirent eux-mêmes et en moururent. Cette catastrophe découragea vite, on le comprend, ceux qui auraient été tentés de les imiter ; pendant la dernière période de l'épidémie on ne songea plus aux examens nécroscopiques ; l'étude pathologique entreprise par Gayetano de Cabrera, d'après des documents médicaux qu'il ne cite pas, est une étude théorique, basée sur des lectures et non sur des faits.

L'épidémie fut précédée presque immédiatement d'accidents divers que les gens instruits eux-mêmes regardèrent comme ses avants-coureurs. Il y eut un violent tremblement de terre dans la nuit du 7 au 8 septembre 1736 ; les pluies automnales présentèrent une intensité et une durée inaccoutumées ; des ouragans terribles se déchaînèrent à plusieurs reprises sur la région ; à Mexico même, pendant qu'on célébrait les fêtes de la Nativité, les vitres de la cathédrale furent brisées par le vent et plusieurs personnes grièvement blessées.

Au début, la maladie frappait exclusivement les Indiens,

comme on l'avait déjà remarqué dans les épidémies antérieures. Dès 1568, le cocolisti s'étant montré dans la nouvelle Espagne. Fray Antonio de Grijalva, le premier des historiens ou plutôt des chroniqueurs mexicains, a décrit la grande mortalité de cette année-là On avait vu avant elle une comète d'une taille inaccoutumée, puis des langues de feu qui parcouraient l'horizon de l'est à l'ouest ; le volcan de Tlaxcala, éteint depuis longtemps, avait tout à coup vomi des flots de lave ; les paysans racontaient qu'une source avait donné du sang. Cette épidémie fut, malgré tout, bénigne ; mais celle de 1576 enleva deux millions d'Indiens ; la maladie sévit encore en 1597, 1685, 1696 et 1714. En 1736, elle suivait la variole à deux ans de distance ; on eût cru qu'il y avait une véritable coalition entre les affections contagieuses de l'ancien et du nouveau continent pour hâter la destruction de la race indigène.

Au XVIIIe siècle, cette race était bien moins nombreuse qu'auparavant, et il ne lui restait plus rien de la civilisation relative que Cortès avait rencontrée à son arrivée dans l'empire de Montezuma. Nomades ou fixes, les Indiens vivaient dans des conditions hygiéniques déplorables ; ils habitaient dans des masures à demi-ruinées ; ou bien ils élevaient en plein air des espèces de tentes recouvertes de peaux, de tissus grossiers destinés à les protéger contre l'ardeur du soleil ; bêtes et gens s'entassaient dans ces enclos mal tenus. La nourriture était mauvaise et insuffisante. « La faim, dit Gayctano de Cabrera, règne endémiquement parmi eux. » De telles conditions devaient créer un degré peu commun de réceptivité morbide.

Quand une maladie contagieuse se développe au milieu d'une population épuisée, elle prend une extension qu'elle n'atteindrait peut-être pas ailleurs. N'a-t-on pas appelé la fièvre récurrente le typhus de faim ? Si des privations prolongées sont insuffisantes à elles seules pour le créer, elles l'aggravent et en favorisent certainement la diffusion.

De son foyer d'origine, la fièvre s'étendit à un bourg du voisinage qui portait le nom caractéristique d'Azcaputzalco (la fourmilière) ; de proche en proche, elle se dissémina dans la banlieue et entra dans la ville.

La frayeur fut pour beaucoup dans son transport ; des familles entières étaient prises et succombaient ; il fallait absolument porter secours aux orphelins qui restaient sans asile et

sans pain près des cadavres de leurs parents ; il fallait s'inquiéter des malheureux qui se précipitaient vers la capitale, espérant y trouver ou le soulagement ou la guérison. On logea comme on put ces arrivants ; on utilisa tout l'espace dont on disposait, mais comme le nombre augmentait toujours, les locaux furent vite remplis ; les rues, les places publiques, les abords des églises étaient eux-mêmes encombrés ; il fallut courir au plus pressé et organiser autrement les secours.

Sur le conseil de son premier médecin, don Juan-Manuel de Bazo, l'archevêque, vice-roi et capitaine général de la colonie, constitua par décret du 4 janvier 1737 une commission de quatre médecins ; de plus il ordonna que six officines pharmaceutiques fourniraient des médicaments dont le prix serait payé ultérieurement par le Trésor. « Le protomédecin, disait le document en question, en nommera quatre autres et signalera six boutiques qui lui paraîtront convenables pour donner aux pauvres les médicaments... Les médecins toucheront une somme de 1,250 *pesas ;* ils seront répartis entre les divers districts, ainsi que les pharmacies indiquées ; les fournitures faites par celles-ci seront payées exactement d'après une taxe déterminée par notre écuyer, Don Juan de Oteiza, auquel on devra s'adresser à cet effet. » Il serait difficile de croire que l'assistance des médecins fut vraiment efficace ; chacun d'eux devait visiter chaque jour plus de mille malades. De la fin de janvier à la fin d'avril, les officines d'urgence délivrèrent quarante-trois mille six cents prescriptions, comme le montrèrent depuis les registres de l'officier chargé de la dépense. Les derniers jours de mai, il y eut une diminution notable dans le nombre des cas ; les hôpitaux pouvant désormais suffire, on supprima le service des secours à domicile.

Mexico comptait à ce moment des vastes et riches hôpitaux ; il y avait celui de Saint-Pierre, destiné aux ecclésiastiques ; l'hôpital royal pour les Indiens ; ceux de l'Immaculée-Conception, de Saint-Hippolyte, de Saint-Jean-de-Dieu où l'on recevait des malades de toute race et de tout âge. D'autres établissements étaient destinés au traitement d'affections spéciales ; ceux de Saint-Lazare et de Saint-Antoine pour les dermatoses ; enfin un autre pour les vénériens des deux sexes avait été fondé peu d'années auparavant par Don Juan de Ecmarraya

qui l'avait appelé, on ne voit pas trop pourquoi, hôpital de *l'Amor de Dios*. Quand ces établissements devinrent insuffisants, un religieux, le Père Juan Martinez, réussit, grâce à la générosité des particuliers et du vice-roi, à en élever plusieurs autres pour la durée de l'épidémie,

L'Hôpital royal reçut en dix mois 9,402 individus, parmi esquels 2,837 succombèrent. Dans les établissements moins encombrés, la mortalité n'atteignit pas ce chiffre ; à l'hôpital temporaire de Notre-Dame des Miracles du quartier de Hornillo, il y eut 5,133 guérisons, pour 7,588 entrées ; à celui du Saint-Esprit sur 500 sujets 63 moururent. Les terminaisons funestes eurent presque toujours lieu pendant la période fébrile : la maison des Bethléemites reçut 4,502 convalescents, il n'y eut que 7 décès. Pourtant la maladie était contagieuse aussi bien pendant la convalescence qu'au début ou vers l'acmé : 8 religieux et 7 novices de l'hospice général prirent le cocolisti et moururent; à Saint-Hippolyte il y en eut 10 ; il périt 22 employés, tant religieux que laïques des deux maisons de convalescents.

La rapidité de l'invasion et l'encombrement n'avaient pas permis d'organiser sérieusement les services : les médecins, les religieux, les infirmiers devaient se multiplier et prendre soin d'un nombre de malades décuple de celui qu'ils avaient à veiller d'ordinaire ; le linge manquait, les vivres faisaient défaut. Cependant, grâce à la charité privée et administrative, on put donner à chaque arrivant les médicaments indispensables ceux que l'on devait alimenter recevaient une ration de farine de maïs, de chocolat et de viande.

On ne comptait guère, à Mexico, que 50 médecins ou chirurgiens régulièrement reçus dans une Université; une grande partie de la population était soignée par une foule d'empiriques sans culture intellectuelle, chimiatres, curaderos (guérisseurs), sorciers indiens ; il ne paraît pas que leur assistance ait été cette fois bien utile. Beaucoup employèrent leur influence pour contrecarrer les mesures prescrites par les médecins commissionnés ; leur mauvaise volonté fut si manifeste que le Gouvernement dut prendre l'année suivante une mesure destinée à diminuer le nombre de ces effrontés charlatans, et interdire, sous des peines sévères, l'exercice illégal de la médecine.

Dans les grands hôpitaux il y avait un ou plusieurs docteurs, avec des chirurgiens ayant sous leurs ordres des saigneurs (*sangradores*) et des infirmiers.

Dès le début, comme nous l'avons dit, ces officiers se trouvèrent à peu près désarmés ; ce qu'ils avaient appris par la tradition et les livres sur la maladie n'était guère fait pour les encourager.

« Il ne faut pas oublier, dit Padilla, que l'on ne peut rien contre cette peste ; que tous les remèdes sont impuissants. Les malades qu'on saigne meurent et ceux qu'on ne saigne pas meurent aussi. En l'année 1676, le Dr Jean de la Fuente de Mexico, accomplit une chose digne d'être racontée : non-content de la science qu'il avait acquise dans une pratique de plus de quarante ans, il fit en présence de plusieurs de ses collègues l'autopsie d'un Indien en l'Hôpital royal : Il trouva le foie enflammé et le sang corrompu. »

Escobar se bornait, avons-nous dit, à une médication symptomatique ; d'autres, découragés en présence de l'insuccès des traitements les plus énergiques, cherchèrent des renseignements près des empiriques. dans les relations des voyageurs ; l'un d'eux parle, sans les rejeter catégoriquement, de pratiques employées par les naturels des Philippines ou de Luçon.

On observe parfois à l'état épidémique dans ces îles une affection appelée *sotan*, caractérisée, comme celle du Mexique, par des accidents fébriles et gastro-intestinaux. Les sorciers la traitent en grattant la nuque, les bras, la poitrine ; en fustigeant ces régions jusqu'au sang, puis ils les frottent avec du vinaigre, et donnent à l'intérieur une infusion brûlante d'une plante du pays. « Je ne sais où ils ont appris ce traitement, dit le médecin qui en parle ; je ne sais pas davantage pourquoi ils l'appliquent ; il peut être utile en déterminant un afflux considérable de sang vers la peau. » S'en servit-on au Mexique ? Donna-t-il de bons résultats ? nous ne saurions le dire. Les incertitudes des savants et leur impuissance eurent l'effet qu'elles ont toujours : la population affolée et déjà défiante les prit en haine et mit tout sur leur compte. Les symptômes qui suivaient l'administration d'un médicament en étaient la conséquence ; la convalescence se prolongeait-elle, c'était la faute des médecins. Cette malveillance injustifiée contrastait d'une singulière façon avec le respect et la confiance accordée aux

empiriques; quand les malades traités par eux succombaient, on ne le leur reprochait point ; quand ils guérissaient, on vantait leur savoir ou leur habileté.

Et pourtant il était impossible de déployer plus de zèle, d'apporter plus de dévouement dans leur tâche, que ne le firent les médecins commissionnés. L'un d'eux ne quitta pas l'hôpital pendant les dix mois que dura l'épidémie; le Dr Joseph de Escobar, l'homme le plus instruit peut-etre de Mexico, qui lisait couramment les médecins grecs dans leur langue et enseignait les mathématiques à l'Université, était en butte à l'animadversion et aux railleries des indigènes comme des blancs ; chargé d'un service public, il publiait chaque année des observations astronomiques et météorologiques intéressantes. Dans leur stupide ignorance, les créoles s'imaginaient qu'il faisait de l'astrologie. Aprés des veilles et des fatigues de toute sorte, il succomba. Sa mort ne désarma pas ses ennemis; on la chansonna en espagnol et en langue azteque. « Les prophéties d'Escobar, disait-on, n'ont pas compris l'épidémie, c'est l'épidémie qui l'a pris. » Ce médecin avait résisté pendant quatre mois; son successeur fut emporté au bout de quelques ours.

Les infirmiers et les religieux payèrent, comme nous l'avons vu, un large tribut à la maladie. Le jésuite courageux et intelligent qui avait obtenu les fonds nécessaires pour l'édification d'hôpitaux temporaires et les avait organisés lui-même, le Père Juan Martinez, périt au mois de mars, mais son œuvre fut continuée par un de ses aides le chirurgien Vicente Rebecque.

Si le soin des malades laissait à désirer, les mesures d'hygiène étaient plus défectueuses encore. Le proto-médecin, qui avait créé le service des secours à domicile, réunit en consultation plusieurs de ses confrères, parmi lesquels Escobar et Joseph de Mercado, avocat du Conseil royal et président du tribunal du Saint-Office. On discuta longuement; le résultat de la délibération fut qu'il fallait désinfecter les maisons par des parfums, purifier l'atmosphère par des évaporations, isoler les malades; c'est à peu prés ce qu'avait dit la Faculté de médecine de Paris au moment de la peste de 1348.

Par malheur, l'isolement qu'on pouvait obtenir avec des hôpitaux gorgés de monde et disséminés dans tous les quartiers était absolument illusoire. Le service des sépultures lais-

sait à désirer ; on enterrait dans les cimetières ordinaires, dans ceux des couvents ou des communautés; il n'est guère probable que ces inhumations faites à la hâte sous la surveillance d'un moine, remplissent les conditions qu'aurait exigées l'hygiène. Le transport même des cadavres était dangereux : à Saint-Hippolyte, les frères fossoyeurs furent les premiers frappés.

III

L'épidémie eut une durée de dix mois; elle avait commencé en septembre 1736; à la fin de mai 1737 elle diminuait et elle disparut en juillet. Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que de la partie scientifique et médicale du livre; il y en a une autre à laquelle il doit son titre. Les causes de la maladie, disait-on, étaient en partie terrestres et en partie surnaturelles. Les Indiens convertis par force avaient conservé dans leur for intérieur un respect inconscient pour leurs Dieux. A certains jours de l'année, ils oubliaient leur ferveur chrétienne pour sacrifier à Taott. Comment d'ailleurs délaisser ces protecteurs que leurs ancêtres avaient révérés et dont le seul nom rappelait leur indépendance nationale ?

C'était pour punir ces velléités d'idolâtrie que Dieu avait envoyé le cocolisti; il fallait à tout prix obtenir le pardon et recourir à la Très Sainte Vierge. Mexico était une ville qu'elle chérissait entre toutes; en deux siècles elle était apparue au moins dix fois tantôt à des religieux, tantôt à de pauvres Indiennes. Chaque couvent, chaque hôpital possédait son image miraculeuse; il y en avait au Saint-Esprit, à Saint-Lazare, chez les Bethléemites. Le malheur public était assez grand pour que l'on eût recours à la plus puissante de toutes : le clergé et le peuple s'adressèrent à Notre-Dame-de-Guadalupe, qui hâta la fin de l'épidémie.

Nous avons vu dans quelles conditions la maladie s'était développée, il nous reste à en discuter brièvement la nature.

Etait-ce une affection déjà connue ? Etait-ce une pyrexie n'ayant pas son analogue parmi les maladies infectieuses du vieux monde ? Les médecins du temps se sont posé cette question sans la résoudre.

Ils distinguent le cocolisti des fièvres saisonnères qui n'avaient

pas la même gravité, ne produisaient point de phénomènes dyscrasiques sérieux et restaient sporadiques.

On avait pensé au *tabardillo*, la scarlatine européenne, mais celle-ci différait notablement de la première par ses symptômes et sa durée.

Des praticiens parlèrent de la fièvre jaune appelée alors *vomito prieto*, « cette peste des mers que les navires apportent parfois sur le littoral. »

Nous ne saurions dire si leur opinion fut discutée, car le livre de Quintero ne renferme aucun document à ce sujet. Les souvenirs de cette malheureuse année passèrent, il y eut de s graves choses en Europe pendant la dernière moitié du siècle, qu'on n'eut pas le temps de songer aux épidémies d'un coin perdu de l'Amérique du Nord, de sorte que ni les historiens ni les médecins ne parlèrent de celle de 1737.

Dans quelques monographies seulement on note des varioles ou des scarlatines très meurtrières pour les natifs; quelques auteurs prononcent à ce propos le terme Matlazahuatl. Son étymologie laisse, en effet, supposer qu'il fut appliqué primitivement aux fièvres éruptives. La première partie veut dire *poche* ou *filet*; la seconde *grain*, et par extension pustule.

Quintero interprète singulièrement le mot tout entier : un matlazahuatl aurait été un sac d'une forme spéciale employé pour serrer le grain.

On en trouvait dans les temples destinés à un autre usage : les sacrificateurs y renfermaient les têtes des victimes humaines qui plus tard devaient servir pour des rites sacrés; nous ne voyons aucune relation entre cette coutume et la maladie, si ce n'est que le même nom éveillait dans les deux cas de funèbres souvenirs.

La comparaison des pustules à des grains, à des piqûres, dont le mot cocolisti renferme implicitement l'idée, se retrouverait certainement dans d'autres dénominations populaires des fièvres éruptives.

Les terminologies historiques correspondent à un caractère isolé et frappant ; à une association d'idées que les circonstances fournissent.

Dans les premiers siècles de notre ère une affection acccompagnée d'évacuations sanglantes avait désolé les Gaules ; on l'appela la *morbus dysentericus*; cinquante ans plus tard une autre

accompagnée de diarrhée, de rachialgie et d'un exanthème généralisé les désola à son tour, on l'appela encore *morbus dysentericus.*

Les Mexicains avaient eu, eux aussi, leurs mortalités ; des vieillards les rappelaient avec terreur, on ne songea point, quand apparut celle de 1737, à prendre l'avis des médecins, on l'appela cocolisti, sans se demander si elle était bien de même nature que ses devancières.

Il est question, dans le livre de la mauvaise odeur des malades, dont quelques-uns avaient des croûtes et des exulcérations cutanées; une indication aussi sommaire est insuffisante pour permettre un diagnostic rétrospectif.

Il s'agit d'une fièvre transmissible ayant pour symptômes principaux des hémorragies, des douleurs gastro-intestinales, de l'ictère ; une courbature tellement pénible qu'on a pu la comparer au rhumatisme articulaire aigu ; cela nous rappelle singulièrement la fièvre jaune. Depuis l'intensité du processus initial, depuis la rougeur des conjonctives regardée comme pathognomonique par des médecins de nos jours ; depuis les épistaxis dyscrasiques jusqu'au coup de barre des premiers observateurs français, tout concorde avec cette hypotèse.

On peut objecter que la fièvre jaune frappe de préférence les Européens, tandis que celle de 1737 les épargnait. Elle ne les épargnait pas toujours : nous avons vu succomber des infirmiers religieux, même des médecins.

La prédisposition des naturels tenait probablement aux conditions dans lesquelles ils vivaient. Entassés dans des hangards ou d'immondes cabanes, épuisés par les privations, par l'abus de la *tepacha* mexicaine ou de l'aguardiente de Castille, ils étaient tous en état d'imminence morbide. Il y avait encore deux facteurs essentiellement propices à la diffusion : la haine et la frayeur. Dès les premiers temps de l'occupation on avait remarqué que les maladies contagieuses ne frappaient guère les blancs, et l'aversion des Indiens pour eux en fut notablement augmentée. Des misérables firent ce qu'ils purent pour contaminer les maisons, ils allèrent jusqu'à jeter des cadavres dans les fontaines et les rivières des villes, ne pensant pas qu'ils étaient aussi nuisibles à leurs compatriotes qu'aux étrangers. « Sainte Mère de Dieu, disait en 1737, une vieille Indienne qui priait haut et avec ferveur devant Notre-

Dame de Guadalupe, fais que la maladie nous épargne, ou que si elle continue à nous tuer, elle tue aussi les Espagnols. »

Tout cela constituait d'excellentes conditions de propagation. Sans doute il est impossible de rien affirmer sur la nature exacte du mal avec une relation aussi incertaine. Si cependant nous rapprochons les notes écrites par le médecin le plus instruit de l'époque des caractères généraux de l'épidémie, des moments de l'année où elle débuta, atteignit son maximum et entra en décroissance, nous serons obligés d'avouer que selon toute probabilité, le matlazahuatl ou cocolisti de 1737 n'était pas autre chose que la fièvre jaune.

DEUXIÈME LECTURE

LA CHIRURGIE MILITAIRE

AU XVe ET AU XVIe SIÈCLES

On fixe généralement la fin du Moyen âge à l'année 1453, dans laquelle la prise de Constantinople par les Turcs rompit le dernier lien historique qui rattachait l'Europe chrétienne à l'Empire romain. Cette date est purement conventionnelle; l'évolution qui aboutit à la Renaissance, commencée depuis longtemps déjà dans certains pays, se dessinait à peine dans d'autres. Les guerres civiles, le morcellement des États et des nationalités avaient créé un nombre presque infini de frontières artificielles, plus difficiles à franchir que les frontières naturelles.

Vers la fin du Moyen âge, les guerres changèrent de caractère; de féodales qu'elles étaient, elles devinrent presque nationales. Au lieu de petites troupes, de compagnies destinées à l'attaque ou à la défense d'un château-fort, il y eut de véritables armées, présentant une constitution qu'on n'a fait que simplifier dans les temps modernes. A partir du jour où commencèrent les expéditions lointaines, où l'on mit en mouvement d'importantes masses d'hommes, il fallut veiller soigneusement à leur alimentation et à leur conservation. C'est alors que les services auxiliaires acquirent une importance sérieuse, et qu'on vit dans les camps des chirurgiens de valeur. On n'organisa rien, à proprement parler, pendant la période que nous étudions. Aucune armée ne possédait, à la fin du XVIe siècle, un corps de santé avec une hiérarchie, des prérogatives, un rôle défini. Il y avait des médecins pour les soldats, mais la médecine militaire n'existait pas. Ces praticiens avaient souvent une instruction solide; plu-

sieurs firent preuve, dans leurs campagnes d'une véritable abnégation et d'un dévouement bien rares dans ces temps de querelles religieuses et de haines farouches. Ils devaient utiliser des éléments insignifiants ; ils n'avaient pas de médicaments, pas de moyens de transport ; les secours aux blessés étaient illusoires, et Montluc déclarait que ce qui pouvait arriver de mieux à un soldat, c'était d'être jeté raide mort dans un fossé par une bonne arquebusade.

Malgré ces conditions déplorables, la chirurgie militaire fit des progrès assez rapides pour qu'ils eussent leur retentissement parmi les maîtres civils ; c'est à cette époque que remontent les premiers travaux sur les plaies par armes à feu. Obligés de faire face à des exigences imprévues, de traiter des cas dont n'avaient pas parlé les Arabes, les chirurgiens durent oublier la tradition et les méthodes universitaires pour chercher dans leur propre fonds les moyens de s'acquitter de leur tâche. On sentit la nécessité de l'anatomie parce qu'il fallait intervenir avec plus de sûreté et de hardiesse que ne l'eussent fait les vieux maîtres.

Le xve et le xvie siècles présentent donc un véritable intérêt relativement à ce point particulier de l'histoire de l'art. Nous allons tâcher de montrer ce qui existait auparavant et ce que l'on fit à cette époque.

I

La Médecine militaire pendant le Moyen âge.

Les armées du temps des Karolingiens avaient une grande ressemblance avec les bandes frankes qui envahirent les Gaules trois siècles auparavant. Charlemagne en substituant son autorité à celle des Assemblées générales ou Champs de mai modifia peu l'organisation antérieure : tout homme libre, possesseur d'alleu, devait le service militaire pendant un temps très court ; l'expédition finie, il rentrait chez lui. Le prince emmenait les officiers de sa maison, les médecins comme les autres. Charlemagne, parfaitement indocile d'ailleurs à leurs prescriptions, en avait plusieurs attachés à sa personne. Louis le Débonnaire fut, dit-on, guéri par l'habileté des siens, d'une fracture de côtes ; le juif Sédé-

cias accompagnait Charles le Chauve dans le voyage d'Italie, au retour duquel il mourut. Plus tard, à côté des médecins s'éleva une classe de praticiens vulgaires ne sachant rien du *trivium* ni des *sept arts libéraux* et bornant leur ambition à l'exercice des opérations que leurs confrères regardaient comme indignes d'eux. Le chroniqueur Richer, qui écrivait à la fin du xe siècle, parle dejà des chirurgiens non sans une nuance de mépris.

Les grands officiers avaient avec eux, comme l'Empereur, des gens chargés de veiller à leur santé; pendant la féodalité, c'est ainsi que les choses se passèrent. Les guerres particulières avaient un tel caractère de férocité que le parti vainqueur ne songeait guère aux blessés; ils périssaient au hasard sous la hache de l'homme d'armes ou la faux du paysan. Quelques-uns trouvaient des soins dans les moutiers du voisinage, d'autres étaient parfois rapportés dans le domaine de leur maître. La durée du service était toujours insignifiante; après la défaite de Courtray, Philippe le Bel obtint avec peine de ses vassaux qu'ils consentissent à le suivre pendant quatre mois. Il n'y avait d'officiers de santé dans ces armées improvisées que ceux qui accompagnaient les rois ou les grands. C'est dans les milices communales qu'on trouve une première organisation impersonnelle : maître Jehan Yperman fut chirurgien des troupes de la ville d'Ypres ; à Vienne, en Autriche, les miliciens bourgeois eurent de très bonne heure leurs médecins dans les cités; maritimes de l'Italie, les choses étaient encore mieux réglées : tous les vaisseaux qui voyageaient au long cours en possédaient et ces médecins accompagnaient au besoin les troupes de terre. Quand Philippe de Valois emprunta aux Génois, en 1337, quarante galères dont il avait besoin pour la lutte qu'il préparait contre l'Angleterre ; il fut spécifié que l'amiral aurait un maître en chirurgie à la solde de 10 florins d'or par mois, et que sur tous les autres navires se trouveraient un *barbiero* et un *barbierotto* chargés de la santé des matelots. Marcello Cumano, après plusieurs voyages en Orient sur des bateaux vénitiens, fut chirurgien en chef de l'armée que la Sérénissime envoya dans le Milanais contre les Français ; c'est dans cette expédition qu'il eut l'occasion d'observer la syphilis, dont il a donné une description lue avec intérêt aujourd'hui encore.

Le recrutement de ces chirurgiens particuliers n'était pas

toujours aussi facile qu'on eût pu le croire ; En France, il y avait, dès le IXe siècle, des écoles abbatiales dans lesquelles on lisait des extraits d'Hippocrate et de Soranus, et surtout le Compendium d'Isidore de Séville; on ne s'occupait pas à proprement parler de l'art de guérir; l'étude de la pathologie était une étude de grammaire et d'étymologie qui servait de complément à celle de la physique d'Aristote. Il fallait aller en Italie pour trouver des chirurgiens; Lanfranc était un exilé politique venu de Milan ; Jehan Pitard et Henri de Mondeville, qui accompagnèrent saint Louis et ses successeurs en campagne, étaient ses élèves. Ils cherchèrent plutôt à modifier les digestifs et les emplâtres de la pharmacopée arabe qu'à découvrir de nouveaux procédés ou à améliorer ceux que l'on connaissait. Les opérateurs étaient des espèces d'artisans, ayant appris ce qu'ils savaient par tradition. Sous les derniers Capétiens directs, la cour de France avait un certain Scaccio qu'on était allé chercher en Calabre ; il appartenait à la famille des Preci, héritiers, disait-on, des secrets chirurgicaux des Grecs. Charles d'Anjou, malgré son mépris pour les Napolitains, leur empruntait des médecins quand il voulait partir en guerre. En 1272, il dut payer à Giovanni de Casamiciola et à Simone Archindo la somme de 12 onces d'or pour un mois qu'ils le suivirent en Pouille.

L'instruction de tous ces gens laissait à désirer, on le comprend. Les plus intelligents avaient lu Razès, Avicenne et peut-être Abulcasis ; il serait difficile de dire ce qu'ils en avaient retenu. Leur rôle se bornait au traitement des plaies; jusque vers la fin du XVe siècle, celles qu'ils avaient l'occasion d'observer ne différaient guère de celles qu'on voyait en toute autre circonstance; c'étaient des plaies par instruments tranchants, piquants ou contondants. Les chevaliers, protégés par leurs armures défensives, n'étaient guère atteints par les traits : à Bouvines, Philippe-Auguste, séparé un moment des siens, fut renversé de son cheval et entouré par des archers et des fantassins flamands; tandis que ceux-ci cherchaient à lui enlever son casque, ses hommes eurent le temps de revenir et de chasser cette ribaudaille. L'hémostasie, avec le fer rouge et les styptiques les topiques fondants ou incarnatifs voilà ce qui occupait avant tout; les chirurgiens qui ont parlé des corps étrangers, des plaies par flèches empoisonnées n'ont fait que copier les Arabes.

Tous avaient la même frayeur des opérations : le duc d'Autriche, Léopold V, tombe si malheureusement de cheval qu'il se fait une fracture comminutive des deux os de la jambe, avec issue des fragments ; le lendemain, le pied tuméfié à l'extrême était déjà violet. Les médecins reconnurent la nécessité d'une amputation mais personne n'osa l'entreprendre ; il fallut qu'un valet de chambre se résignât, sur l'ordre du prince, à couper, avec un marteau et une hachette la partie du membre en voie de mortification; inutile de dire que l'illustre patient succomba.

Les médecins et les chirurgiens particuliers ne pouvaient s'occuper que d'un petit nombre de malades ou de blessés; ils ne donnaient probablement leurs soins qu'aux amis du maître ou contre argent comptant; les hommes de pied, gens de roture et mercenaires soldés, étaient trop méprisés par les chevaliers pour que ceux-ci pourvussent à leur santé. Les armées étaient suivies d'un nombre considérable de marchands, armuriers, forgerons, barbiers; ces derniers étaient les seuls médecins de l'infanterie. Lorsque les troupes campaient, ils ouvraient boutique dans le voisinage; au moment des batailles, ils se tenaient à une distance respectueuse et rendaient, dans la mesure de leur savoir, service aux blessés qui pouvaient arriver jusqu'à eux. Du temps de Guy de Chauliac, ces chirurgiens de campagne étaient surtout des Allemands; ils débitaient des amulettes, des emplâtres, des breuvages contre les venins.

Un maréchal anglais sut tirer parti de la présence de tous ces boutiquiers interlopes : il fit payer à chacun d'eux une redevance de 4 pence par semaine, et ce produit contribua à former les gratifications mensuelles des chirurgiens commissionnés, qui ne touchaient, en ce temps-là que la paie du simple soldat.

Il ressort de tout ceci que, pendant le Moyen âge on s'occupa peu ou point des blessés; que les secours donnés le furent par accident et d'une façon tout à fait providentielle.

Il est probable que la médecine et l'hygiène militaire étaient aussi négligées. Arnauld de Villeneuve, qui mourut en 1312, leur a cependant consacré un chapitre. Quand un corps d'armée se déplace, il faut que des éclaireurs, le précédant d'une distance convenable, explorent avec soin la route et les environs, enlèvent les chausses-trappes. Puis l'écrivain insiste sur les précautions à prendre pour s'assurer que les fontaines, les puits ou

rivières ne sont pas empoisonnées. Avant de puiser de l'eau, on retirera tout ce qui paraît suspect, l'herbe morte surtout ; si l'on ne peut en faire autant pour les puits, on y plonge un linge fin et bien blanc qu'on laisse sécher au soleil. Y reste-t-il des taches? c'est que l'eau est impure et il faut se garder d'en boire.

L'armée choisira pour lieu de campement un terrain humide et abrité ; le roi établira sa tente de préférence dans un point exposé aux vents et tous les soirs on y fera des pulvérisations désinfectantes en jetant sur des charbons du vin auquel on mêlera des plantes aromatiques. Afin d'éviter les épidémies, les cadavres des animaux et les déjections seront jetées dans des fosses placées autour du camp et que l'on comblera quand elles seront à demi-pleines.

II

Modifications de la constitution des armées et de l'armement au XVe *siècle.*

L'organisation féodale se maintint pendant tout le XIVe siècle et les premières années du XVe. A la fin seulement de la guerre de Cent ans, nous trouvons en France un mode de recrutement nouveau et des dispositions nouvelles pour la mobilisation, l'ordre de bataille et l'armement ; c'est aussi vers cette époque que commence l'histoire de la chirurgie de guerre en Europe.

Grâce à l'indiscipline de la noblesse, l'existence même du Royaume avait été trois fois mise en jeu dans l'espace d'un siècle. Chacune des grandes défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt avait porté à la chevalerie des coups dont elle ne se releva pas ; Jean le Bon lui-même, dut pour se créer une armée, distribuer largement l'argent et les faveurs ; il dut anoblir quantité de bourgeois et de vilains.

Sous Charles VII, la guerre se faisait avec des bandes mercenaires, sans dévouement ni patriotisme qui passaient alternativement d'un camp à l'autre, suivant que Français ou Anglais les pouvaient mieux payer. Les officiers de ces dangereux auxiliaires étaient des espèces de bandits qui malmenaient tout le monde.

« A la longue, le roi finit par prendre en haine, dit Ollivier de

la Marche, ces manières de gendarmes dont il se voyait gouverné, de telle sorte qu'il n'y avait si petit capitaine en France à qui il osât fermer sa chambre. »

Les bourgeois rançonnés, les paysans volés et rudoyés finirent par porter leurs doléances au pied du trône. Aux Etats généraux d'Orléans, en 1439, les députés adressèrent une remontrance au Souverain pour qu'il fît cesser « les grands excès et pilleries des gens de guerre ; cette supplique fut entendue.

Dès l'année suivante, une Ordonnance royale établit une taille pour la subvention d'une armée permanente et, cette fois, le produit fut affecté fidèlement à sa destination.

Charles VII organisa aussi sérieusement qu'il pouvait le faire la cavalerie ou gendarmerie. On avait vu, dans les guerres précédentes, l'inconvénient des archers mercenaires ; il résolut de se passer désormais de leur concours, et il créa une infanterie nationale. L'ordonnance du 28 avril 1448 enjoignait à chaque paroisse de 50 feux de choisir un homme habile à tirer de l'arc, qu'elle armerait et équiperait à ses frais. Cette tentative ne fut pas heureuse ; les francs-archers, isolés sur toute l'étendue du territoire, n'avaient ni cohésion, ni qualités militaires.

« Ce n'étaient la plupart que marauds, dit Brantôme, bélîtres mal armés, mal complexionnés, fainéants, pilleurs et mangeurs de peuple. »

En butte aux railleries des gendarmes qui les appelaient francs-topins, ils furent supprimés sous le règne suivant et remplacés par un corps suisse soldé, qui devint le noyau de l'infanterie française. Il n'est pas question, sous Charles VII, de médecins militaires. Un seul corps avait le privilège de posséder un *sirugien* pour le traitement des plaies, blessures et navreures de ses membres, et ces membres n'étaient point des soldats ; ils ne faisaient pas la guerre, ne soutenaient pas de luttes, sauf contre les débiteurs insolvables ; c'étaient les sergents à verge du Châtelet, au nombre de 220 dans la bonne ville de Paris.

Fit-on quelque chose de plus sous Louis XI? Aucun document ne permet de le supposer ; les bandes de Picardie, constituées sur le modèle des bataillons suisses réunis à Pont-de-l'Arche, n'avaient probablement ni barbiers, ni chirurgiens ; dans la cavalerie, les choses restèrent ce qu'elles étaient, c'est-à-dire que les officiers, au moment de partir, recrutaient leur personnel de santé. Quand Ambroise Paré suivit

l'armée en Provence, en 1537, il était chirurgien particulier du maréchal de Montejean, colonel général de l'infanterie.

Cependant les conditions de la guerre se modifièrent à tel point qu'il fallut songer davantage aux blessés. Les archers, dont on se servait un peu malgré soi, qu'on licenciait la campagne finie comme des manœuvres ou des gens de service devinrent peu à peu la partie réellement utile des armées. C'est que l'armement avait changé et que les bâtons à feu, comme on disait, avaient pris la place des arbalètes.

Au milieu du XIV[e] siècle, l'artillerie commençait à jouer un rôle important dans les batailles. Dès 1344, Froissart parle de projectiles lancés par des pierriers « qui baillaient de si bons horions qu'il semblait que ce fût foudre qui tombât du ciel, quand elles frappaient contre les murs du châtel.» Il est probable que, dès ce moment, les barbiers ont eu affaire à des lésions produites par ces projectiles, Les ont-ils traitées comme des plaies contuses ordinaires ? N'ont-il point tenu compte de l'agent de projection? nous n'en savons rien. Le premier qui ait écrit sur ce sujet est un chirurgien de Strasbourg, Hieronymus Braunschweig, dont l'ouvrage parut en 1497. Il est au moins singulier que, pendant un intervalle de plus de cent cinquante ans, on ne trouve ni une ligne, ni un mot qui fasse allusion aux plaies par armes à feu. Nous venons de voir que, dès 1344, on s'en servait pour l'attaque et la défense des places; une ancienne ordonnance parle des canons qui sont devant Puyguilhem en Périgord; d'après certains historiens, on aurait employé l'artillerie dans une bataille navale entre un roi d'Aragon et les Maures; enfin Villani rapporte qu'Edouard III en avait à Crécy, de sorte que, cette fois comme tant d'autres, les armes perfectionnées et la discipline auraient décidé la victoire. Il résulte de tout cela que, dès le XIV[e] siècle, les engins à feu, fixes ou mobiles étaient déja d'un usage courant dans la guerre.

Les projectiles furent, pendant près de deux cents ans, des pierres, des balles ou des boulets métalliques. Les chirurgiens ne commencèrent à s'occuper des plaies produites par eux, que quand leur nombre fut devenu réellement sérieux ; que quand il y eut plus de blessés par balles d'arquebuses ou de couleuvrines que par flèches ou massues ; ce fut vers le commencement du XVI[e] siècle. Ambroise Paré emportait dans ses fontes une mauvaise traduction française de Jean de Vigo ; il fut réel-

lement audacieux quand, à l'âge de 28 ans, il osa écrire un traité sur le même sujet. Les conditions de recrutement et d'instruction des médecins d'armée permettent de concevoir la pauvreté des littératures de tous les pays. « Aucun des chirurgiens de Saint-Côme, si bien placés sous le rapport de la pratique, dit Malgaigne. n'aurait abandonné sa riche clientèle pour courir la campagne aux ordres mêmes d'un grand seigneur, et les barbiers de la province recueillaient seuls cette large part du domaine chirurgical. »

Le latin était alors la langue classique de la médecine, et même de la chirurgie. Ceux qui avaient le plus vu n'osaient guère se risquer à dire ce qu'ils avaient vu : Marcello Cùmano, écrivait ses notes sur les marges de Pietro de Argelata, et on ne les a connues que plus tard. Avant Paré, Braunschweig et Jean de Gersdorf avaient parlé des plaies par armes à feu, mais leurs ouvrages n'étaient accessibles qu'aux praticiens d'outre-Rhin, parce qu'en France, en Italie ou en Espagne, peu de personnes entendaient l'Allemand, et celles qui le comprenaient n'eussent probablement attaché aucune importance au travail d'un inconnu écrit dans un idiome barbare.

Après les pierriers fixes, traînés par des chevaux, on avait construit des canons plus petits, que deux hommes pouvaient porter; on les chargeait comme les premiers et on mettait le feu à la poudre avec une mêche; puis on emprunta le mécanisme de l'arbalète, de manière à rapprocher plus rapidement et plus exactement celle-ci de la poudre; on eut alors l'arquebuse, qui n'a été remplacée que par les armes à silex, le mousquet et le fusil. Dans les bataillons suisses, appelés hérissons, les arquebusiers formaient le dixième de l'effectif.

En 1485, la moitié des yeomen de la garde royale d'Angleterre avait des armes à feu, l'autre moitié avait des arcs. Sans doute, les premières gagnaient chaque jour du terrain, on les perfectionnait à tel point que les troupes de cavalerie légère avaient abandonné leurs arbalètes pour la demi-haque ou la carabine. Mais tous les officiers supérieurs n'étaient pas convaincus de leur avantage. Dans une campagne, aux environs de Boulogne, en 1549, une armée française fut obligée de se retirer sans combattre. « L'arquebuzerie ne pouvait plus tirer, et l'armée eût été ruinée, voire même exterminée des fléchades de mille à douze cents Anglais. (*Mémoires du maréchal de Vieilleville.*)

La même chose était arrivée au corps expéditionnaire envoyé par Charles-Quint contre Tunis. En somme, l'usage des armes à feu portatives s'étendait, mais elles ne remplacèrent point définitivement l'arc, l'arbalète et la fronde, de sorte que dans les trousses de Braunschweig, de Gersdorf, de Gale ou d'Ambroise Paré, nous voyons le tire-flèches occuper le même rang que le tire-balles.

Si l'armement se modifiait, si les armées devenaient plus nombreuses, il n'y avait nulle part, comme nous l'avons dit, de corps de santé régulier; des médicastres ambulants, marchands de cataplasmes, de vulnéraires, d'eau d'arquebusade, voilà tout ce qui existait.

Parmi ces derniers, on trouve certainement quelques hommes de valeur comme ce Micer Bartolomeo, l'Italien qui avait suivi librement les armées de l Empereur dans les Pays-Bas, et qui donna d'utiles conseils à Daza Chacon; mais il y avait aussi des farceurs, d'effrontés charlatans, des escrocs dignes de la hart. « Le premier avènement d'un certain Marseillais, nommé Busquet, qui devint plus tard bouffon non officiel de la cour, fut, dit Brantôme, au camp d'Avignon, où il se jeta, venant de son pays de Provence pour gaigner la pièce d'argent, et, contrefaisant le médecin, se mit, pour mieux jouer son jeu au cartier des Suisses et lansquenets desquels il tirait grands deniers...

« Mais le pis fut qu'il fut découvert par la grande desfaite de ces pauvres diables, et qu'il fut accusé. La cognoissance en estant venue à M. le connestable il le voulut faire pendre. »

Dans les armées étrangères les choses se passaient de la même manière.

En 1544 le duc de Norfolk, qui commandait le corps de débarquement envoyé en France, s'apercevant que beaucoup d'individus succombaient à la suite de plaies légères, chargea Gale, engagé pour la campagne, de faire une enquête sur ce point et de prendre des mesures en conséquence. Celui-ci nous a laissé de curieux détails sur ce qu'il eut l'occasion de voir : il y avait dans le camp une foule d'individus qui se donnaient comme chirurgiens, mais ce n'étaient pour la plupart que des hongreurs des barbiers ou des savetiers. — Et un autre praticien qui servit quelques années plus tard sur les vaisseaux d'Elisabeth, William-Clowes, s'élève avec la dernière violence contre les empiriques qui soignent les soldats sans mandat ni qualification et font en

réalité plus de mal que de bien. « Les chirurgiens voyageurs sont des assassins, paresseux et ignorants, des renégats errants... ils sont aussi incapables de traiter les gens que de faire tourner un moulin avec leur souffle ; défiez-vous en, car ce sont de tristes oiseaux. »

Il y eut bien quelques ébauches d'organisation, mais la situation faite au personnel était si précaire, ce personnel si peu nombreux qu'ils ne pouvait guère rendre de services. Charles le Téméraire avait décrété qu'il y aurait dans son armée 22 chirurgiens pour 20,000 hommes; Maximilien en avait également donné à ses fantassins nationaux, appelés lansquenets en France; ils occupaient un rang intermédiaire à celui du caporal et du fourrier. En Angleterre ils touchaient la même solde que les tambours et les trompettes et quand Gale voulut recruter en un an 72 chirurgiens, Anglais de nation, pour le service du Roi, il ne put les réunir dans toute la ville de Londres.

Les secours n'étaient pas mieux organisés, on ne sait trop comment étaient relevés les blessés ; probablement par leurs camarades lorsque l'ennemi cessait d'être en vue et que ses projectiles n'étaient plus à craindre.

Il n'y avait pas de corps d'infirmiers, rien qui ressemblât aux ambulances. Une gravure naïve qui fait le frontispice du travail de Gersdorf, nous montre un premier pansement au milieu du XVIe siècle ; les blessés sont assis sur des morceaux de bois derrière un gabion ; le chirurgien a simplement à sa disposition sa trousse et un bassin pour mettre de l'eau ; on ne voit pas qu'il soit aidé par personne. Si cependant l'armée restait longtemps dans une contrée, si elle était immobilisée par un siége laborieux on utilisait les hôpitaux que l'on rencontrait et on en créait de nouveaux. Devant Landrecies et Saint-Dizier en 1544, Daza Chacon fut chargé de former des asiles pour le traitement des blessés; il y avait un bateau-hôpital dans la flotte que la fierté castillane avait appelée l'invincible Armada ; les soins étaient souvent donnés par des praticiens du pays ; c'est ainsi que Braunschweig, Joubert, Goddin, qui peut-être n'avaient jamais suivi les armées, ont pu écrire sur quelques parties de la chirurgie de guerre.

Nous avions donc raison de dire qu'il n'y eut à cette époque rien qui ressemblât une organisation. L'art militaire fait des progrès : on constitue savamment les armées, on fait appel à toutes

les sciences connues pour les rendre redoutables, mais on plac en dernière ligne les droits de l'humanité. A ce moment là encore, le soldat est une unité tactique, ce n'est pas un individu ; une blessure le rend-elle impropre au service? on l'oublie parce qu'il est inutile et il n'a plus rien à attendre que de la charité privée ou de la commisération de ses chefs. Mais à côté de la règle il y a l'exception : en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, des hommes de valeur ont étudié dans ces conditions ; leurs ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; c'est d'eux désormais que nous nous occuperons, et la dernière partie de cet aperçu historique sera consacrée à des esquisses biographiques et à une revue rapide des travaux sur les plaies d'armes à feu.

III

Les chirurgiens militaires du XVIe *siècle et leurs travaux.*

Il serait difficile de fixer les limites précises de la chirurgie de guerre à l'époque que nous étudions ; presque tout le monde empruntait aux Arabes et se bornait à les commenter.

Bertapaglia avait décrit vingt-deux espèces de flèches en usage de son temps et les procédés à employer pour leur extraction ; Cermisone parle d'un capitaine appelé Guatimalata qu'il aurait eu l'occasion de traiter. Beaucoup de faits rapportés par Pietro de Argelata sont relatifs à des militaires : il a dû retirer des traits enfoncés entre les sourcils, dans la gorge ; une fois, la mort est survenue dans ces conditions, parce que la jugulaire avait été atteinte.

Pour combattre les hémorragies, on faisait parfois la ligature, comme Avenzoar, mais le plus souvent on employait le fer rouge ; presque tous les chirurgiens suivaient les préceptes d'Abulcasis lorsqu'ils avaient affaire à des plaies par flèches.

C'est en Allemagne que parurent les premiers travaux écrits par des praticiens suivant les armées et destinés à d'autres praticiens.

Le plus ancien de ces écrivains fut un chevalier de l'ordre teutonique appelé Pfolspeundt. Son manuscrit, qui date de 1460 environ, resta inédit jusqu'en 1868, époque à laquelle

M. Hæser le publia. Pfolspeundt avait étudié au hasard ; il était allé en Bavière, en Suisse, en Alsace. A Munster, il apprit quelque chose d'un barbier appelé Christophe ; à Bâle, il suivit Schope, à Metz, Jean de Paris. La plupart de ces noms nous seraient probablement inconnus, s'il ne les avait rappelés. Son ouvrage a pour titre : Chirurgie, mais ce n'est qu'un traité des bandages et cataplasmes. La seule opération sanglante décrite avec précision par lui est la rhinoplastic. Ce praticien n'avait guère d'instruction ; il ne sait rien de l'anatomie, n'a presque pas lu, car il ne cite personne, hormis ses maîtres. Sa terminologie empruntée à la langue vulgaire est difficile à comprendre même pour des gens versés dans la vieille littérature allemande.

Les complications les plus redoutables des plaies sont le feu sauvage (wildfeuer), l'érysipèle probablement, et l'*eau* des articulations (gliedvasser) ; cette dernière occupe une grande place dans la chirurgie du temps. Braunschweig, Gersdorf, Lorentz Burres de Neukirch, donnent des médicaments internes ou externes pour la prévenir et la combattre ; nous ne savons pas au juste ce que c'était et pourquoi on la craignait tant. D'après Hæser, c'est à elle qu'on attribuait le gonflement œdémateux survenant au voisinage des plaies.

Un médecin du XVIIe siècle, Johannes Lang de Lemberg, a traité avec la dernière sévérité les chirurgiens et leurs théories à ce sujet. « Celse a appelé, dit-il, *melitera*, le liquide qui suinte des ulcères de mauvaise nature, quand les nerfs voisins des articulations ont été lésés, principalement près des genoux. Nos chirurgiens l'appellent de ce nom stupide : eau des articulations, bien que de toutes les articulations du corps vous ne retiriez pas autant de liquide qu'une plaie enflammée en donne en vingt-quatre heures. Mais nos imbéciles, craignant donc que cette liqueur nécessaire aux articulations ne s'en échappe, bouchent la blessure avec de la bourre recouverte d'un monceau de compresses ; si bien que la sanie ne peut s'écouler et fuse conséquemment par tout le membre, dont la gangrène finit par s'emparer. »

Pfolspeundt, au moins, n'essayait pas d'enrayer le cours des liquides morbides et il considérait leur rétention comme funeste. Ce frère teutonique, qui s'est trouvé au siège de Magdebourg en 1457, à une époque où les armes à feu étaient en

usage dans toutes les armées européennes, ne nous dit rien sur les plaies qu'elles font. Un de ses maîtres, Jean de Paris, en avait parlé, mais de telle façon qu'il n'y avait pas grand'chose à retenir de ses opinions.

L'extraction des projectiles ne le préoccupe pas ; il faut simplement enlever la poudre, qui peut rester ; appliquer des cataplasmes et donner à l'intérieur un vulnéraire à la semence d'armoise.

Le topique de Lorentz Burres est plus original encore : « Prends du lait de femme et du lait de chèvre, puis de la joubarbe ou de la saxifrage si tu ne peux avoir les deux en même temps; prends de l'huile d'olive et de l'huile de roses ; mêle bien le tout et trempe un mouchoir dans le liquide que tu exprimeras dans la plaie ; si l'orifice est trop étroit, introduis le linge dedans et mets un cataplasme par dessus »

C'est en réalité à Braunschweig que commence l'histoire scientifique des plaies par armes à feu.

Quand il écrivit son livre, en 1497, il était établi depuis longtemps et honorable bourgeois de Strasbourg ; il avait deux boutiques ou il réunissait dans une seule tout ce qui constituait l'outillage du chirurgien et celui de l'apothicaire. Braunschweig a été jugé sévèrement par les biographes médicaux. Haller n'a vu dans son ouvrage que des emprunts faits aux Arabes et des figures grossières.

M. Frölich, qui s'en est occupé récemment regrette également qu'il ait suivi de trop près la tradition. Ces reproches ne nous paraissent pas absolument fondés. Braunschweig, avait de l'érudition et il en faisait parade ; mais il ne pousse pas le respect jusqu'à la servilité. Les figures de son travail sont naïves ; on ne saurait évidemment les comparer aux planches qui décorent les traités de notre temps, pourtant quelques-unes sont instructives et bien qu'un peu schématiques, elles devaient rappeler d'une manière frappante aux apprentis des faits qu'ils avaient observés sous la direction du maître. Pour les plaies par armes à feu, le chirurgien avait des instruments nombreux, compliqués, propres à faire face à toutes les exigences d'une intervention active. Sa pratique n'était pas si rudimentaire qu'on l'a dit ; sans doute il partageait les idées de ses contemporains, relativement à l'intoxication des projectiles ; mais il craignait surtout la poudre ; à tout prix le chirurgien devait en débar

rasser les orifices et les trajets des balles. Cette idée était-elle absurde? Il nous serait difficile de le dire aujourd'hui. Les combattants du xve siècle étaient habitués aux luttes corps à corps avec des armes grossières et à courte portée; il est fort possible que l'on ait eu à compter plus d'une fois avec des accidents imputables à la déflagration.

Pour faire sortir la poudre, Braunschweig introduisait un séton dans les trajets et lui imprimait un mouvement de va et vient ; la suppuration était salutaire , elle servait à l'élimination des eschares et des manières nocives que les balles eussent pu entraîner; si elle ne se faisait pas, on la favorisait au moyen d'une mèche enduite de graisse, qu'on mettait dans la plaie ; on terminait avec un cataplasme merveilleux de l'invention de l'auteur.

Pour extraire les corps étrangers, on avait le bec de corbin; des tire-balles à mors de différentes formes, enfin, un instrument appelé *loucher*, avec lequel on faisait une dilatation préalable, quand l'orifice était trop étroit. Cependant il n'est pas toujours possible de savoir au juste quelle direction a suivie le projectile; c'est alors au chirurgien de s'orienter lui-même.

« J'ai entendu raconter par quelqu'un digne de foi, que Hans Ulrich de Bade fut appelé près d'un homme atteint depuis peu d'un coup de feu ; il souffrait dans le ventre, mais personne ne savait où était la balle ; alors Hans Ulrich ordonna au blessé de bander un arbalète, par suite de l'effort qu'il fit et du mouvement respiratoire, la balle fut repoussée jusqu'au dessous des téguments, on fit une contre-ouverture, et on put l'extraire avec une pince. »

Si Braunschweig avait des idées assez justes sur ce point, alors inconnu, il ne s'occupe guère que de lui ; il ne fait aucune allusion à la pratique du champ de bataille, parfois seulement, indique-t-il un succédané à une plante qu'on ne trouve en certaines saisons que dans l'*herbarium* d'une pharmacie bien pourvue. Jean de Gersdorf, au contraire, était un chirurgien, de tranchée et de campagne; la gravure qui sert de frontispice à l'édition de 1552, et dont nous avons parlé, le montre dans l'exercice de ses fonctions. Sa biographie est assez complète pour offrir un vif intérêt, assez obscure pour laisser planer sur lui cette espèce d'incertitude qui pique si vivement la curiosité quand il s'agit de personnages importants. On l'appelait parfois

Hans le Louche, épithète peu aimable, mais conforme aux usages du temps. On a dit qu'il appartenait à une famille noble de Silésie; il est plus probable que c'était un simple artisan, ayant étudié sous un chirurgien de troisième ordre, appelé Jean le dentiste et suivi de bonne heure un capitaine d'aventures. Gersdorf avait de l'instruction, puisqu'il cite les Arabes ; il connaissait Braunschweig ou du moins il avait lu son traité, car il reproduit à peu près textuellement son procédé pour favoriser la suppuration ; il a écrit, sans prétentions parce qu'on lui a demandé de faire connaître les résultats d'une pratique de plus de quarante ans.

« J'ai composé, dit-il, un manuel de chirurgie de guerre, » et plus loin, il nous apprend qu'il a voulu être utile même aux Barbiers. Le livre atteignit son but ; il a eu jusqu'à onze éditions, dont deux en latin et deux en hollandais. Par suite d'un singulier retour des choses, il fut si bien oublié au XVIIIe siècle, qu'il n'est pas indiqué dans l'histoire de la médecine de Sprengel. Le succès était mérité, l'oubli fut injuste; Gersdorf savait plus que ses contemporains, il avait aussi plus de méthode et de jugement que la plupart d'entre eux. Presque personne n'avait osé jusque-là étudier l'anatomie humaine, il disséqua, et quelques-unes de ses figures sont consacrées à l'anatomie des régions absolument inconnue, même plus tard ; il a des appareils ingénieux pour le redressement des ankyloses ; d'autres pour l'extension continue dans les fractures des membres ; tout ceci justifie l'opinion émise par lui, au commencement de son livre, qu'il pourra rendre des services même aux chirurgiens civils.

Nous retrouvons le même esprit d'investigation et le même bon sens dans le chapitre consacré aux plaies par les flèches et les balles, le seul dont nous nous occuperons. Au lieu de donner un réceptuaire mystique ou de disserter sur la toxicité de la poudre, Gersdorf cherche d'abord à se rendre compte de la gravité de la plaie pour régler son intervention en conséquence ; quand le blessé a de l'écume à la bouche, c'est d'un très fâcheux présage; une plaie du cœur est mortelle toutes les fois qu'elle donne issue à du sang noirâtre : sont également mortelles, les plaies du poumon accompagnées de sortie de l'air inspiré, les plaies de l'estomac ou de l'intestin qui donnent passage aux matières alimentaires ou aux fèces ; celles de la vessie qu'accompagne la sortie de l'urine.

Puis il détaille les procédés pour l'extraction des corps étrangers, et, chose à noter, il consacre autant d'espace aux flèches qu'aux balles. L'*Armamentarium* de Gersdorf est parfaitement conçu. Walter Ryff, l'a reproduit ; Percy en faisait grand cas; il est plus simple, plus portatif, que celui de Braunschweig; on aurait tort cependant d'exproprier ce dernier, comme l'a fait Malgaigne, et d'accorder à Schylhans une priorité qu'il n'a pas réclamée. Autant qu'on peut le supposer par la comparaison de leurs ouvrages, il y avait entre lui et son contemporain des différences capitales



Fig. 1. — Premier pansement d'une plaie de tête.

et toutes à son avantage ; Braunschweig était un maître de l'époque; il était solennel, disert et dogmatique. Dans les gravures que renferme son traité, on le voit régulièrement vêtu de la robe professorale et du bonnet carré; il semble plus occupé d'émerveiller ses auditeurs, que de soulager son patient ; les assistants eux-mêmes sont des escholiers attentifs, que le pauvre diable ne semble guère intéresser. Gersdorf est presque toujours seul, et quand il a un aide, celui-ci remplit véritablement son rôle, et le seconde le mieux qu'il peut. En face d'une plaie de tête, Braunschweig, dissertait comme toujours, se

éservant probablement d'appliquer ce qu'il venait de dire, après le départ des assistants. Gersdorf et son élève sont occupés à couper les cheveux et à préparer un emplâtre. (Voy. fig. 1)

Nous n'insisterons pas davantage sur les médecins militaires de l'Allemagne au xve et au xvie siècles; il y en eut d'autres sans doute, d'une réelle valeur, mais l'attention fut tout à coup attirée ailleurs.

Au mois d'août 1494, Charles VIII entrait en Italie par le Montferrat avec une armée de soixante mille hommes pourvue des meilleurs engins de destruction dont on disposait à cette époque.

Il emmenait trente-six gros canons coulés en bronze et cent plus légers en fer ; sa gendarmerie comprenait toute la jeune noblesse française; dans son infanterie il y avait cinq mille archers bretons de petite stature et d'aspect inculte, mais habiles à lancer la flèche la javeline et la pierre, des arbalétriers gascons. huit mille Suisses ou Allemands qui portaient, dit Paul Jove, de lourdes haches d'armes surmontées d'une lame quadrangulaire, leur servant à frapper d'estoc et de taille.»

La première partie de la campagne fut une vraie promenade militaire : pas un des condottieri à la solde des Républiques ou des Princes italiens ne tenta de s'opposer aux arrivants et ils entrèrent à Naples le 22 février 1495 pourvus de la bénédiction du pape Alexandre VI, qui n'avait trouvé rien de mieux contre eux.

L'année suivante les choses changèrent : pour revenir en France le roi dut vaincre à Fornovo les contingents fournis par les Vénitiens, le duc de Milan, les Espagnols et même l'Empereur. L'armée laissait derrière elle des blessés, des malades; beaucoup d'officiers et de soldats rapportaient une cachexie de nature inconnue, car, coïncidence singulière, la syphilis apparut, dit-on, en Europe, l'année même du passage des Français dans cette Rome pontificale que les prédicants luthériens appelleront bientôt la Babylone moderne.

« En 1495, dit Marcello Cumano, tandis que je me trouvais à Novare avec les soldats des Ducs de Milan ; j'ai vu plusieurs chevaliers et fantassins souffrir de l'ébullition des humeurs ; ils avaient des pustules sur la face et sur tout le corps; commençant généralement au dessus ou au dessous du prépuce. parfois sur le gland, elles avaient la forme d'un grain de millet,

étaient accompagnées de prurit. D'autres fois, il n'y avait au début qu'une petite vésicule indolente, mais prurigineuse; les malades se frottaient, elles s'ulcérait comme une morsure de fourmi. Au bout de quelques jours, ils étaient tourmentés de douleurs dans les bras, les cuisses, les pieds, douleurs accompagnées de grandes pustules. Les médecins habiles les traitaient avec difficulté ; sans traitement elles restaient sur la personne un an ou davantage comme la variole ou la lèpre. »

Les Français payèrent un lourd tribut à la maladie ; plus d'un vaillant homme d'armes qui croyait en partant pousser ses exploits jusqu'au sépulcre du Christ revint triste et valétudinaire, méditer entre les murs de son castel, comme le fit plus tard le chevalier Ulrich de Hutten, sur le danger des conquêtes trop faciles en pays napolitain.

Nous avons dit que ces notes, écrites sur les marges du vade-mecum de Marcello, furent publiées longtemps plus tard; mais nous n'avons aucune raison de supposer que Welsch, qui en fut l'éditeur ait tenter de tromper sur la date; c'est donc à un médecin d'armée que serait due la première description authentique de la *lues venerea*.

Du reste, un autre syphiliographe avait lui aussi suivi les troupes et tenté d'instituer une méthode rationnelle pour le traitement des plaies par armes à feu.

Au moment où Cumano était à Novare, Jean de Vigo, âgé de 35 ans, exerçait la chirurgie à Saluces ; peu de temps après, il eut l'heureuse chance d'être présenté au cardinal Giuliano della Rovere et fut attaché à son service. Quand celui-ci devint pape, Giovanni conserva sa charge et put écrire la plus grande partie de ses travaux. Il a le premier formulé cette opinion longtemps discutée : que les plaies par balles d'arquebuse présentent infailliblement trois ordres d'accidents ; que ce sont des plaies contuses, envenimées et compliquées de brûlure.

Le projectile est l'agent direct de la combustion et de la contusion ; la poudre lui a communiqué des propriétés toxiques. Dans ces conditions, le traitement comporte quatre indications : régler le régime ; tenir le corps libre ; bien choisir les topiques et combattre les accidents généraux. Deux de ces opinions, étaient absolument erronées ; la méthode curative s'en ressentait. Jean de Vigo combattait tout avec les caustiques, surtout le cautère actuel afin de détruire le venin.

Sans doute, son travail est plus systématique que celui des chirurgiens allemands ; ses idées sont mieux arrêtées et plus nettes, mais sa thérapeutique est cruelle et beaucoup moins sage. Il a pourtant, à côté de ses aphorismes doctrinaux, des remarques intéressantes, prouvant qu'il observait bien quand il n'était pas sous le coup d'une idée préconçue : « On doit tenir grand compte de la région blessée ; le poison de la poudre, de nature moins maligne que celui de l'anthrax, ne se porte pas comme lui sur le cœur et les viscères.

L'ouvrage de Jean de Vigo fut publié en 1514; celui de Berengario de Carpi, sur les plaies de tête, le fut quatre ans plus tard. Nous n'en parlerions pas, si l'auteur n'était cité un peu partout comme un des premiers qui se soient occupés des lésions d'armes à feu ; il en parle en effet, mais bien rarement et n'insiste guère.

« L'illustre Hercule, duc de Ferrare, ayant reçu un mauvais coup d'espingarde au pied en fut guéri par un onguent d'un certain juif appelé Jacobo Antonelli, de Naples. » Quelques lignes qu'on trouve ailleurs, montrent que les idées de Jean de Vigo étaient les siennes la contusion qui accompagne la plaie faite par une balle d'arquebuse, est de mauvaise nature a cause du soufre et du nitre que renferme la poudre ; les topiques doux sont ceux qui conviennent.

Si nous voulions voir la première réfutation de ces doctrines, il nous faudrait passer brusquement d'Italie en France et nous occuper du livre d'Ambroise Paré. Mais au moment où celui-ci traversait Turin en 1539, beaucoup de praticiens les mettaient déjà en doute ou les rejetaient. Le plus remarquable d'entre eux était un professeur de Bologne appelé Bartolomeo Maggi, il avait probablement connu le chirurgien de Jules II, car il se trouvait en même temps que lui, 26 ans auparavavant devant la Mirandole, assiégée par les troupes pontificales.

Maggi était un maître dans toute l'acception du terme; il mettait au service des opinions qu'il adoptait les ressources d'une vaste expérience et d'un immense savoir. C'était de plus un homme de cœur ; il reçut à plusieurs reprises des récompenses et des distinctions des Rois de France, à cause du dévouement avec lequel il soignait leurs blessés. lorsque les nécessités de la guerre obligeaient les généraux d'en laisser en arrière.

Son livre parut en 1550; c'était une réfutation en règle de Jean de Vigo. « Avant de parler du traitement de ces plaies, je m'efforcerai, dit-il, de démontrer que les balles n'ont pas de chaleur ou qu'elles en ont trop peu pour brûler comme certains le croient.

« Au début je n'ai entendu dire à personne, — et cependant au siège de la Mirandole, j'ai interrogé beaucoup de blessés par bombarde ou arquebuse, — qu'au moment où il avait été frappé, il eût éprouvé quelque chose d'analogue à une brûlure; tous au contraire accusaient une sensation de contusion, comme si une poutre, ou des débris les avaient accablés. »

D'ailleurs si quelqu'un est touché par un projectile fatigué, arrivé à la fin de sa course ou bien arrêté par l'armure, la douleur qu'il éprouve est celle de la contusion et non de la brûlure. La balle eût dû cependant calciner les vêtements et la couche superficielle de la peau, produire des bulles et des vésicules.

Au ventre, on trouve souvent des ecchymoses et des sugillations, jamais de croûtes. D'ailleurs les boulets ne mettent pas le feu aux matières inflammables, telles que le foin, le bois, la poudre elle-même. Une expérience faite par l'auteur le lui a démontré. Il sait parfaitement qu'on a rapporté des cas contraires, et ne les nie pas, mais il croit que le projectile était en fer et le vase de pierre, de sorte que l'explosion avait eu lieu après qu'une étincelle s'était produite. Les plaies saignent parfois abondamment; une brûlure aurait arrêté l'hémorragie; les vêtements devraient prendre feu comme au contact des flammèches que pousse le vent, c'est ce qui n'arrive jamais. On peut objecter que le plomb fondu qui ne brûle ni le papier ni les étoffes corrode la chair, mais si les balles étaient fondues à leur sortie de l'arme, elles seraient dispersées de tous côtés et n'atteindraient pas leur but.

Pour détruire l'idée, d'empoisonnement Maggi a des arguments aussi judicieux. Qu'y a t-il donc de toxique ? Est-ce la poudre ou ses éléments ? Il n'a pas de peine à démontrer que ceux-ci sont parfaitement inoffensifs, qu ils entrent même dans bon nombre de préparations pharmaceutiques tres usitées.

La thérapeutique est aussi rationnelle que la doctrine : il faut extraire les corps étrangers et pour cela dilater au besoin les trajets; employer un emplâtre expulsif pour favoriser la sortie

des séquestres; amputer dans les cas de gangrène, et donner dans les autres la préférence aux topiques doux. Les instruments sont ingénieux et bien construits, il y a des pinces de différentes formes ; des dilatateurs, des tire-fonds dont un, renfermé dans une canule, est destiné à extraire les balles des os.

On pourrait croire que la question théorique fut fermée en Italie après ce travail, et qu'à partir de lui les chirurgiens réglèrent leur intervention sans se préoccuper ni de l'infection ni de la brûlure ; les choses ne se passèrent point aussi simplement.

Le Napolitain Alfonso Ferri, qui avait peut-être suivi les armées, peut-être traité des blessés seulement dans des hôpitaux ou des ambulances fixes, voulut intervenir dans le débat; il publia, en 1553, une petite monographie sur les plaies par balles d'arquebuse. Ce travail était en apparence un simple manuel ; il y est plus question de traitement que d'autre chose.

Ferri a inventé un instrument d'un mécanisme assez compliqué qu'il appelle l'*alphonsinum*. On a dit que c'était une sorte de trépan destiné à aller chercher les projectiles dans la profondeur des os; cela n'est pas exact. La gravure jointe à l'ouvrage montre qu'il s'agit plutôt d'un dilatateur dont les deux moitiés écartées à l'état normal peuvent être rapprochées par un anneau mobile qui glisse de haut en bas. Ferri redoutait beaucoup la présence des corps étrangers dans les tissus ; celle des séquestres, indiquée par une suppuration prolongée et fétide; des fragments de vêtements; des projectiles ; sans doute on en a vu rester dans le corps plus de 20 ans et ne produire aucun symptôme défavorable, mais c'est là une exception sur laquelle le chirurgien ne saurait guère compter ; il doit les enlever de bonne heure quand il le peut. A la suite de ces remarques parfaitement justes, l'auteur prescrit des médicaments internes ou externes conformes aux doctrines de Jean Vigo, des topiques contre la brûlure, des alexipharmaques contre le venin.

Par malheur le livre a un épilogue théorique : Ferri veut à toute force démontrer la toxicité de la poudre; il résume avec une grande bonne foi les objections de Maggi et il y répond ; ses réponses ne l'ont probablement pas satisfait, car il cherche dans l'observation un argument nouveau. Ayant eu l'oc-

casion de traiter un officier espagnol appelé Cristobal Aria, qui avait été blessé par un boulet dans un engagement en Campanie, il trouva chez lui, à sa grande surprise, une luxation de l'épaule et une fracture de l'humérus sans que la peau fût déchirée; il a entendu parler de quelque chose d'analogue arrivé au siège de Landrecies à un soldat qui mit le pied sur un boulet touchant à la fin de sa course, et en reçut une commotion si violente que les accidents s'étendirent à la jambe, à la cuisse et se terminèrent par la mort. L'auteur attribue ces faits à une intoxication du projectile assez forte pour produire des désordres irréparables même à distance.

Les ouvrages de Maggi et de Ferri furent complétés par ceux de Francesco Rota de Bologne et de Botallo. Le premier n'est qu'une dissertation élégante et méthodique.

L'auteur dispose adroitement les arguments favorables et défavorables à la doctrine de l'empoisonnement; il a toujours d'excellentes raisons pour se décider en faveur des premiers; Botallo en a fait justice une fois pour toutes :

Les projectiles d'armes à feu broient, triturent les chairs, ils ne les brûlent ni ne les enveniment. L'ecchymose, l'escharre consécutive sont dues à la contusion seule. Cet ouvrage renferme d'autres détails curieux : il faut toujours extraire les corps étrangers qui, par suite du voisinage des vaisseaux, exposent aux hémorragies, ceux qui compriment les nerfs, qui peuvent pénétrer dans une cavité viscérale.

Les amputations sont indiquées dans les cas de fracture des extrêmités articulaires ou quand la violence de la douleur fait craindre pour les jours du malade.

C'est en 1545, que parut le traité d'Ambroise Paré; nous ne l'analyserons pas car tout a été dit à propos de lui.

Le jeune chirurgien français commmençait par réfuter hardiment l'opinion de ceux qui croyaient à la combustion et à l'intoxication. Les arguments sont empruntés à l'observation et aux connaissances pharmacologiques du temps. « Au total, dit Malgaigne, la discussion de Maggi est plus savante et plus complète que celle de Paré; il y a la différence que l'on pourrait prévoir entre un docteur en médecine et en philosophie, nourri de la lecture d'Hippocrate, de Galien et des autres Grecs, et un barbier chirurgien qui n'avait à citer que Jean de Vigo. »

On a beaucoup discuté pour savoir si la priorité des idées

de Paré lui appartient; quelques-uns l'ont accusé d'avoir copié Maggi sans le dire. L'auteur que nous venons de citer a réduit à néant cette absurde assertion en rappelant que l'ouvrage de Paré est antérieur de 16 ans à celui du professeur de Bologne. Un fait reste incontestablement acquis : c'est qu'il a défendu un des premiers des opinions entachées d'hérésie pour les médecins les plus instruits du temps; c'est qu'il a eu le courage de rejeter des moyens brntaux regardés avant lui comme nécessaires. Sa doctrine lui a-t-elle été suggérée, par les faits seuls ? en avait il acquis une partie dans l'entretien d'autrui ? Le problème nous paraît insoluble; d'autres ayant remarqué, ce qu'il a vu, avaient déjà tenté d'en tirer parti. Un Italien qui suivait les armées de Charles-Quint dans les Pays-Bas, soignait les arquebusades sans huile bouillante ni fer rouge; Maggi, les traitait pour des liniments et des topiques doux, Gale ne croit pas plus à la cautérisation des chairs par la balle qu'au poison de la poudre. Il serait puéril de supposer que de vieux praticiens touchant à la célébrité, se sont empressés de saisir au vol une théorie éclose de toute pièce dans le cerveau d'un barbier étranger qui venait à peine de terminer son apprentissage. Les idées que Paré a défendues n'étaient, comme toutes les grandes vérités, la propriété exclusive de personne ; les plus hardis s'y ral liaient ; les timides se serraient autour de Jean de Vigo, et demandaient aux vieux classiques des raisons que l'expérience était impuissante à leur fournir.

D'ailleurs malgré l'animosité qui divisait les belligérants, les chirurgiens avaient entre eux des relations assez fréquentes. Fait prisonnier en 1553, Paré eut une consultation avec ceux du duc de Savoie et les émerveilla par la droiture de son jugement et ses connaissances.

Lui, qui ne laissait jamais perdre une occasion d'apprendre, il dut entendre soutenir des opinions contradictoires et prendre part à la discussion, d'autant mieux que dans les villes d'Italie où il tint garnison, il eut soin de s'enqérir près des maîtres des procédés qu'ils employaient pour les utiliser à son tour.

Son livre a été copié sans pudeur; on a pris sa méthode, sa dialectique, jusqu'à ses phrases, on n'a omis que son nom. Un tel oubli, sans être digne de louanges, se comprend de la part de l'Espagnol Daza ou de l'Anglais Thomas Gale. Rédigeant des manuels en langue vulgaire plutôt que des traités ils recueillaient

partout les choses qui leur semblaient bonnes sans en indiquer l'origine surtout quand elles venaient de l'étranger.

La conduite de Laurens Joubert médecin du Roi et son lecteur en l'eschole de médecine de Montpellier n'a pas cette excuse. Dans son « Traité des arcbusades » paru en 1570, il utilise largement les travaux antérieurs, mais il ne nomme que ceux dont il combat les idées. « Je m'avisais bien à propos que pour délasser mon esprit, et le recréer de quelques variétés, je pourrais cultiver à certaines heures un autre petit champ, auquel la chirurgie prétend beaucoup de droit, et qui est de bon revenu surtout en temps de guerre. Il fut jadis remarqué de maître Jean de Vigo, grand chirurgien du pape Jules second. Depuis ça, plusieurs modernes y ont labouré, mais c'est avec un tel désaccord que l'un défait ce que les autres font. Le champ que je dis, est le traité des playes faites par arcbuse et autres instruments à feu, qui jettent un boulet: lequel je commençai à connaître et à cultiver dès les premières guerres civiles de ce royaume. »

Joubert fit école; Maître Guilhemet, chirurgien du roi de Navarre, publia un traité de la vraie méthode de guérir les plaies d'arquebusades « suivant son avis ». C'était une réfutation d'un mémoire antérieur, d'un certain Veyras, docteur en médecine. Celui-ci répliqua, Guilhemet revint à la charge : plus tard un éditeur de Lyon, réunit les dissertations, lettres et contre-lettres sous un titre unique pour que le public pût juger en connaissance de cause un procès si chaudement plaidé.

La science n'y gagna pas grand chose; ni Veyras, ni Guilhemet n'apportaient d'arguments nouveaux; ils avaient simplement réédité la polémique de Maggi et Rota, sous une forme qui ne manquait pas d'originalité. Les adversaires n'abordaient qu'incidemment et pour justifier leur pratique les principes litigieux. Guilhemet, malgré le patronage qu'il invoque, déclare sans hésitation que les plaies par armes à feu sont envenimées et que le projectile brûle les tissus, c'est absolument le contraire de ce qu'avait dit Joubert. Veyras insistait sur les réunions par première intention et l'extraction des corps étrangers. «J'estime, dit Guilhemet, qu'on commet une erreur de s'opiniâtrer pour tirer la balle, quoi qu'il en soit, car la partie est plus dilacérée ou meurtie.» Moins heureux dans les questions doctrinales: le même auteur, admet que le projectile chauffé

par le feu produit une escharre aux points qu'il touche; il appuyait cette idée sur un fait que personne n'a vu depuis: « L'expérience tesmoigne que les habillements se trouvent brûlez, la balle venant de loing.» Veyras raisonnait plus juste. « Encore que le feu pousse la balle, excitant grande vapeur dans le baston (laquelle n'y pouvant estre contenue fait sortir ladite balle impétueusement) ce néant moins ne peut chasser ni consumer le vent ou l'air de la partie offensée.. veu mesmement que la balle venant de loing fait les mêmes accidents que de près ; et si pourtant nul osera affirmer le feu procédant de l'arquebuse aller jusques à cinq cents pas.»

Dans tout cela il n'est question ni de Paré ni de son livre, Joubert est le seul dont l'opinion ait quelques poids, le seul qu'on révère.

On rendit mieux justice dans le Nord au chirurgien Paris. Nicolas Goddin avait composé en latin un livre élémentaire; Jacques Blondel, de Lille, le traduisit en français et en fit aussi un véritable manuel à l'usage des barbiers qui suivaient les armées. « Aulcuns pourroient dire qu'il n'estoit besoing de ce faire, dit le traducteur, veu que gens tant famés en l'art de chirurgie comme Jean de Vigo et Ambroise Paré en ont si amplement escript » cette mention toute sommaire qu'elle est, vaut certainement mieux que le silence de Joubert. Goddin parle d'une plaie des gros vaisseaux du cou, guérie avec un emplâtre agglutinatif que des aides maintinrent en place en pressant doucement avec leurs doigts jusqu'à ce que le sang eût cessé de couler. C'est peut être la première fois qu'on a fait dans ces conditions l'hémostase par la compression digitale. La seconde partie de ce livre est exclusivement médicale : l'auteur étudie deux affections communes dans les camps ; la peste qu'il définit ainsi : « un phlegmone vénéneux et contagieux duquel sy le sang est adust ou inciné, est faict anthrax, ou carbo en vulgaire charbon » et la « dysentère appelée caque-sangue des Italiens a cause des égestions meslées avec le sang. »

Comme beaucoup d'autres Goddin et Blondel ont été oubliés; le livre de Paré, qui a porté le premier coup à une théorie au nom de laquelle on martyrisait les blessés depuis longtemps est resté pour nous le spécimen le plus remarquable de la chirurgie de guerre au xvi° siécle.

Un seul Espagnol, Daza Chacon, s'est occupé du même sujet à

cette époque; il a écrit en castillan un gros traité dans lequel les plaies par armes à feu sont magistralement étudiées. Les armées de Charles-Quint étaient probablement alors par l'organisation et la discipline les premières de l'Europe. Elles avaient des hôpitaux de garnison ; en temps de guerre on créait des hôpitaux de campagne. Malheureusement le personnel laissait à désirer : L'Empereur tirait ses médecins de partout, il prit Vésale en Flandre; il recruta d'autres praticiens en Italie et en Allemagne. Daza était né à Valladolid en 1503 et il avait étudié à Salamanque. En 1544 il suivit en France don Pedro Guzman et fut chargé d'assurer le service chirurgical d'un corps de 15,000 Wallons et Bourguignons et de 6,000 auxiliaires Anglais.

Au siége de Saint-Dizier, il donna ses soins à 500 blessés; 400 guérirent; trois ans plus tard, il combat avec succés une affection épidémique qui décimait la garnison d'Augsbourg. Daza Chacon fit beaucoup pour l'instruction de ses confréres militaires ; c'est pour eux qu'il a écrit sa chirurgie en langue romane, comme il dit. Ils en avaient réellement besoin : un favori de don Juan d'Autriche appelé Luis Quijada est blessé à l'épaule d'un coup d'arquebuse, ses médecins qui n'avaient jamais vu pareil cas, firent sept ouvertures pour extraire la balle, et le tuèrent

Chacon s'est beaucoup servi de Paré, il adopte sa méthode, le traduit souvent, mais il a soin d'insister sur les points réellement utiles; de rappeler au besoin à propos d'eux des faits dont il a été témoin. Son livre est peut-être une traduction libre, mais une traduction faite par un praticien et enrichie de notes nombreuses intercalées dans le texte. Il traite les plaies par armes à feu comme des plaies contuses, il ne croit ni au poison ni à la brûlure; il s'inquiète fort peu des projectiles. « Si vous voulez que je vous affirme sous serment une grande vérité c'est que parmi la multitude de blessés que j'ai traités, il y en eut beaucoup plus qui guérirent de ceux auxquels j'ai laissé les balles dans le corps que de ceux auxquels je les ai enlevées.» Il connaît les phénomènes du choc chirurgical, du vent de boulet, les accidents que produisent les fragments d'habits entraînés dans les tissus; ses procédés de diagnostic et ses traitements sont à peu de chose près ceux de Paré.

Nous savons déjà que Gale fut chargé par le duc de Norfolk, d'organiser le service de santé dans le corps de débarquement

envoyé par Henri VIII pour soutenir l'Empereur en France; il n'écrivit que longtemps après, en 1586. Le livre qui porte son nom est une réunion de monographies plutôt qu'un ouvrage compact· l'une d'elles est « un excellent traité sur les plaies

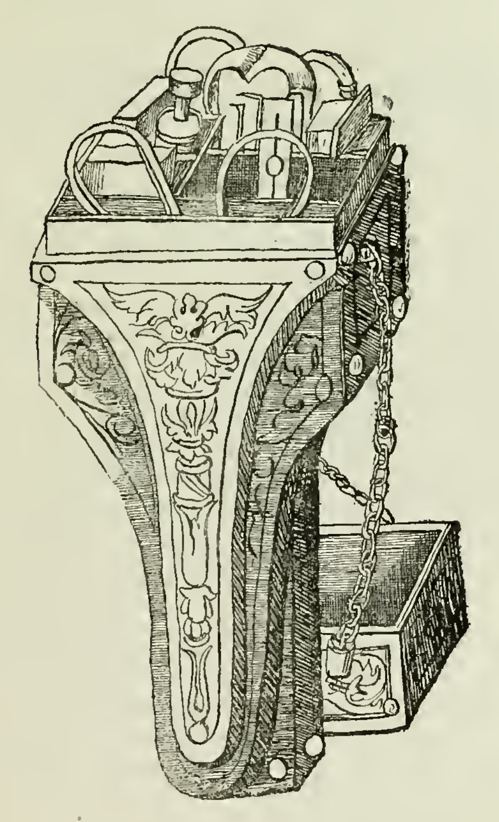


Fig. 2. Trousse de chirurgie au XVI[e] siècle.

aites avec l'arquebuse dans laquelle est réfutée la grande erreur de Jérôme Brunswich, John Vigo, Alphonse Ferrius, et d'autres, dans lesquels ils regardaient comme envenimées les plaies faites par la poudre à canon ordinaire. » Ce titre donne l'esprit du travail; malheureusement l'application n'est pas toujours à

la hauteur du principe. « Beaucoup de remèdes employés pour causer la dessication des plaies étaient tout à fait impropres, dit M. Irving, ils avaient une action beaucoup plus violente qu'il n'eût été nécessaire, tels sont les liniments au précipité et à l'aegyptiacum. »

Gale eut des imitateurs : Peter Lowe, chirurgien écossais à la solde du roi de France ; William Clowes, l'inventeur des cataplasmes mucilagineux, Woodall, qui accompagna les troupes envoyé par Elisabeth à Henri IV.

Nous sommes arrivés à la fin du XVIe siècle : aux expéditions lointaines et aventureuses vont succéder des luttes sans grandeur et sans loyauté qui rappelleront les mauvais jours de l'époque féodale. En ce temps là on ne fit rien pour alléger les malheurs de la guerre ; l'organisation des secours resta ce qu'elle était en 1544. Or cette année est une des années sombres de notre histoire : l'avant-garde des Impériaux était à quelques lieues de Paris ; les Anglais assiégeaient Boulogne ; François Ier déjà malade, ne savait plus prendre une résolution au milieu des intrigues de sa cour. Par suite d'un singulier hasard, les plus habiles chirurgiens du temps, les créateurs de littératures professionnelles en France, en Espagne, en Angleterre, se trouvaient au milieu des armées belligérantes. A Boulogne, Ambroise Paré était avec les assiégés, Gale était parmi les assiégeants ; Daza Chacon traitait en même temps qu'André Vésale les blessés espagnols de Landrecies et de Saint-Dizier. L'incertitude des assaillants, leur défiance réciproque sauvèrent la France. Cette campagne du Nord, qui eût pu avoir de si graves conséquences fut sans résultats politiques ; les seuls souvenirs des combats acharnés et des sièges laborieux qui la signalèrent se retrouvent dans les mémoires des officiers du temps, et surtout dans les observations de ces praticiens modestes et dédaignés qui servaient pourtant une noble cause sous des drapeaux différents, la cause de l'humanité.

TROISIÈME LECTURE

LA MÉDECINE DANS MACROBE

En l'an 422 de notre ère, il y avait dans la villa d'un riche courtisan de l'empereur Théodose II, aux environs de Byzance, une société choisie; des légistes, des philosophes, un médecin appelé Disarius, un jeune homme de vingt ans arrivant d'Athènes et qui s'apprêtait peut être à partir pour Alexandrie.

Les vins de Chypre et de Malvoisie avaient légèrement coloré les joues des convives; le repas était cependant resté décent; il ne présentait rien de comparable aux *mahlen* des Barbares, à la fin desquelles le sang coulait si souvent.

La conversation languissait : « Et pourquoi donc, dit tout à coup Prætextatus, buvons-nous ainsi en silence, on croirait vraiment qu'après un tel festin, pas une discussion sérieuse ou philosophique ne peut s'engager? »

Cependant aucune inquiétude n'était dans l'air; l'Empereur à peine sorti de l'adolescence s'était marié l'année précédente avec la fille du philosophe Leontius, la belle et vertueuse Athénaïs; tout faisait présager un règne prospère et un long calme. On parlait bien d'une guerre prochaine contre les Perses; des voyageurs qui s'étaient avancés jusqu'au delà du Danube avaient vu des hommes à la peau jaunâtre, à la barbe rare et noire, à la face balafrée, qui tiraient de l'arc et montaient à cheval avec une habileté sans égale; c'étaient les Huns. Pour le moment ils étaient tranquilles et l'on ne pouvait pas prévoir qu'il faudrait bientôt arrêter à force d'argent et de finesse leur marche sur Constantinople.

La plupart des convives s'étaient connus naguère à Alexandrie; ils avaient passé ensemble de longues heures dans ses riches bibliothèques; ils avaient entendu les leçons des maîtres qui commentaient encore Hérophile ou Erasistrate, les gloires de l'antique École de médecine; tous étaient habiles dans l'art de bien dire; c'étaient des érudits et des dialecticiens.

On n'en était plus aux persécutions religieuses, on n'en était pas encore aux querelles théologiques. Quelques-uns des assistants avaient embrassé le christianisme sans ferveur parce que c'était la religion officielle et qu'ils étaient fonctionnaires. D'autres gardaient la croyance de leurs ancêtres; ils étaient païens parce que leur père l'était, parce qu'ils regardaient le paganisme romain comme un souvenir des beaux jours de la République, mais, ils n'avaient pour Mars, Jupiter ou Mercure qu'un respect limité, le culte délaissé n'était pour eux qu'un symbolisme national.

Les chrétiens plaisantaient les idoles grecques, les païens raillaient les pratiques sévères et judaïques des Nazaréens; mais le septicisme commun empêchait que la querelle s'envenimât.

Quand Prætextatus eut parlé, un de ses voisins, le rigide Symnaque formula sans plus tarder une protestation. « Comment voulez-vous amener la philosophie à nos repas, sa voix ne saurait se mêler aux bruits des coupes. Les Parthes ont une excellente coutume; ils ne conduisent jamais dans les festins que leurs maîtresses; pour elles le tapage, le bruit, le grand jour. Le calme, la solitude et le respect, voilà ce qui convient à une mère de famille. La philosophie est une honnête personne, elle ne s'accommoderait pas des vivacités et des intempérances de langage. On demandait en pareil cas à l'orateur Isocrate de prononcer une harangue. Je ne saurais pas faire répondit-il, le discours que réclament le lieu et le moment, et les discours que je sais faire, le lieu et le moment ne les réclament pas. — Tu as raison, Symmaque, » dit Eustathius, et il fit une dissertation subtile pour démontrer en bonne forme que Symmaque avait tort. On finit par convenir que tels ou tels points de la philosophie pourraient être abordés après boire; que même dans ces conditions les choses sérieuses étaient préférables aux entretiens frivoles; voilà comment la physiologie, l'hygiène, la pathologie furent de la partie.

Macrobe a été l'historien de la conversation, nous soupçon-

nons même que le repas, les hôtes sont de pures hypotèses, cela n'enlève rien à l'intérêt. A l'époque de la décadence des études philosophiques, on effleurait toutes les sciences connues. Macrobe n'était pas médecin, pas plus que Procope ou Cassiodore mais il savait comme eux assez de pathologie pour s'en servir dans les sujets qui touchent à la nature physique de l'homme. Pour les gens instruits du temps la médecine était une partie ou plutôt un résidu de la philosophie; on s'en occupait superficiellement en perdant de vue son but et ses moyens, on discutait sans observer, on faisait des distinctions propres à triompher d'un adversaire mais incapables d'une application.

Dans de pareilles conditions la méthode était peu précise; les divisions ne se succèdent point d'une façon régulière et rationnelle comme dans un ouvrage d'étude. Il y a dans tout cela, pourtant, une chose curieuse, c'est la forme. Du temps de Macrobe on aimait déjà ces controverses si chères au moyen âge. Au XIIe siècle elles furent poussées tellement loin que les idées les plus claires devenaient inintelligibles par l'altération du sens des mots, par la multiplicité des acceptions. Déjà nos adversaires ne prononcent point de discours, ils s'interrogent; l'esprit humain paraît devenu incapable de suivre une longue argumentation. C'est de cette manière que procéda plus tard le moine saxon Alcuin dans l'école palatine de Charlemagne ;

«Eh bien, Frank, demande le maître, après l'étude grammaticale du substantif, en sais-tu assez sur ce sujet? —« J'en saurais assez si les mouches qui sont dans la chambre ne me remplissaient pas les oreilles d'une foule de petites questions. Enfin si tu le veux, passons, je les chasserai comme je pourrai »

Macrobe a des réflexions aussi puériles, comme les Scolastiques il se plaît à soutenir le pour et le contre, cherchant plutôt à émerveiller son lecteur par sa dextérité dialectique qu'à le convaincre. Il n'est pas trop difficile à suivre, quoiqu'il marche au hasard, parce qu'il va toujours du simple au composé

Les interlocuteurs sont à table; ils veulent bien parler de philosophie, c'est-à-dire de science, mais d'une science agréable peu spéculative, qui ne trouble pas la digestion. Un seul mets est-il plus facile à digérer que des mets nombreux? telle fut la question de Prætextatus. Disarius répondit dans un sens, Evangelus dans un autre ; il fallut résoudre ensuite les problèmes

auxquels on avait plus ou moins touché: « Le vin est-il chaud ou froid par nature ; pourquoi les femmes s'enivrent-elles difficilement, pourquoi les vieillards s'enivrent-ils vite? La femme est-elle plus froide que l'homme? »

Et à propos des troubles digestifs on arrive aux questions ardues de la physiologie : pourquoi ceux qui tournent éprouvent-ils du vertige, pourquoi le cerveau, insensible lui-même, règle-t il la sensibilité?

Nous analyserons rapidement ces chapitres ; voyons d'abord comment fut résolue la première question. C'est Disarius, le médecin qui a la parole. « Si j'avais, dit-il à répondre à des gens du peuple comprenant mieux les faits que les raisons scientifiques, je leur parlerais des moutons qui n'ont qu'une nourriture simple et uniforme et se portent malgré cela beaucoup mieux que l'homme. Voyez au contraire à combien de maladies sout exposés les animaux engraissés avec des boulettes farcies de condiments..... Un autre exemple me fera peut-être mieux comprendre : jamais vous ne verrez un médecin assez hardi pour precrire à un fébricitant une alimentation variée au lieu d'une alimentation simple; c'est que celle-ci est plus facile à digérer et qu'elle suffit tant que la nature est affaiblie. Il faut éviter la variété dans les aliments au même titre que la variété dans les vins car chacun sait que celle-ci produit rapidement l'ivresse même quand la quantité absorbée est modérée.»

Les faits sont bien choisis sans doute, mais ils nous renseignent peu sur les doctrines de Disarius, ou ses connaissances physiologiques; c'est, comme il l'avoue, de la science populaire au premier chef. Cela ne pouvait satisfaire complètement les auditeurs ; il le comprit et fit suivre ce qu'il venait de dire d'une explication plus savante. Les crudités peuvent se produire de deux manieres : 1° par la qualité du suc qui résulte de la transformation des aliments s'il est peu propre à donner l'humeur que réclame le corps : 2° parce que la nourriture est en trop grande quantité pour que la nature puisse pourvoir à sa coction complète. Celui qui ne prend qu'un mets reconnaît quel suc est utile ou nuisible à son corps ; chez celui qui en prend plusieurs les choses se passent autrement. « Il n'y a plus d'harmonie liquide entre des humeurs produites par des matières différentes; le suc qu'elles donnent n'est pas plus pur que le sang résultant de sa transformation par le foie ; elles passent troubles dans les vei-

nes ; et cette discorde entre elles est la source d'un grand nombre d'affections. La coction d'aliments différents n'est pas simultanée ; elle est plus rapide pour les uns que pour les autres ; et l'ordre de la digestion est troublé.» Cette fonction comprend quatre actes : le premier correspond à ce que nous appellerions aujourd'hui la déglutition pharyngienne ; le second au passage des aliments par l'œsophage. Ils ne tombent pas brusquement d'une seule fois, mais descendent lentement par une série d'orifices, et sont retenus dans l'estomac ; c'est là qu'ils sont divisés en une partie liquide et une autre solide désormais inutile qui sera rejetée en dehors. Le rôle du foie commence quand le suc est formé. Cet organe est assez chaud pour le convertir en sang et cette transformation constitue la seconde digestion.

Il distribue sa chaleur aux membres par les veines ; la partie la plus froide des aliments est rejetée dans la rate, siège du froid. Si le côté droit est plus vigoureux que le gauche, cela tient à la différence des viscères qui les occupent. La troisième digestion a lieu dans les veines et les artères qui portent le sang et les esprits ; le premier est purifié, versant ses parties aqueuses dans la vessie. Les veines distribuent au reste du corps un sang vivifiant, de telle sorte que si l'estomac seul reçoit les aliments, leurs principes nutritifs sont dispersés partout, jusque dans les os, les cheveux, les ongles. La quatrième digestion se fait dans les membres, ceux-ci choisissent ce dont ils ont besoin et rejettent le reste. Dans l'état de santé, les résidus s'en vont au dehors par des voies inconnues ; mais si quelque partie souffre ils s'y collectent, de là ces causes morbides que les médecins appellent ῥεῦματα. Les liquides, repoussés par les parties robustes, se réunissent aux points les plus faibles, distendent les tissus et les endolorissent.

On a donc une triple cause de goutte : l'excès du liquide, la force de l'organe qui l'expulse, la faiblesse de la partie qui le reçoit. Chacune des quatre digestions dépend nécessairement de l'autre, si l'une est entravée, celle qui suit l'est également.

Des aliments différents sont digérés dans des temps différents ; tous ne sont pas convertis en suc à la fois, nous en sommes avertis par les éructations.

Les dernières substances ingérées font l'effet du bois humide qui produit plus de fumée que le bois sec. Il faut ajouter aux

aliments multiples des condiments variés, procédé qui n'a rien à voir avec la nature.

Les auditeurs étaient émerveillés mais non convaincus ; pourtant Prætextatus fit avec quelques autres un signe d'assentiment. Symmaque et Vettius, au contraire, secouaient la tête. Ces Hellènes de la décadence, habitués aux festins de la cour impériale voulaient bien admirer l'érudition physiologique, ils ne pouvaient admettre les conséquences pratiques d'une pareille thèse. Se contenter d'un seul plat et d'un seul vin, c'eût été retourner au régime de Lacédémone. Le brouet noir avait du bon peut-être, mais à l'époque où l'on s'en servait; essayer de le remettre en usage eût été une tentative absurde contre laquelle Disarius aurait probablement protesté le premier. Le jeune et bouillant Evangelus se chargea de traduire le dissentiment général. « Rien n'est plus déplorable, dit-il, que cette faconde qui nous captive et force notre conviction parce que nous ne saurions l'imiter. Allons, Vettius, prie ton voisin Eustathius de parler en faveur de la pluralité des mets, c'est un Grec, lui aussi ; qu'il ravisse les applaudissements qu'un autre Grec vient d'obtenir comme une corneille arrache les yeux d'une autre, dit le proverbe. » Symmaque joignit ses instances aux siennes, et après un moment d'hésitation Eustathius prit la parole. Sa réplique fut vive, serrée, émaillée de citations littéraires. L'orateur n'était pas médecin, du moins Macrobe ne le donne pas comme tel, mais il savait emprunter des arguments à la science de son contradicteur.

« Vous dites que les animaux ont une nourriture simple et qu'ils se portent mieux que l'homme ; c'est inexact. Jamais le cuisinier le plus habile n'a pu apporter dans les mets qu'il prépare la diversité que présentent les herbes de nos prés. Le vieux poète Eupolis a fait parler les chèvres des arbustes et des plantes nombreuses qu'elles broutent dans les forêts. Les animaux sont plus souvent malades que l'homme et ils vivent moins longtemps. Il y en a bien auxquels la tradition accorde une longévité à peine croyable, ce sont les corbeaux ; mais les corbeaux se jettent avec la même voracité sur les cadavres, sur les fruits, sur les grains.

Pourquoi les médecins donnent-ils un seul aliment au malade ? Parce qu'il n'a pas d'appétit; dès qu'il en réclame plusieurs, on les lui accorde. La comparaison des mets et des vins,

n'est pas heureuse. Les fumées du vin montent au cerveau; l'excès d'aliments ne produit que de la pesanteur d'estomac. Sans doute votre théorie de la digestion est savante. mais nous ne saurions admettre que la multiplicité des sucs produits soit nuisible aux organes. Puisque ceux-ci présentent des différences de structure, ils réclament des éléments multiples. Vous croyez la variété nuisible, et dans chacune de vos potions il y a des substances à propriétés opposées. Vous mêlez l'euphorbe au suc du pavot; vous tempérez par le poivre l'action de la mandragore; parfois vous y ajoutez des drogues d'origine animale, telles que des testicules de castor ou la chair empoisonnée de la vipère. Les plantes que nourrit l'Inde sont combinées à celles que nous fournit la Crête généreuse. Si les remèdes servent à la santé comme les aliments; pourquoi, quand on recherche la variété dans les premiers, se contenterait-on de l'uniformité dans les seconds? Eustathius conclut avec justesse que l'appétit est le meilleur guide. Disarius, ne savait trop que répondre, ou plutôt n'avait rien à répondre

« Tu as parlé en dialectitien, j'ai parlé en médecin. Qui veut faire un choix n'a qu'à s'en rapporter à l'expérience, elle lui apprendra vite ce qui est le plus utile à la santé, »

On en vint aux boissons. Eustathius avait attribué au vin une chaleur capable de produire des fumées enivrantes; c'était pour un amateur du paradoxe une invitation à entrer en lice. Flavianus releva le gant : Vous dites que le vin possède une chaleur propre, je soutiens moi qu'il est froid par nature et je vais le prouver. On s'en sert en médecine de deux manières pour l'usage externe ou pour l'usage interne. Dans le premier cas il a une action réfrigérante dont personne ne doute Si dans le second il paraît développer de la chaleur, cela ne tient-il point au mode d'ingestion? Le fer qui est froid absorbe vite les rayons solaires et devient brûlant. Le vin s'échauffe au contact des tissus vivants; cela est si vrai que les médecins le prescrivent aux personnes donc l'estomac est fatigué. Il est salutaire parce qu'il est froid, parce qu'il exerce une véritable constriction sur les parois gastriques. Jamais vous ne songerez aux boissons tièdes pour une personne qui digère mal. On combat, dira-t-on, l'empoisonnement par l'aconit en administrant le vin en grande quantité. La chose est facile à expliquer: il attire la chaleur des viscères et s'en charge de sorte que le

froid produit par le poison dans l'estomac se trouve combattu avec avantage. Mais si l'aconit a été donné dans du vin, celui-ci n'est plus un antidote ; la froideur des deux substances se combine et le malheureux qui a pris un tel breuvage est infailliblement perdu.

Contre l'insomnie on prescrit tantôt le suc du pavot, tantôt la mandragore, tantôt le vin, autre preuve qu'il est froid. L'excès produit une impuissance temporaire; l'ivrogne est pâle, affaibli, ses mouvements sont incertains, tremblants comme eux d'une personne glacée ; il est souvent frappé de cette maladie que les Grecs appellent paralysie.

Voyez comment on combat l'ivresse : on réchauffe le sujet sous d'épaisses couvertures, par des frictions, par des bains. Les buveurs sont chauves de bonne heure, ils présentent vite une partie des attributs de la vieillesse. Les fruits les plus rafraîchissants sont d'ailleurs ceux des arbres dont la saveur rappelle celle du vin.

L'orateur désirait ajouter un argument tiré d'Aristote, il ne l'osa pas, se défiant probablement de ses connaissances physiologiques. Le philosophe a fait remarquer quelque part, que les femmes s'enivrent difficilement, tandis que chez les vieillards e vin produit très vite ses effets. Il suffisait d'expliquer le lprivilège du sexe faible par une ardeur organique contre laquelle le froid du vin ne pût rien. Flavianus préféra s'en remettre à l'autorité de Disarius. — Chez la femme, répondit celui-ci, l'humidité prédomine, la douceur et le brillant de la peau en sont une preuve. Le vin qu'elle absorbe perd sa force parce qu'il est dilué dans un excès de liquide. Il y a une autre raison : Son corps est parsemé d'orifices, de méats donnant passage à l'excès d'humeurs qui constitue le flux menstruel, les vapeurs du vin trouvent par là une issue facile. Chez le vieillard, la sècheresse prédomine : sa peau est âpre et rugueuse, il ne pleure presque jamais. Le vin ne trouve pas d'issue ; il n'est affaibli par aucun mélange et ses fumées obscurcissent vite l'esprit. Il existe plus d'une ressemblance entre le vieillard et l'homme ivre : tous deux sont loquaces, irascibles; ils ont de la titubation de la langue. — Ces raisons sont excellentes, dit Symmaque, mais tu oublies la plus importante : la froideur naturelle de la femme tempère et éteint la chaleur du vin, de sorte qu'il devient chez elle incapable d'eni-

vrer. — Alors tu crois à la froideur de la femme, répartit Horus, je vais essayer de te démontrer qu'elle a plus de chaleur que l'homme. Au sortir de l'enfance, l'humeur du corps se concrète en partie à la surface et forme les poils, la chaleur est si prononcée chez la femme qu'elle dessèche complètement cette humeur, de sorte que les téguments restent lisses. Le sang qui est chaud, on ne peut le nier, est si abondant chez elle que l'excès est évacué dans des purgations périodiques.

On ne brûle plus les morts aujourd'hui ; mais autrefois, lorsque les ministres des bûchers funèbres devaient faire consumer en même temps plusieurs cadavres masculins, ils y joignaient un corps de femme pour qu'il favorisât la combustion. Si la chaleur est la cause de la génération, il faut bien admettre qu'elle est plus prononcée chez les jeunes filles que chez les jeunes gens puisque notre droit public fixe l'âge de la nubilité à 12 ans pour les premières, à 14 ans seulement pour les seconds. Voyez ce qui arrive en hiver, les femmes se contentent d'un vêtement léger, tandis qu'il faut aux hommes des habits solides pour les protéger efficacement.

« Décidément, dit en riant Symmaque, Horus veut paraître orateur à la manière d'un cynique. Tous les arguments à l'aide desquels on pourrait démontrer la frigidité du sexe féminin il s'en empare et les fait servir à la thèse contraire. La femme se contente de vêtements plus légers parce que son corps est plus dense et la densité est une conséquence du froid; les évacuations périodiques servent à transporter au dehors les éléments impurs, nuisibles, espèces d'humeurs viciées et froides données par les résidus crus des aliments. Les poils sont un produit du froid, dis-tu ; pourquoi les eunuques sont-ils imberbes ? Tu trouves dans la nubilité précoce un signe d'ardeur, c'est un signe de faiblesse: les fruits les plus débiles sont mûrs les premiers. L'homme conserve la puissance génératrice longtemps après la femme parce qu'il a plus de chaleur. Celle-ci éprouve moins le besoin de se protéger contre les changements de température parce que, pour elle, le contraste est moins vif et moins pénible.

Cette discussion avait un peu fatigué l'auditoire. Horus ne redemanda pas la parole et Symnaque conclut en déclarant que chacun pouvait penser là-dessus ce qu'il voudrait, puis il demanda, à Disarius pourquoi le vin nouveau n'envire pas.

— La douceur, répondit celui-ci, engendre la satiété ; or, c'est la seule qualité du liquide dont vous parlez. Le vin vieux est suave, le vin récent n'est que fade ; on n'en saurait prendre assez pour s'enivrer parce qu'il répugne vite. Il y a d'ailleurs opposition naturelle entre la douceur et l'ivresse. Quand celle-ci est assez forte pour menacer la vie, on fait vomir l'ivrogne et on lui administre du miel sur des tranches de pain. Le vin doux est pesant et gazeux, il descend rapidement dans les régions inférieures de l'intestin d'où il est expulsé.

Bientôt les questions se multiplièrent. On dirait que Macrobe a voulu reproduire la physionomie d'une conversation mi-badine, mi-sérieuse. C'est toujours le médecin qui répond. — Pourquoi les saucisses sont-elles si difficiles à digérer, lorsque la préparation qu'a subie la viande permettrait d'espérer le contraire? — Parce qu'elles sont légères, nagent dans les sucs intestinaux et ne s'appliquent point contre les parois de l'estomac qui jouent le principal rôle dans la digestion. Furius Albinus demanda . — Les viandes fortes cuisent vite et sont mieux digérées que les autres ; il y a une différence considérable entre les boulettes de bœuf et le poisson. A quoi cela tient-il? — A la chaleur viscérale : si on donne à l'estomac une substance appropriée, il la prépare sans peine et la consomme; autrement certains aliments échappent à son action ou sont réduits en poudre. Le feu qui transforme en charbon étincelant les morceaux de chêne rouvre, ne laisse des brins de paille que des cendres. Albinus satisfait voulait apprendre autre chose encore, quand Cœcina s'approcha. — A mon tour, maintenant, dit-il. Tâche donc de m'expliquer pourquoi le poivre et la moutarde qui brûlent et excorient la peau ne font rien de semblable dans le ventre? — C'est bien simple. Quant tu les appliques à l'extérieur ils sont purs, conservent leurs propriétés et produisent leurs effets. Mélangés aux liquides digestifs, ils les perdent et, grâce à la chaleur ambiante, sont vite transformés en composés inoffensifs. — Puisque nous parlons de chaleur, dis-moi pour quelle raison l'Egypte, le plus chaud des pays, produit le plus froid des vins? — Par la même raison que les sources profondes donnent des eaux glaciales en été et fumantes en hiver. A la saison des brumes, la chaleur repoussée au sein de la terre échauffe les liquides qu'elle rencontre ; pendant l'été c'est le froid qui est chassé vers les parties profondes

et l'été dure toujours en Egypte : le froid reste dans le sol, le vin conserve les propriétés qu'il y puise. — Mais quand nous demeurons immobiles dans l'eau chaude, la sensation de chaleur est moins vive que si nous faisons des mouvements ? — Affaire d'habitude ; peut-être le corps s'accoutume-t-il à la température de l'eau qui le touche, peut-être la refroidit-il. Si nous changeons de place, rien de pareil ne saurait arriver. — Et pourtant l'air est plus frais lorsqu'il fait du vent ; si ce que tu dis est vrai, il devrait être plus chaud. — La chaleur de l'eau n'est pas de même nature que celle de l'air ; elle est plus solide et plus grasse, elle revient par sa seule force sur les surfaces dont on s'éloigne ; l'agitation, au contraire, rend plus liquide et moins dense la chaleur aérienne. »

Evangelus voulut savoir pourquoi ceux qui tournent sur eux-mêmes ont du vertige. Cette fois la question était sérieuse et bien choisie. Grâce à la solution de Disarius, nous connaissons les idées populaires de l'époque sur les fonctions du système nerveux.

— Il y a, répondit-il, sept espèces de mouvements : en arrière, à droite, à gauche, en haut, en bas, enfin le mouvement circulaire ; les corps célestes seuls possèdent le mouvement sphéroïde. La rotation trouble le souffle vital qui régit nos sens. Ce souffle entoure le cerveau ; c'est lui qui donne aux nerfs et aux muscles leur force. Lorsque les humeurs sont agitées par un mouvement circulaire, il est troublé et devient incapable de remplir son office. Chez ceux qui ont tourné longtemps, l'ouïe s'affaiblit, la vue s'obscurcit, les muscles perdent leur énergie. Avec l'habitude, ces phénomènes disparaissent ; le souffle n'éprouve plus le même trouble et l'homme peut tourner impunément. — Je te tiens enfin, répond l'incisif questionneur. N'ai-je pas maintes fois entendu dire à tes confrères que le cerveau est insensible ? s'ils ne se trompent pas tu ne pourras m'expliquer par quel moyen un organe insensible règle la sensibilité ? — Les mailles de ton filet sont lâches et je les franchirai sans peine. La nature veut que ce qui est trop sec ou trop humide ne perçoive pas les sensations. Les os, les dents, les ongles, les cheveux sont secs, denses et impénétrables aux mouvements de l'âme dont résulte la sensibilité. La graisse, la moelle et le cerveau sont des substances d'une extrême mollesse ; les sensations que les premières ne peuvent

recevoir, ils ne peuvent les conserver. La section des cheveux, de la graisse, du cerveau ou de la moelle est indolente ; et pourtant on ne peut pas nier la douleur des dents ; on ne peut pas nier que les gens auxquels on coupe les os ne souffrent cruellement, mais c'est une conséquence de la lésion de la membrane qui recouvre le squelette ; lorsque la main du médecin l'a passée, il tranche le corps de l'os et la moelle sans que le patient ressente rien. Ce n'est pas la dent qui fait mal, c'est la chair qu'elle contient. Le cerveau qu'on ne peut toucher sans produire d'horribles souffrances et souvent la mort, n'est pas sensible par lui-même ; il l'est par son enveloppe. Reste à savoir comment il peut gouverner nos sens. Ceux-ci sont au nombre de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; les uns font partie intégrante des corps, les autres siègent autour d'eux ; mais ils n'appartiennent qu'aux corps mortels ; les sphères célestes, qui sont animées pourtant n'en ont pas. On dirait qu'elles les dédaignent, et leur majesté est infiniment plus grande puisqu'elles peuvent s'en passer. L'homme a une âme qui éclaire le corps et l'habite; son siège est le cerveau. Elle est sphérale par nature et nous vient d'en haut ; c'est pour cela qu'elle réside dans la partie supérieure et arrondie du corps. Cette âme n'a pas besoin de sens, mais l'animal en a besoin et voici comment les choses se concilient : il y a dans les cavités du cerveau un souffle qui produit et règle la sensibilité. De ces espèces de cavernes que les anciens ont appelées des ventricules, naissent sept paires de nerfs ; leurs interstices sont remplis de souffle vital qu'ils conduisent d'après la loi de nature là où il est nécessaire. La première va aux yeux et leur donne le pouvoir de reconnaître la forme et les couleurs ; la seconde se distribue aux oreilles, c'est par elle que nous acquérons la notion des sons ; la troisième se rend aux narines et juge les odeurs : la quatrième, préside au goût ; la cinquième va dans tout le corps, elle nous montre si les objets sont durs ou mous, chauds ou froids ; la sixième se rend à l'estomac. La sensibilité lui est, en effet, indispensable pour qu'il désire ce qui lui est utile et refuse le superflu. Enfin la septième paire de nerfs se dirige vers la moelle épinière, celle-ci est pour l'animal ce que la carène est pour le navire ; beaucoup de médecins l'appellent le cerveau prolongé.

L'âme prend soin du corps qu'elle habite de trois manières ;

elle veille à ce qu'il vive, qu'il vive dignement et elle assure son immortalité par la succession. Ces fonctions s'accomplissent par l'intermédiaire de la moelle : par la respiration elle dirige le foie et le cœur; elle donne la force aux nerfs des pieds et des mains qui sont les ministres de la dignité de la vie; et pour assurer la continuité de l'espèce, elle en envoie d'autres aux organes génitaux mâles et à l'utérus. Il n'y a pas une région du corps à laquelle ne parvienne le souffle contenu dans les ventricules du cerveau ; lui qui n'est pas sensible, il est le point de départ et l'origine de toute sensibilité.

Bien d'autres questions encore furent soulevées dans ce repas mémorable: la partie antérieure de la tête devient chauve la première parce qu'elle est parsemée d'orifices servant à l'issue de la matière subtile et vaporeuse qui entoure le cerveau. Les cheveux sont nourris par les phlegmes, c'est pour cela que les gens chez lesquels ils sont rares sont chauves tard et grisonnent de bonne heure; les humeurs superficielles, les teignent en blanc. Du reste, chez les vieillards, les liquides sont abondants, la fréquence des catarrhes le prouve, mais ces liquides sont pathologiques, le froid seul les engendre. Chez les enfants, au contraire, ils sont produits par la nature, ne stationnent pas à la surface et ne blanchissent pas la chevelure; l'affaiblissement des membres, la débilité sénile est la conséquence de l'accumulation des liquides extra-naturels.

A un interrogateur qui demande pourquoi la pudeur fait rougir, Disarius répond que sous l'influence d'un pareil sentiment le sang se porte vers la face comme un voile. On pâlit de crainte parce qu'il se fait une rétraction instinctive à l'aspect de l'objet redouté et qu'elle entraîne avec elle le sang jusque dans la profondeur des tissus; l'âme abandonne les nerfs qui soutiennent les membres, le corps devient incertain, vacillant, et souvent une brusque évacuation de l'intestin indique le relâchement et la paralysie des muscles qui le fermaient.

On dit ensuite de savantes choses à propos des phénomènes physiques de la vision. La plupart des convives admiraient Disarius exposant avec une éloquente lucidité les opinions des philosophes depuis Empedocle jusqu'à Platon et Aristote, mais cela ne faisait pas l'affaire de tous; un d'eux voulut savoir pourquoi le sel conserve les viandes; il fallut s'occuper de la désorganisation des tissus. Notre

médecin, vitaliste sans le vouloir peut-être, attribuait à la vie un rôle de première importance dans la cohésion organique. Tout corps est par nature soluble et déliquescent, tant que l'*anima* est présente, ses parties restent jointes parce qu'il reçoit l'air, c'est-à-dire la matière même du souffle ; quand la vie cesse, les membres deviennent caducs. Le corps s'affaissant par son propre poids, le sang, qui donnait aux tissus leur vigueur sort des veines et se change en sanie, de sorte que l'on n'a plus qu'une masse putréfiée. Le sel chaud et sec par nature rapproche les humeurs ou les absorbe ; il est facile de le prouver. De deux pains, l'un salé et l'autre qui ne l'est pas, le second est le plus lourd parce que grâce au manque de sels les liquides restent à l'intérieur.

Personne ne fit d'objection à la solution donnée, mais plus tard, le Romain Evangelus, y revint. Fatigué par la physiologie, il avait hasardé une demande si plaisante espérant que tout finirait avec elle par un éclat de rire. L'œuf est-il antérieur à la poule, ou la poule est elle antérieure á l'œuf? Le médecin n'entendait pas raillerie; il morigéna le farceur et lui montra qu'on pouvait faire là-dessus de doctes développements. — Puisque tu sais si bien tirer quelque chose de sérieux d'une mauvaise plaisanterie, dit Evangelus, je voudrais te soumettre un problème sur lequel je me suis beaucoup excercé en vain. Il y a quelque temps, j'étais à Tibur dans une de mes propriétés où l'on chassait tout le jour. On m'apporta les sangliers qne la forêt avait donnés aux chasseurs ; puis d'autres pris pendant la nuit. La viande de ceux que l'on avait tués de jour se conserva longtemps : ceux-là, au contraire, qui avaient été capturés à la clarté de la lune se putrifièrent très vite. Pourquoi cela?—Parce que la lumière du soleil, plus chaude que celle de la lune, dessèche les liquides et prévient la décomposition.

Avant d'abandonner Macrobe, laissons ces courtes questions suivies de courtes réponses et voyons une dernière dissertation.

Un philosophe avait si bien parlé à propos de la réfraction que de bruyantes approbations répondirent à sa harangue. Disarius n'y joignit pas la sienne : « C'est en applaudissant de la sorte la philosophie qu'on la provoque à sortir de sa voie et à tomber dans de grossières erreurs. Votre Platon n'a pas su s'abstenir de tou-

cher à l'anatomie qui est une partie de la médecine et il n'a réussi qu'à exciter la risée de la postérité. D'après lui les aliments solides ou liquides sont absorbés par deux voies différentes : tandis que les premiers vont directement à l'estomac, les seconds se rendraient par la trachée aux fibres du poumon. Il est étonnant ou plutôt fâcheux qu'un si grand homme ait pensé cela et l'ait écrit. Erasistrate, le plus illustre des anciens médecins l'en a repris en bonne justice, en disant qu'il avait raconté des choses absolument différentes de ce qui existe. Il y a en effet, deux fistules ou canaux qui naissent à la partie inférieure de l'arrière-bouche. Par l'un les aliments et les boissons sont portés vers l'estomac, ils arrivent d'abord dans le ventricule appelé par les Grecs ἡ κάτω κοιλία; là ils sont triturés et digérés, les fragments les plus secs passent dans le κῶλον les parties les plus humides vont par les reins à la vessie.

C'est par l'autre, la trachée-artère, que le souffle se rend aux poumons et revient vers la bouche et les narines; c'est par lui que passe la voix. Afin que les boissons et les aliments qui doivent gagner l'estomac ne s'égarent point ; que la voie ne soit point bouchée au souffle, la nature a placé l'épiglotte comme une fermeture réciproque des deux canaux contigus.

Elle couvre et protège la trachée de sorte qu'aucune partie, même liquide, ne peut arriver jusqu'au poumon. Erasistrate a dit tout cela et il a eu raison ; il ne faut pas, en effet, que les aliments soient secs quand ils arrivent à l'estomac, mais qu'ils soient mélangées à une quantité convenable d'humeurs, de telle sorte que solides et liquides suivent la même route, afin que les premiers, tempérés par les seconds, soient conduits par l'estomac dans le ventre.

Le poumon est solide et lisse ; si quelques particules épaisses y tombaient, comment pourrait-il les transmettre au point où elles doivent être digérées ? Quand quelque chose d'étranger est poussé avec le souffle jusqu'à lui, il survient aussitôt une toux âpre et rebelle et une foule d'autres inconvénients sérieux pour la santé. En supposant que les liquides allassent directement au poumon, comment supporterait-il la polenta ou les aliments de même nature. Mais l'épiglotte est là qui défend l'entrée de la trachée : quand nous voulons parler, elle s'incline en sens inverse, ferme le canal

de l'estomac et permet à la voix de passer. Nous savons par expérience qu'en buvant à petites gorgées, nous nous désaltérons mieux qu'en absorbant avidement une certaine quantité de liquide; c'est qu'alors. par le fait de l'impulsion, il est rapidement conduit jusqu'à la vessie. La nourriture la plus sèche est mal digérée, cela n'arriverait pas s'il y avait des conduits isolés pour chaque espèce d'aliment. Je sais bien qu'Alcée a dit et que l'on chante encore : « Il vole vers le ciel les poumons rafraîchis par le vin, » cela veut simplement dire que le poumon se trouve bien d'un liquide agréable et qu'il attire vers lui ce qui lui est nécessaire. Ne pas s'occuper de ce qu'on ignore, tel devrait être le premier principe de la philosophie.

Le conseil était sensé; l'argumentation qui l'avait motivé irréfutable. Par malheur, dans une société d'érudits, de rhéteurs plus amis du paradoxe que de l'observation, de Platon que de la vérité, il avait peu de chances d'être écouté. La philosophie a toujours emprunté à la médecine ses recherches et ses observations quand elle en a eu besoin; mais elles sont moins malléables qu'une hypothèse psychologique. Une expérience est une expérience, un fait un fait; on peut les interpréter, les torturer, on ne peut les travestir. Platon qui inventait une anatomie et une physiologie pour les besoins de sa cause faisait sourire Erasistrate. Celui-ci était moins éloquent, moins instruit, mais il avait probablement cherché chez l'homme ou les animaux domestiques les rapports de l'œsophage et de la trachée. Pour bien prouver à Disarius, son disciple, qu'il avait tort, il eût fallu opposer l'observation à l'observation et montrer une disposition anatomique contraire à celle qu'il décrivait.

Les Byzantins n'aimaient guère la méthode expérimentale; ce n'est pas chose facile que de manier l'instrument tranchant ou d'apprendre l'anatomie pour la réformer. Il était plus simple d'accepter les choses telles qu'elles étaient et de venger Platon avec un sophisme subtil ou une hypotèse brillante ; c'est ce que fit Eustathius. « Je te plaçais Disarius, dit-il, autant parmi les philosophes que parmi les médecins, mais tu me parais oublier une chose consacrée par l'assentiment du genre humain que la philosophie est l'art des arts, la science des sciences. Et voilà qu'avec une hardiesse parricide, la médecine veut s'insurger contre elle! La philosophie

est vénérable surtout quand elle s'occupe des choses rationnelles, c'est-à-dire immatérielles ; elle s'abaisse quand elle en arrive à la physique, l'étude du ciel et de ses astres. Mais la médecine n'est qu'un infime résidu de la physique. De quoi traite-t-elle donc ? D'un corps de la terre, c'est-à-dire d'un peu d'argile ; encore la conjecture règne plus chez elle qu'autre chose.

Laisons-là cette défense de peur de paraître fuir par des généralités la discussion sur le rôle du poumon. Ecoute donc les raisons qu'a suivies Platon dans sa majesté. L'épiglotte dont tu as parlé est une clef placée par la nature pour fermer à tour de rôle les routes que suivent les solides et les liquides, de telle sorte que les premiers vont vers l'estomac et que le poumon reçoit les seconds. S'il est parsemé de méats et de fissures, ce n'est pas pour que le souffle trouve des issues, il y a assez d'orifices cachés pour son exhalation ; c'est afin que si quelque partie solide y tombe, son suc puisse rapidement passer dans l'organe de la digestion. Si à la suite d'un accident la trachée a été divisée, les boissons au lieu d'être absorbées sont rejetées, quand même l'estomac est sain et sauf.

Bien mieux, ceux qui souffrent d'une affection pulmonaire sont tourmentés d'une soif inextinguible. Cela arriverait-il, dis-le moi, si le poumon n'était pas le réceptacle des boissons? Les animaux chez lesquels il manque ne boivent pas; or, tous les membres ont leur usage, quand la nature n'en a pas donné un, sa fonction n'existe pas.

Pense donç que si l'estomac recevait du même coup les aliments et les boissons, la vessie serait superflue ; le premier viscère pourrait livrer à l'intestin les résidus de toute nature...... Dans l'urine, ce détritus des boissons, on ne trouve jamais une partie solide ; elle n'a ni la saveur ni la couleur des matières que renferme l'intestin. Les pierres même qu'elle contient viennent des liquides et on ne les rencontre jamais dans le ventre, preuve que ceux-ci n'y séjournent pas. D'ailleurs, les poètes eux-mêmes ont parlé de cette fonction du poumon. Eupolis, Eratosthènes, Euripide la mentionnent. Platon est d'accord avec l'anatomie et le consentement de tous. N'est-ce pas folie d'argumenter contre lui ?

Ces discussions ne pouvaient pas mener à grand'chose. A l'époque même où elles avaient lieu, Alexandre de Thralles

voyageait en Gaule à la recherche de recettes nouvelles et d'observations inconnues; des praticiens pâlissaient sur Galien, d'autres recopiaient Oribase. C'est à eux, dira-t-on, que nous sommes redevables des traditions médicales de l'antiquité; l'élucubration d'un Grec écrivant laborieusement dans une langue déjà morte, ne saurait nous passionnner.

N'oublions pas, nous qui revendiquons pour la médecine une place honorable au milieu des sciences humaines, que depuis ses origines elle a marché constamment au grand jour, que ses découvertes et ses acquisitions ne sont pas restées la propriété d'un petit nombre d'adeptes. Elles entrent plus ou moins dans le domaine commun, suivant leur degré de certitude et leur intérêt. Personne aujourd'hui n'oserait parler de zoologie, sans prononcer le nom de Harvey; il nous a semblé intéressant de voir quelle place tenaient dans le bagage d'un encyclopédiste à l'orée du moyen âge, les notions générales des sciences naturelles empruntées à la médecine.

QUATRIÈME LECTURE

UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE

IL Y A NEUF CENTS ANS

Si vous voulez bien, cher lecteur, vous transporter par la pensée à Reims, vers l'époque où l'enseignement de Gerbert d'Aurillac attirait dans cette ville des gens de toutes les parties de la Gaule, de l'Italie et de l'Allemagne, j'aurai le plaisir de vous présenter un de ses meilleurs élèves, le bénédictin Richer, de l'abbaye de Saint-Rémy, âgé d'une quarantaine d'années en l'an de grâce 990. Ayant suivi Gerbert depuis son arrivée il a pour lui une véritable affection que le maître lui rend. Les livres les plus curieux de la Bibliothèque, qui se rapportent aux diverses parties du trivium, lui sont connus. Il passe son temps à méditer, à rédiger des notes, à copier des manuscrits, comme les religieux les plus estimables et les plus intelligents de l'époque. Malgré son amour pour toutes les sciences en général, malgré sa curiosité et son intérêt pour les histoires et chroniques que renferme le trésor du monastère, il éprouve une véritable prédilection pour les livres de médecine, Richer a lu et relu de la première à la dernière page, ceux que l'on trouve à Saint-Rémy: ils sont rares et peu importants. Gerbert ne connaît que Cornélius Celse et des fragments de Pline. Notre reli-

gieux est un philiâtre plutôt qu'un médecin, c'est-à-dire qu'il exerce peu et par hasard ; un conseil donné à ses frères, une prescription à un voyageur indisposé au xenodochium, là se borne sa pratique. Si rudimentaire qu'elle soit, elle a suffi pour lui créer une place à part ; il est estimé d'Arbod son abbé, de l'archevêque Adalbéron ; il est en correspondance avec presque tous les savants de l'époque. Une autre cause contribue à augmenter cette considération ; ce pauvre moine n'est pas seulement de condition libre, il appartient à une famille noble et illustre. Son père jouissait d'une gloire incontestée du temps de Louis d'Outre-Mer, il était éloquent dans le conseil, brave au combat ; ce qu'il avait projeté il savait le mener à bien. Ce fut lui qui, en 949, traça le plan de la prise de Laon et l'exécuta comme général. Sept ans plus tard il surprend, la nuit, la capitale du Hainaut. s'empare de la femme et des enfants du comte Ragener et l'oblige à réparer une injure grave qu'il avait faite à la reine Gerberge

Cet homme, occupé avant tout des affaires de la guerre et de la politique, avait peu de temps à consacrer à sa famille, Dès l'âge de 16 ans. sous le pontificat de l'archevêque Odelric, le jeune Richer fut conduit à Saint-Remy. Il conserva toujours de ses années d'enfance de vifs et agréables souvenirs. L'entourage des derniers Karolingiens ne ressemblait pas plus à celui de Charlemagne, que les luttes entre Charles le Simple et Hastings le Normand, ne ressemblaient à la guerre contre Didier ou les Saxons. Il y avait de petites expéditions, de petites intrigues de palais ; la vieille langue, elle-même, était oubliée. Louis, élevé en pays anglo-saxon n'entendait que le roman des Gaules, le latin peut-être ; il ne comprenait plus le calendrier de Karl le Grand dans lequel les mois et les jours portaient des noms empruntés au rude idiome tudesque.

Dans les loisirs que lui laissaient ses études et ses exercices religieux, Richer aimait à rappeler certains faits qu'il avait entendu raconter dans son enfance et dont quelques-unes remontaient aux temps malheureux de Charles ou de l'usurpateur Rodolphe. L'assassinat de l'évêque Winimar et le châtiment terrible de ses meurtriers, les épidémies qui avaient désolé Reims, les signes célestes qui les avaient précédés étaient le thème ordinaire de ses conversations. Ce n'était pourtant point un

chroniqueur vulgaire, acceptant sans critique et comme mot d'évangile toutes les histoires merveilleuses qu'on débitait sur les Saints. Il aimait surtout à redire une certaine anecdote, parce que les principaux personnages étaient deux médecins, l'un français, l'autre étranger et que le dénouement était à l'avantage du premier.

Dès le commencement du xe siècle, les pèlerins revenant du Saint-Sépulcre, racontaient qu'il y avait en Italie une ville fameuse entre toutes par le nombre et l'habileté de ses médecins : un évêque de Verdun, depuis longtemps valétudinaire, n'avait pas hésité à entreprendre un long et périlleux voyage espérant trouver à Salerne la santé et le bien-être. Louis d'Outre-Mer voulut posséder un médecin sorti de cette école; il en avait pourtant déjà un qu'il estimait; c'était un ecclésiastique appelé Dérold, qui devint plus tard évêque d'Amiens. A peine l'Italien était-il arrivé qu'une rivalité sourde s'établit entre eux : « Tous deux étaient habiles; le roi aimait mieux Dérold, mais la reine préférait le Salernitain. Afin de savoir quel était le plus instruit, le prince les invite à sa table et pendant le repas il a soin de leur adresser, sans éveiller leur attention, diverses questions sur leur art chacun les résout comme il peut. Dérold avait une connaissance sérieuse des lettres, il répondait toujours savamment; le Salernitain corrigeait son défaut d'instruction par la vivacité de son esprit et son expérience. Ces discussions intéressaient tellement le roi que les médecins devinrent ses commensaux habituels. Un jour on parlait des différences d'action des médicaments; la pharmacie, la chirurgie, la botanique avaient été largement mises à contribution. L'Italien fut bientôt obligé, à sa confusion, de garder le silence parce qu'il ne comprenait pas les noms populaires dont se servait son interlocuteur; il résolut de l'empoisonner. Dissimulant sa haine sous le masque de l'amitié, il prépare un venin très subtil qu'il mêle à un condiment liquide dont on se servait alors. Dérold l'absorba sans se douter de rien; mais bientôt le poison fit son effet et ses domestiques durent le reconduire chez lui. Il réussit à se guérir en absorbant une grande quantité de thériaque, si bien qu'au bout de trois jours il reprit sa place accoutumée à la table royale. Comme son confrère lui demandait ce qui lui était arrivé : « Rien répondit-il, un simple rhume ». Mais, à son tour, il avait eu soin de cacher entre l'index et l'annulaire de sa

main droite certain poison dont il saupoudra les aliments que celui-ci allait prendre, La ruse réussit à merveille, et le Salernitain fut emporté par les siens. Les antidotes même dont il se sert ne le guérissent pas, il déclare alors que Dérold est le plus grand des médecins, réclame avec énergie ses soins. Fléchi par les prières du roi, ce dernier consentit à donner le contre-poison. Grâce à la force de la thériaque le venin fut chassé jusque dans le pied gauche, où il s'arrêta, formant là une grosseur semblable à un pois, plus tard la peau se perfora, le pied fut le siège d'une véritable maladie, et les chirurgiens durent l'amputer.

Vers le temps où Richer fut conduit à Saint-Rémy, Gerbert arrivait d'Allemagne. Ayant accompagné à Rome l'évêque espagnol Hatto il sut charmer Jean XIII par la vivacité de son intelligence et l'étendue de ses connaissances. Le pape le recommanda à Othon II, qui l'engagea à son service. Le jeune savant venait non en maître, mais en disciple; il avait vu à la cour de l'Empereur un archidiacre rémois chargé par Lothaire d'une mission diplomatique; c'était un des meilleurs dialecticiens de cette école, alors fréquentée par Nottker de Lüttich, Ekkert de Trier, Adso, abbé de Moutiers en Der, et tant d'autres. Là, comme en Espagne, comme en Italie, Gerbert fut vite apprécié; en quelques mois il passa du banc de l'élève à la chaire de professeur; il commentait à ses auditeurs l'*Organon* d'Aristote, l'*Isagoge* de Porphyre, lisait avec eux les poètes latins et leur en expliquait les beautés. Son enseignement était complété par l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, et la musique. Les sciences naturelles et la médecine ne figurent pas dans ce programme; une telle lacune n'avait pas échappé à Gerbert; il recueillait çà et là pour son usage personnel des recettes thérapeutiques ou des notions de pathologie. Sa 151e lettre adressée à un de ses amis qui souffrait de la pierre renferme des conseils pour le guérir ou atténuer ses douleurs; dans une autre il demande à son correspondant les ouvrages aujourd'hui perdus du Marseillais Démosthènes, le meilleur oculiste de l'antiquité.

Malgré son respect pour le maître, malgré l'intérêt qu'il prenait à ses conversations et à son enseignement, Richer n'était pas satisfait; il admirait Celse sans doute, mais il brûlait, dit-il, d'un ardent désir de connaître Hippocrate La chose était

difficile car les centres d'enseignement étaient rares et si les circonstances ne le favorisaient, un moine devait borner son ambition à la lecture des livres qu'il avait sous la main. C'est à Chartres qu'on s'occupait le plus sérieusement de médecine; Richer était en correspondance avec un ecclésiastique de cette ville, appelé Heribrand, très versé dans la science hippocratique. Il lui demanda probablement plus d'une fois des renseignements et manifesta le désir qu'il avait de pousser plus avant ses études dans cette voie. Un jour qu'il rêvait mélancoliquement en parcourant les rues de la ville au bonheur de ceux qui pouvaient étudier à fond les meilleurs livres des Anciens, il fit rencontre d'un cavalier qui lui demanda son chemin. Après le lui avoir indiqué :—Qui êtes-vous et d'où venez-vous donc? lui dit-il. — Je suis, répond le voyageur, au service du clerc Heribrand de Chartres, et je vais à Saint-Rémy pour parler de sa part à un bénédictin qu'on appelle Richer. »

« Entendant le nom de mon ami et cette réponse, je compris ce dont il s'agissait, j'embrassai plein de joie le messager et nous entrâmes tous deux à l'abbaye. Là il me donna une lettre m'invitant à venir apprendre les aphorismes; je me procurai aussitôt un domestique et m'apprêtai à partir. »

Tout n'était pas rose en voyage au xe siècle ; il fallait que l'intention du religieux fut bien arrêtée, son amour de l'étude bien vif pour qu'il s'exposât aux fatigues et aux périls du chemin.

Son abbé, lui accorda un congé d'assez mauvaise grâce ; il lui refusa même formellement de l'argent et des provisions. C'est à peine s'il put en obtenir un *parviredus*, c'est-à-dire un cheval de voyage, en mauvais état. Heureusement que Richer avait de nombreux amis; dès le premier jour il fut hébergé au monastère d'Orbais et la munificence du Supérieur le mit à même de continuer sa route. Nos voyageurs partent avec l'intention de gagner Meaux dans la journée. Il fallait traverser une forêt qu'aucun d'eux ne connaissait; arrivés à un embranchement ils s'égarent, vont vers Château-Thierry et font six lieues de trop. Richer va nous raconter lui-même cette mésaventure et ses conséquences.

« Voilà que le *parviredus* qui jusque là semblait un vrai bucéphale devint plus lent qu'un âne; l'air tout entier semblait se résoudre en pluie, et le soleil descendait peu à peu vers l'Occident. La pauvre rosse écrasée par un travail au dessus de ses forces

s'affaisse entre les jambes du domestique qui la monte, tombe comme foudroyée et expire quand nous étions encore à dix milles de Meaux. Ceux-là seuls qui se sont trouvés dans un semblable cas peuvent comprendre quels furent notre trouble et notre anxiété. Le domestique peu habitué à de telles difficultés et accablé de fatigue restait couché par terre, de sorte que nous n'avions plus personne pour porter nos bagages. Il pleuvait sans cesse, et des nuages de plus en plus nombreux montaient au ciel et la nuit s'avançait à pas de géant ! !

« Mais Dieu nous inspira : je laisse le domestique à la garde des bagages en lui disant ce qu'il aurait à répondre si un passant l'interrogeait, en lui recommandant bien de ne pas dormir, puis je me dirige vers Meaux avec le Chartrain. On y voyait à peine quand nous arrivâmes. Examinant soigneusement un pont que nous devions traverser, je m'aperçus qu'il était en si mauvais état qu'on ne pouvait guère s'en servir. Mon compagnon courageux et très habitué aux voyages chercha une barque de tous côtés et n'en put trouver ; il fallut, coûte que coûte, franchir le pont périlleux. Ce ne fut qu'avec l'aide de mille peines que nous pûmes nous en tirer sains et saufs, nous et nos chevaux, A chaque instant nous devions nous arrêter pour établir une passerelle avec des planches, pour boucher un trou ; nous marchions tantôt avec la plus grande précaution tantôt trés vite ; tantôt debout, tantôt courbés. Enfin, nous touchâmes l'autre bord. La nuit était horrible, un épais brouillard, couvrait la terre lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la basilique de Saint-Faron.

« Ce jour-là on avait récité le capitulaire relatif aux devoirs du cellerier et fait un dîner solennel ; à notre arrivée les religieux ne faisaient que préparer le bouillon de charité. Ils me reçurent comme un frère et me donnèrent immédiatement de quoi me restaurer. Je renvoyai le Chartrain chercher le domestique en détresse. Ayant passé le pont avec les mêmes précautions que la première fois, il arriva vers deux heures du matin au but de sa course et réussit à retrouver son camarade après l'avoir longtemps appelé; il le ramena avec lui, mais connaissant les dangers du pont, au lieu de le traverser de nouveau il préféra passer le reste de la nuit dans une masure abandonnée. L'inquiétude m'empêcha de dormir ; heureusement que mes deux égarés, demi morts de froid et de faim, arrivèrent de

très bonne heure le lendemain ; on leur servit aussitôt à manger ainsi qu'aux chevaux. Je confiai aux soins de l'abbé Augustin mon domestique désormais démonté et je continuai ma route vers Chartres. »

Le reste du voyage se passa sans accident, du moins l'auteur n'en a pas noté. Ce fut avec un véritable soulagement qu'il put s'installer et travailler avec son ami. « L'étude du pronostic des maladies et de leurs symptômes ne me suffisait pas, dit-il, je priai Heribrand de me laisser commenter avec lui le livre qu'on appelle la *Concordance*, d'Hippocrates, de Gallien et de Suranus, il me l'accorda facilement de sorte que, comme il était très habile, j'ai pu apprendre beaucoup de choses sur le dynamisme pharmaceutique, la botanique et la chirurgie. »

Le clerc dont parle Richer n'était pas le seul médecin de valeur que possédât alors la ville. Tout fait supposer comme nous l'avons dit, qu'il y avait là un centre d'études ; que l'on s'occupait plus de médecine dans ses monastères que dans aucune école de l'époque. Au x[e] siècle, les livres étaient rares et coûteux ; souvent la vie de plusieurs moines ne suffisait pas à recopier un ouvrage devenu illisible ou en mauvais état. Richer a eu entre les mains des traités auxquels il attache le plus grand prix, inconnus même à saint Rémy. Ce n'était point là une circonstance accidentelle : il y avait eu avant Héribrand des religieux qui s'étaient intéressés aux mêmes choses que lui et avaient réuni peu à peu des livres relatifs à leurs études. Chartres était, du reste, une ville savante, les meilleurs élèves de Gerbert y vinrent et firent de ses écoles les rivales prospères de celles de Reims.

Vers l'an 1000, les leçons d'Herbert, juif converti, avaient une réputation qui s'étendait au loin; puis arriva Fulbert, une autre lumière de l'École, comme on disait. Lorsqu'il fut devenu évêque, il continua de s'intéresser à l'enseignement, et d'y prendre part. Comme Gerbert, comme Richer, Fulbert avait cultivé l'art de guérir; il avait même rédigé un petit formulaire à son usage qu'il mettait au besoin à la disposition de ses amis.

« Crois-moi, mon frère, écrivait-il en l'année 1008, à l'un de ses correspondants, depuis que je suis parvenu à la dignité de l'épiscopat, je ne me suis plus occupé de la composition d'aucun onguent. Il me reste cependant un peu d'une préparation un certain médecin m'a donnée, je m'en prive avec plaisir

pour te l'adresser, en priant le Christ, l'auteur de tout bien, qu'il te la rende salutaire. »

Ce que l'évêque ne voulait plus faire, beaucoup de chanoines de son chapitre le faisaient, Hildegarius indique à l'un de ses amis, la manière de prendre un certain apozème qu'il appelle la potion sacrée :

« Tu la prendras, dit-il, avec de l'eau chaude avant le crépuscule du jour, et tu te garderas de souper... tu la saleras avec un peu de sel gemme ou au besoin, avec un scrupule, de sel ordinaire. Après l'avoir absorbée assieds-toi devant le feu, et prends surtout bien garde d'avoir froid ; tu peux même te coucher un peu sans inconvénient, mais il ne faut pas dormir. Lorsque tu te sentiras quelque trouble dans le ventre, promène toi à pied.— Si la soif t'accable ne bois rien, qu'un peu de vinaigre avec de l'eau chaude pour nettoyer et remettre l'estomac. Tu te garderas de manger jusqu'à ce que le cathartique ait produit tout son effet ; et encore aies soin de ne prendre rien de trop salé. »

Ces traditions durèrent parmi le clergé chartrain pendant tout le XIe siècle. Jean le Sourd, médecin de Henri Ier lui appartenait. Orderic Vital, parle encore d'un certain Goisbert, de Chartres, qu'il appelle *Archiater famosus.*

« En l'an 1076 de l'Incarnation du Seigneur, tandis que ce médecin visitait dans les Gaules ses compatriotes et qu'il faisait profiter des bienfaits de son art les indigents et ceux qui le réclamaient, il eut l'occasion de voir beaucoup de ses amis et de ses connaissances auxquels il avait rendu naguère des services de même nature ; il les engagea fortement, et cela dans l'intérêt de leur salut éternel, à faire des aumônes avec leur superflu ; il insista surtout pour qu'ils donnassent à l'abbaye de Saint-Evroult, (où Goisbert était moine), certaines choses qui ne regardent point les laïques. C'est dans ce but qu'il alla vers Ansold, le fils d'un riche Parisien, et, grâce à son intimité avec lui, il en obtint l'église de Maules pour les moines d'Ouches. »

Richer était donc dans d'excellentes conditions pour se livrer à son art favori ; il avait des livres, des maîtres ; un milieu instruit dans toutes les choses de la médecine ; il pouvait apprendre à la fois par la lecture, la conversation, et peut-être recevoir jusqu'à un certain point l'ensei-

gnement clinique car la plupart des chanoines et des religieux faisaient comme le Goisbert de Vital, profite les pauvres et leurs amis de ce qu'ils savaient, sauf à en retirer plus tard avantage pour un ordre ou une maison.

Malgré cela il ne fit à Chartres qu'un séjour de peu de temps; de graves événements le firent revenir à Reims. L'archevêque Arnold, qui depuis longtemps était en lutte avec la plus grande partie de son clergé, fut déposé et remplacé par Gerbert. Celui-ci se hâta de rappeler Richer et le chargea de rédiger une histoire des Gaules. Le travail fut conduit jusqu'à l'année 998, et depuis lors, nous ne savons plus rien sur le compte du moine. Nous n'avons pas à le juger ici comme historien. Il serait fastidieux de rechercher ce qu'il a emprunté à Flodoard, à Hincmar, et ce qu'il a pu ajouter grâce à ses souvenirs personnels. En revanche, il y a dans son livre des notes intéressantes pour l'histoire médicale à cette époque. Jamais il n'est question d'une maladie sans qu'une description très brève serve de commentaire à son nom. La mort d'un personnage illustre fournit à l'historien l'occasion de placer quelques réminiscences pathologiques. Richer nous a laissé une chronique médicale du règne des derniers Karolingiens, quelque chose rappelant vaguement le Journal de la santé de Louis XIV.

Eudes, déjà vieux et timoré à cause de son usurpation veut apaiser la colère divine par des pèlerinages et des actes de contrition; il va de sanctuaire en sanctuaire, prie et fait largesses. Malgré tout, l'anxiété le poursuit, ses nuits n'ont pas de sommeil. « Et comme ces accidents ne faisaient qu'augmenter, il finit par tomber dans l'aliénation d'esprit, et succomba la dixième année de son règne à une affection appelée manie par les uns, frénésie par les autres. »

Je ne sais si la description de la maladie de l'assassin Winimar est exacte, il est possible que Richer, ait outré les choses, car ce Winimar meurtrier d'un homme de Dieu avait été frappé des foudres de l'Eglise. « Il fut atteint d'une hydropisie incurable, le ventre était gonflé, consommé à petit feu à l'extérieur, mais à l'intérieur par une immense incendie, les pieds étaient tuméfiés; des vers rongeaient les parties honteuses, les jambes étaient enflées et luisantes, l'haleine fétide, le malade avait une diarrhée abondante, une soif intolérable

de l'inappétence, il repoussait avec dégoût tous les mets qu'on lui présentait. Peu à peu son état devint intolérable, ses domestiques n'osaient l'approcher à cause de l'odeur infecte qu'il répandait; les médecins ne pouvaient même plus le soigner.»

Il y a dans cette horreur un sentiment de vengeance satisfalte; l'Eglise ne voyait pas sans plaisir ses anathèmes confirmés pendant la vie. Nous ne savons où Richer a puisé ces documents; à part quelques teintes destinées à le charger, le tableau est d'une vérité rigoureuse. Il n'avait pas vu Winimar, puisque celui-ci était mort longtemps avant sa naissance, mais il avait vu d'autres hydropiques dont l'aspect l'avait frappé.

Le plus souvent ses descriptions sont moins imagées et surtout moins étendues. Herbert, comte de Vermandois, celui qui avait indignement trahi Charles le Simple et l'avait retenu longtemps prisonnier, meurt d'apoplexie. Au moment de l'attaque il eut de la contracture, du tremblement des extrémités, une déviation de la bouche vers l'oreille. Richer parle de la péripneumonie caractérisée par de la fièvre, de la tuméfaction du poumon; c'est une maladie de cette nature qui enleva en quatre jours Théotilon, évêque de Tours.

Charles le Simple mourut, dit-il, de la *machronosia*, expression vague indiquant un mal de longue durée, et par laquelle les médecins plus modernes ont souvent désigné la phtisie pulmonaire.

La description des accidents qui précédèrent la mort de Lothaire est curieuse et détaillée; il serait difficile de dire si elle se rattache à une affection organique ou à un étranglement interne : « Le roi commença à souffrir du mal appelé colique; il dut prendre le lit. Une douleur intolérable siégeait audessus des organes génitaux; une autre s'irradiait de l'ombilic vers la rate, jusqu'à l'aine gauche et à l'anus; il y en avait aussi dans la région des reins. Le prince avait une ténesme continu et des égestions sanglantes. Parfois il ne pouvait plus parler, parfois survenaient des frissons, des borborygmes, des efforts infructueux de vomissement, de la distension du ventre et de l'ardeur de l'estomac. »

Une autre affection gastro-intestinale enleva l'empereur Othon dans un voyage qu'il fit à Rome, Tourmenté depuis longtemps par une constipation opiniâtre, il résolut d'avoir recours à une médication héroïque. L'auguste malade prit en une seule

fois quatre drachmes d'aloès; le purgatif produisit un tel effet, qu'une diarrhée profuse suivit son administration. Des tumeurs hémorrhoïdaires se montrèrent et donnèrent lieu à des hémorragies si abondantes qu'elles amenèrent vite un épuisement mortel.

Les fièvres sont presque toujours pour Richer une conséquence de l'abondance des humeurs; il parle de plusieurs d'entre elles comme d'affections communes, d'endémies que chaque saison ramène. Le roi Raoul est pris, dans le pays de Sens, d'une pyrexie de cette nature; le jour critique arrive et avec lui l'amélioration, mais une rapide rechute l'oblige à se faire transporter à Saint-Rémy où il est guéri. Pendant l'automne de 951, Louis d'outre-mer fut éprouvé d'une manière analogue; le mal disparut après la crise, mais la santé resta ébranlée, et, trois ans plus tard, le prince ne put se remettre d'un traumatisme.

Artold, métropolitain de Reims, mourut à l'automne : travaillant au soleil, il avait enlevé une partie de ses habits. Les pores de la peau distendues par la chaleur laissèrent entrer le froid; la fièvre s'alluma et le foie fut rapidement pris, c'est ainsi du moins que Richer conçoit le processus morbide.

A côté des maladies ordinaires, qu'il enregistre sans étonnement, il en a vu d'autres moins connues, de véritables épidémies, annoncées presque toujours par des avertissements célestes. A Reims, en 927, on vit dans l'air des bataillons de feu; peu de temps après, une affection accompagnée de fièvre et de toux, une grippe probablement enleva beaucoup de personnes. Il est étonnant que cet historien ait passé sous silence le feu sacré qui désola en 945 les environs de Paris. « La plaie du feu, dit Flodoard, attaquait les membres et les consumait petit à petit, jusqu'à ce que la mort finît ce supplice. Quelques-uns survécurent grâce à l'intercession des saints. Mais un grand nombre furent guéris dans l'église Notre-Dame de Paris. Tous ceux qui purent s'y rendre furent sauvés; le duc Hugues les nourrit à ses frais. Quelques-uns, se croyant délivrés, tentèrent de revenir chez eux; mais ce eu se ralluma et ne s'éteignit de nouveau que par leur retour à l'église. » Une pareille affection n'a pu laisser notre auteur indifférent; quelle que fût sa gravité, la grippe de 927 n'a produit sûrement aucun phénomène semblable. Richer avait le manuscrit de Flodoard tre les mains, il l'a connu lui-même; a l'époque où il écri

vait, beaucoup de gens, vivants en 945, l'étaient encore. Malgré cette multiplicité des sources et cette facilité de contrôle, il reste muet sur l'évènement. A quoi cela tient-il ? On pourrait difficilement le dire sans une longue étude paléographique des manuscrits de Flodoard. Le passage est-il bien de lui ? N'est-ce point une interpolation d'un copiste ?

L'épidémie de feu sacré ne serait-elle pas plutôt la même qu'une autre qui eut lieu en 934 ? une fièvre pestilenticlle avec papules érysipélateuses. Ces mots suffisent pour montrer qu'on eut affaire à un exanthème fébrile, probablement à la variole. La différence de date ne permet guère de supposer que les deux chroniqueurs ont eu en vue l'*ignis plaga*.

Peut-être la description de Flodoard, l'efficacité merveilleuse qu'il attribue au séjour des malades dans l'église de la Sainte Mère de Dieu ont-elles paru insignifiantes ou peu véridiques à Richer. Il était prêtre sans doute, mais il était médecin et peu crédule ; ce qu'il dit de l'influence des météores sur les événements et la santé publique est tout à fait en rapport avec les idées de l'époque. Il y a entre lui et Flodoard d'autres différences : Louis d'outre-mer tomba de cheval en poursuivant un loup. « Il ne se remit point de sa chute ; les viscères étant profondément altérés par la superfluité d'humeurs, il s'affaiblit, souffrit toujours et finit par mourir de la lèpre à Reims. » Voilà un fait tel que le donne Richer. On ne voit pas le lien pathologique qui unit le traumatisme à l'affection ultime, mais le merveilleux n'y tient aucune place. Flodoard, au contraire, soupçonne l'intervention d'une puissance surhumaine « Le roi poursuivait, dit-il, un loup, ou quelque chose qui avait l'apparence d'un loup. » Un peu d'imagination encore, et l'accident devient un miracle, l'histoire une légende. La mort du prince est préparée ; un démon l'attire dans les sentiers de la forêt pour qu'il se tue pendant une poursuite effrénée.

Richer ne remonte jamais aussi loin ; il raconte la fin prématurée du dernier des descendants de Karl le Grand, sans émotion, sans surprise, sans chercher à comprendre les desseins cachés de la Providence. Louis V mourut comme était mort Louis IV, à la suite d'un accident de chasse : il tomba de sa hauteur et le côté droit porta violemment contre le sol, il rendit une grande quantité de sang par la bouche et les narines, eut de la fièvre, une douleur dans la région mam-

maire et succomba. L'historien s'explique ces faits à l'aide de la physiologie galénique ; le foie avait été blessé ; or, le foie était le siège du sang, l'origine des veines ; c'est pour cela que le malade avait eu des hémoptysies, qu'il s'était plaint d'une douleur aussi rebelle dans le côté.

Que pouvons-nous conclure de notre analyse du livre de Richer ? N'oublions pas que nous sommes en plein siècle de fer, en pleine période de brigandages féodaux, en pleine formation de nationalités.

Dans les Gaules, l'autorité royale n'est plus qu'un mot et un souvenir; il ne reste de la civilisation romaine, que des édifices ruinés. Quand on parle du moyen-âge, il est impossible de songer à une époque plus néfaste ; les derniers rayons de l'antiquité sont éteints ; l'aurore des temps nouveaux ne brille pas encore. Il y a partout un découragement profond mêlé d'inquiétude; dans la masure du serf, comme dans le château-fort du seigneur, on s'attend à une destruction générale et prochaine de l'univers ; les prophètes et les prédicateurs populaires fixent déjà la fin du monde à l'an mille. En ce qui concerne l'histoire de la médecine, nos données sont nulles ; elle compte pour l'Occident une interruption de plusieurs siècles. Vers l'an 400 de notre ère, il s'était fait dans les écoles d'Italie et des Gaules, un vif mouvement vers l'étude de cette science. On traduisait les ouvrages grecs ; il y avait, même en hippiatrique, des compilations tirées des meilleurs auteurs. Marcellus Empircus réunissait la plus grande partie des recettes thérapeutiques connues de son temps et en formait un volumineux ouvrage. Tout ce mouvement fut arrêté par l'invasion franque : les conquérants avaient probablement, eux aussi, une sorte de médecine nationale ; ils ne s'inquiétèrent guère de celles qu'ils trouvèrent en Gaule. Les chefs se bornèrent à attacher à leur personne un praticien plus ou moins instruit, demi-astrologue et demi-guérisseur, Du ve au xiie siècle, les ouvrages les plus complets ne parlent que des Arabes et des Byzantins ; il ne sera question de l'Europe occidentale qu'à propos des origines de l'école de Salerne. Quelques auteurs se sont simplement demandé si l'art de guérir était exercé exclusivement par des prêtres. Il y avait pourtant dans cette période des institutions charitables dont quelques-unes étaient destinées aux malades; un capitulaire de Louis le Débonnaire

prescrivant différentes mesures relatives à leur administration, parlent de *nosocomia* qu'il définit ainsi : Ce sont des lieux respectables dans lesquels on soigne les malades.

Il y avait des centres d'instruction où l'on expliquait les auteurs anciens, et ces centres étaient parfois distincts des écoles abbatiales; nous avons vu Richer étudier avec Heribrand, clerc qui n'appartenait pas au clergé régulier. Il y avait des livres, une nomenclature, des traditions; les praticiens formés de la sorte avaient parfois une instruction assez sérieuse pour obtenir la confiance des rois, discuter avec leurs confrères venant de Salerne même.

La question relative à l'Etat des médecins nous paraît moins intéressante; il est peu probable qu'elle comporte une solution unique et partout identique.

Certaines cités du Midi avaient conservé des franchises municipales; il y avait encore au x[e] siècle des hommes libres dans leur enceinte. Mais, en général, ceux qui avaient étudié, qui possédaient les connaissances indispensables pour lire et comprendre les livres spéciaux, ceux-là appartenaient à l'Eglise; homme instruit, au x[e] siècle, était partout synonyme de clerc. Il est probable que chaque ville un peu importante possédait des physiciens, comme on disait; qu'ils avaient appris la théorie dans les écoles; qu'ils avaient débuté dans la pratique sous la direction d'autres médecins étrangers aux cloîtres.

Quant aux paysans, leur condition était trop précaire, leur sort trop mal assuré pour qu'ils en eussent. Chez eux, l'art de guérir se bornait à des recettes empiriques, à des pèlerinages près des sanctuaires en réputation; ils étaient trop heureux quand le distributeur des aumônes du moutier voisin voulait bien joindre aux aliments qu'il leur distribuait un onguent ou un apozème.

CINQUIÈME LECTURE

A TRAVERS LES PAPIERS

DU DOCTEUR RIBEIRO SANCHEZ

En 1750, Antonio Nunez Ribeiro Sanchez, touchant à la cinquantaine, habitait Paris depuis trois ans. Sa santé, qui n'avait jamais été robuste, laissait plus à désirer que jamais. Il était ridé, amaigri, avait des paroxysmes de toux et de dyspnée dont il attribuait l'origine à un commencement d'asphyxie par les vapeurs de charbon ; tout cela ne l'empêcha pas de devenir octogénaire. A l'époque où nous sommes, Sanchez avait peu écrit, mais son érudition, la largeur de ses vues, la droiture de son jugement et surtout sa douceur et son inépuisable bonté, étaient hautement appréciées par tout le monde. Il avait suivi Boerhaave dont il fut l'ami et l'un des meilleurs élèves, il était lié avec Buffon, Daubenton, Diderot, D'Alembert. Personne n'aurait supposé que ce petit homme souffreteux, dont les yeux seuls avaient conservé une vivacité pleine de finesse, qui partageait son temps entre les œuvres de bienfaisance, la lecture et les spéculations philosophiques, avait eu une existence active et accidentée ; qu'il avait fait preuve à plusieurs reprises d'une force d'âme et d'une énergie à peine croyables ; qu'il avait ressenti le contre-coup immédiat des derniers évènements politiques de l'Empire russe.

Appartenant à une famille anciennement israélite de Penamacor, en Portugal, Sanchez avait devant lui, à dix-huit ans, une voie toute tracée. Un de ses oncles, riche avocat de sa ville natale, lui réservait son cabinet et la main de sa fille unique. Les attraits de la jeune personne ne purent vaincre la répugnance instinctive de son cousin pour la chicane; il partit secrètement pour Coïmbre et se mit à étudier la médecine. Par bonheur un autre oncle, médecin lui-même à Lisbonne, conçut une vive admiration pour une vocation aussi franchement décidée; il réconcilia le fugitif avec sa famille et le recommanda à un praticien de ses amis, le docteur Lopez de Pinho qui lui rendit de sérieux services. A vingt-quatre ans, Sanchez prenait le bonnet de docteur à Salamanque, à vingt-cinq, il était médecin commissionné de la ville de Bonaventi, en Portugal. Ce poste sédentaire et administratif ne donnait pas satisfaction à son besoin de voir et d'apprendre.

Au bout de quelques mois, il quitte de nouveau sa patrie, se rend à Londres, et y travaille deux ans; sa frêle constitution s'accommodant mal des brouillards de la Tamise, il vient à Montpellier, puis à Marseille, où Bertrand lui fait lire les aphorismes de Boerhaave. Sanchez part aussitôt pour Leyde. Là, il étudie la pharmacie avec Gaub, la chimie avec Swieten; mais ce fut à la pathologie qu'il s'appliqua de préférence. Il avait pour Boerhaave un respect filial, pour sa doctrine un enthousiasme qu'il garda toujours. Son assiduité, son intérêt pour les malades, la sûreté de sa mémoire avaient vivement frappé le maître. Un jour, en 1731, il lui fit une communication importante : L'impératrice de Russie avait demandé trois médecins de l'Ecole de Leyde. Boerhaave avait pensé à Sanchez et il l'engageait vivement à accepter la situation. — « Mais pour cela, ajouta-t-il, il faut prendre vos grades. — Mes grades? Depuis sept ans, je suis docteur de Salamanque». Flatté de cet aveu, le savant en conçut pour son jeune confrère une estime encore plus vive ; il voulut à toute force qu'il reprît les honoraires payés par lui comme étudiant et lui donna une chaude recommandation pour Bidloo, le fils, premier médecin de la tzarine à Pétersbourg. Sanchez passa en Russie en faisant le bien ; il rendit de nombreux services dans l'organisation de l'enseignement, dans les armées, à la cour. Malgré les exigences d'une pratique étendue, il trouva moyen de faire des études sérieuses sur l'his-

toire naturelle, la physique, la minéralogie, d'entretenir une correspondance assidue avec Gunz, Haller, Weitbrecht, Werlhof. Son dévouement fut singuliérement récompensé : atteint au siége d'Azov d'un accés de fièvre pernicieuse, il fut pillé et perdit même ses papiers; médecin de la cour, il prit possession de sa charge juste à temps pour reconnaître chez l'impératrice Anne de Courlande la présence d'un gros calcul rénal, diagnostic vérifié peu de temps après à l'autopsie.

Lors de la révolution de palais, qui fit monter sur le trône Elisabeth Petrovna, les amis et les protecteurs les plus influents de Sanchez prirent le chemin de la Sibérie. On oublia ses services, on lui sut mauvais gré de sa fidélité au prince déchu et à la régente; on alla jusqu'à lui reprocher son origine. Il subit tout sans se plaindre et remplit ses fonctions avec la même abnégation. *Video et taceo*, tel était l'épigraphe d'un travail qu'il écrivait à ce moment. A la fin un revirement se fit en sa faveur : ayant passé trente jours consécutifs au chevet du duc de Holstein qu'il sauva, on lui offrit en récompense une place de conseiller d'Etat. Affaibli et profondément blessé des humiliations qu'il avait subies, il ne sollicita que son congé et l'obtint en 1747. Quittant la Russie sans regret et sans amertume, Sanchez ne la perdit jamais de vue; il l'aimait, s'intéressait à ses progrès, à son avenir. Tout ce qu'il a rédigé pour elle depuis son départ est relatif à des améliorations administratives, à des questions d'hygiène ou d'enseignement sur lesquelles on lui demandait des conseils.

Le médecin eût peut-être retourné dans sa patrie, si la hardiesse de ses opinions philosophiques eût été sans danger pour lui. Torquemada était mort depuis longtemps, mais le Saint-Office fonctionnait toujours. Il avait envoyé récemment au bûcher un nombre respectable de juifs mal convertis, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses amis et de ses parents. La noblesse du caractère, la notoriété scientifique eussent été d'une faible influence sur les décisions du noir tribunal surtout en présence d'un rationaliste judaïsant. Le savant modeste et bienveillant, qui ne connaît ni le fiel ni la rancune, hait de toutes les forces de son âme l'intolérance organisée, l'inquisition, le fanatisme qui frappe jusque chez les arrières-neveux la religion des ancêtres.

Depuis quelques mois, il s'était fait un changement sérieux dans les affaires intérieures du Portugal. Le comte d'Oeyras, qui

fut plus tard Pombal, venait d'être rappelé de Londres, où il était ambassadeur et nommé premier ministre. Dès son arrivée au pouvoir, il se renseigna sur toutes les branches de l'administration, prit les informations nécessaires pour détruire les rouages inutiles et améliorer ce qui pouvait l'être. C'est probablement pour répondre au désir du ministre que le marquis de Souza réclama à Sanchez un mémoire sur l'enseignement et l'organisation de la médecine en Portugal.

Sanchez nous apprend lui même que son mémoire fut composé dans le cours de l'année 1752 ; il ne fut imprimé qu'en 1773 en Portugal.

Comme toujours, il en avait conservé le manuscrit. Cet érudit consciencieux, ce médecin philosophe travaillait par amour du travail sans se demander si ses écrits seraient publiés. Beaucoup ne l'ont jamais été ; heureusement que son ami Andry prit soin de les réunir et de les mettre en ordre. Après la mort de celui-ci, en 1830, le catalogue de sa bibliothèque mentionnait 21 volumes de Ribeiro Sanchez ; 9 ont été achetés par la Faculté de Médecine de Paris; on ne sait ce que sont devenus les autres. Dans un des premiers se trouve le rapport rédigé par ordre de S. M. Très Fidèle sur l'organisation de la médecine en Portugal. L'auteur débute par un tableau peu flatté de ce qui existait dans ce royaume et surtout à Coïmbre.

« Quand le roi Jean III établit cette université en 1540, dit-il, il y créa, avec l'autorisation du pape, une Faculté de médecine dans laquelle les professeurs enseigneraient publiquement, où les étudiants pourraient prendre les grades de bachelier, de licencié et de docteur. Les maîtres commencèrent leurs leçons d'après les méthodes alors suivies à Paris, Louvain, Bologne, Salamanque. On ne savait rien de la vraie physique, ni de la vraie médecine, encore moins de la chimie. Beaucoup de médicaments aujourd'hui employés étaient inconnus. L'enseignement se réduisait à expliquer la doctrine d'Hippocrates singulièrement altérée par les arguties de Galien, par les disputes scolastiques des Arabes et de leurs partisans. Et les professeurs étaient obligés d'agir de la sorte, par suite du serment qu'ils faisaient de n'enseigner rien qui ne fût conforme aux statuts universitaires approuvés par le roi et le pape.

Ils ont été observés jusqu'à ce jour ; pas un maître n'eût été

assez hardi pour commettre un parjure et parler de ce qui ne se trouve pas dans Hippocrate, Galien ou Avicenne.

C'est encore par suite de ces statuts que tous les élèves immatriculés à la Faculté de médecine sont obligés d'étudier la philosophie scolastique ou péripatétique et de prendre le degré de bachelier ou de licencié en cette science. En revanche ils n'apprennent ni l'anatomie humaine sur le cadavre, ni la chimie, ni la matière médicale, c'est-à-dire la connaissance des plantes et de leurs propriétés. Dans les deux dernières années seulement, ils voient très superficiellement un peu de pratique à l'hôpital et cela après sept ans d'études ; car il en faut neuf chez nous.

En supposant que cinq ou six professeurs fussent autorisés à enseigner la vraie science, ils rencontreraient des difficultés insurmontables, autant à cause des statuts de l'Université que des gens qui s'y trouvent ecclésiastiqnes ou laïques.

« Pour apprendre ce qui est réellement avantageux aux malades, la philosophie scolastique est inutile ; elle rend l'intelligence impropre à rien découvrir, même à bien observer l'homme en l'état de santé comme en l'état de maladie.

Le professeur d'anatomie rencontre une opposition décidée parmi les étudiants et tous ceux qui fréquentent l'Université. Ils se plaignent de la mauvaise odeur des cadavres, de l'infection que produiraient les autopsies. On a vu tout cela, dit-on, depuis quelques années à l'hôpital royal de Lisbonne, parce qu'on y a établi des dissections. Ces ignorants ne tiennent pas compte que l'enseignement pratique de l'anatomie n'a lieu qu'en hiver et qu'en se servant à propos de l'éponge on peut prévenir toute mauvaise odeur.

Si le professeur de chimie enseignait qu'une bonne philosophie est le meilleur fondement de la médecine, il ne rencontrerait que des contradieteurs. Il faudrait pourtant que les étudiants pussent avoir, en place des lectures sur les quatre éléments, des notions sur la végétation. sur les minéraux, les produits qu'on peut en tirer, sur les phénomènes de la fermentation et de la putréfaction ; il serait bon qu'on traitât tout ce qui touche aux sciences physiques sans syllogismes, sans disputes, sans harangues.

Le professeur de botanique et de matière médicale de Coïmbre, n'ayant pas de collection ne peut rien faire de

sérieux. S'il l'essayait il serait vite tourné en ridicule par les scolastiques pour lesquels cette science est inutile.

Si le professeur de médecine et de chirurgie pratiques enseignait dès la première année au it du malade ; s'il expliquait les causes des affections, montrait à les guérir par les trois grandes classes de moyens dont nous disposons, le régime, les médicaments simples ou composés, les opérations chirurgicales, il deviendrait vite insupportable à ceux qui ont étudié sous les vieux maîtres. »

La conclusion de ce véhément réquisitoire, c'est qu'il était impossible de trouver à Coïmbre les éléments nécessaires pour créer une Faculté où l'on apprît la médecine de Boerhaave que Sanchez avait étudiée à Leyde, enseignée à Moscou et à Saint-Pétersbourg. « Je ne dis pas, ajoute-t-il, qu'il n'y ait en Portugal des médecins d'une grande valeur, mais leur habileté a été acquise par la pratique ; ils ne sauraient montrer que ce qu'ils savent eux-mêmes. » On ne peut guère, à cause de cela, compter sur leur concours dans la réforme qu'il propose. Des professeurs nouveaux, imbus d'idées nouvelles, formés par d'autres méthodes sont absolument nécessaires ; il n'y a qu'un moyen pour en avoir envoyer des jeunes gens distingués dans les meilleures Facultés de médecine de l'Europe, à Leyde, à Edimbourg, à Strasbourg, à Goettingue. Sanchez prévoit les objections qu'on lui fait. Sera-t-il prudent d'expédier en pays protestant des étudiants catholiques ? Comment vaincre les difficultés résultant des différences de langue? Il répond que chaque année des milliers de Portugais sont appelés par leurs affaires dans des pays de différents cultes et reviennent aussi orthodoxes qu'ils étaient partis; il répond à la seconde objection, en se mettant lui-même à la disposition du gouvernement pour organiser ces colonies et les guider à leur arrivée près des Facultés étrangères. « C'est une tâche que je remplirai, dit-il, avec bonheur malgré mes cinquante-trois ans et le délabrement de ma santé. »

Les autres réformes proposées sont tout aussi radicales : il faut changer le mode d'immatriculation, établir un enseignement préparatoire sérieux. Dans chaque ville d'Université les jeunes gens devront étudier préalablement dans un collège de philosophie où ils apprendront la littérature, les langues modernes et les sciences.

Ce travail du reste n'a plus pour nous qu'un faible intérêt, la tourmente révolutionnaire emporta dans la plus grande partie de l'Europe les institutions que blâmait Sanchez. L'étude des sciences physiques et l'avènement définitif de la méthode expérimentale firent le reste; la doctrine de Boerhaave n'y résista pas. Quand l'anatomie pathologique et la physiologie eurent conquis leur véritable place, les beaux jours des systèmes furent passés ; le génie et l'ardente conviction de Broussais n'ont pu assurer au sien cinq lustres de domination incontestée.

Le manuscrit que nous venons d'indiquer est suivi d'un autre plus doctrinal et surtout plus actuel. Le seul travail de Sanchez connu chez nous est intitulé : *Dissertation sur la maladie vénérienne dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été apportée d'Amérique*... La première édition parut en 1750, la seconde en 1765. On trouve à la Bibliothèque nationale, un exemplaire de la première corrigé par l'auteur lui-même ; il fit des rectifications mais peu d'additions. En revanche, il obtint après 1765 des documents nouveaux. Son frère, Marcello Sanchez, établi à Naples, lui envoya des renseignements précis sur l'ouvrage de Petro Pinctor qu'il n'avait pas cité. Quelques feuilles de la main de Ribeiro ajoutés à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (édition de 1765) les mentionnent; c'est avec elles qu'il fit paraître : *l'Examen historique sur la maladie vénérienne* en Europe. Paris Th. Barrois, 1774 qui fut réuni à la dissertation dans l'édition donnée à Leyde, en 1777, par les soins de Gaub.

Dans l'intervalle de 27 ans, qui sépare la première édition de celle de Leyde, l'auteur a eu tout le loisir d'amasser les faits, de les discuter, de fixer leur valeur historique. En parcourant le manuscrit dont nous avons parlé on assiste en quelque sorte à ce travail de compilation et de classement. Sanchez avait des scrupules à peine concevables; combattant avec énergie l'origine américaine admise par les syphiliographes du temps et en particulier par van Swieten, il conserve le sang-froid, ne se sert jamais d'un document de second ordre, travers si difficile à éviter dans les péripéties d'une ardente discussion. A l'époque où il préparait l'Examen critique, un médecin portugais ou espagnol établi à Paris, le Dr Alvarez, lui écrivait la lettre suivante (14 octobre 1770). « Monsieur, quoique vous ayez démontré historiquement dans la dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne,

qu'elle n'avait pas été transportée d'Amérique, je puis vous communiquer une nouvelle preuve qui est incontestable. Après avoir lu *Historia novi orbis Petris Martyri* (où je n'ai pas observé la moindre parole concernant la maladie vénérienne comme vous avez marqué à la page 51 de votre dissertation) j'ai lu aussi ses épîtres dont voici le titre : *Opus epistolarum Petri Martyri, Anglerii mediolanensis. Compluti Ann. Domini M. D XXX.* J'y ai trouvé fol. XV, Epist. LXVII, liv. I, ce qui suit : (1)

A. Arias, Portugais, professeur de littérature grecque à Salamanque, malade. Tu m'écris en termes désolés, que tu as été atteint de cette affection particulière à notre époque que l'on appelle bubas en Espagne, mal français en Italie, que les médecins nomment soit éléphantiasis, soit autrement, et tu te plains de toutes les misères dont tu souffres : Difficulté de mouvoir les articulations, faiblesse des ligaments, douleurs intenses dans toutes les jointures, fétidité de la bouche, ulcérations. »

Un historien moins timoré aurait profité avec empressement de cette trouvaille. Ribeiro ne l'a reproduite nulle part : il n'était pas convaincu de la valeur du passage donné. « J'ai consulté, dit-il, la bibliothèque *Vetus et nova* de Nicolas Antonio, et celle des auteurs portugais, par Barbosa Machado, pour voir en quelle année Arias Barbosa, professeur de lanque grecque, avait commencé à enseigner à Salamanque, mais je n'ai pas trouvé les éclaircissements que je cherchais; pour savoir aussi en quelle année Pierre Martyr était à Jaen, j'ai consulté les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, par le P. Niceron, t. XXIII. J'y ai vu que Martyr avait fait la première campagne de Grenade en 1489. Peut-être que pendant ce temps-là, il s'est arrêté à Jaen qui n'est pas très éloigné de Baeça et de Grenade. Je vois en parcourant le reste de sa vie qu'il n'a pas eu occasion de retourner en Andalousie jusqu'en 1501, époque où il fut à Grenade pour les funérailles de la reine Isabelle. »

Le résultat de l'enquête qu'avait faite le savant ne le satisfit point ; les lignes que nous venons de citer sont une simple note à son usage, qui ne devait probablement jamais voir le jour. Il est impossible de deviner avec le texte de son travail les perplexités par lesquelles il a passé ; il est sec et affir-

(1) Nous donnons la traduction du texte latin cité.

matif : la lettre de Pierre Martyr, est authentique, mais elle a été antidatée.

« Si je voulais m'en prévaloir, dit Sanchez, ni M. Astruc, ni M. le Baron van Swieten ne pourraient soutenir que la maladie ait été transportée de l'ile de Saint-Domingue. Mais je plaide la cause de la vérité de l'histoire et je ne veux pas mendier des preuves qui ne sont pas démonstratives et moins encore sujettes à contradiction. Je sais que la date de cette lettre n'est pas véritable non plus que celle de plusieurs autres de Pierre Martyr, tant dans l'édition d'Alcala que dans celle d'Amsterdam.»

Le procès semble jugé sans appel, par malheur un autre document qui peut avoir un grand poids dans l'espèce, est joint au tarvail de Sanchez; c'est un manuscrit espagnol, dont il n'est nulle part question dans ses ouvrages. Ce manuscrit est-il d'Alvarez? nous ne saurions le dire. L'écriture est ferme, régulière, élégante même; c'est l'œuvre d'un calligraphe habile.

On ne saurait adresser le même éloge au texte; la ponctuation n'existe pas; les citations latines et françaises sont incorrectes à tel point qu'il est parfois difficile de les comprendre. En revanche le castillan est assez pur; il y a bien quelques fautes d'orthographe mais elles sont rares. L'examen général du document, l'analyse de ses différentes parties semblent indiquer qu'il est dû à un écrivain public de l'époque. Bien mieux, l'auteur semble avoir connu les objections de Sanchez relatives à l'épître de Pierre Martyr, il en discute la date, l'authenticité, rapproche avec habileté les textes; il connaissait admirablement la littérature historique de l'Espagne et du Portugal de la fin du xve siècle et du commencement du xvie. Pourquoi cherche-t-il le patronage du bénédictin Sarmiento? Il nous le dit en partie vers la fin. Celui-ci avait étudié la question en historien, et l'auteur, qui était médecin, avoue qu'il s'est borné à arranger systématiquement ses notes

Les idées défendues sont celles de Sanchez en ce qui concerne l'origine américaine, mais l'auteur moins sévère dans le choix des textes, est aussi beaucoup plus hardi dans leur interprétation. Pour lui des citations peu probantes des Anciens se rapportent toutes à la syphilis; c'est un audacieux en pathologie comme en exégèse, il n'hésite point à regarder la maladie comme une infection d'origine locale et inflammatoire. De telles idées ne sont guère de mise aujourd'hui;

l'assimilation à la peste d'Athènes à la maladie inguinaire du VIIe siècle n'est pas plus soutenable. Il n'y a dans l'article que deux points intéressants : la discussion relative au texte de Pierre Martyr, et la subtilité de l'argumentation destinée à démontrer que les premières descriptions s'appliquent à une maladie connue en Europe avant le retour de Colomb. Nous donnerons la traduction intégrale ; les problèmes relatifs à la pathologie historique sont si ardus que tout ce qui s'y rapporte a sa valeur. Ce document est-il inédit ? Nous ne saurions l'affirmer, n'en connaissant même pas l'auteur. S'il a été publié il a passé à peu près inaperçu puisque les syphiliographes qui ont écrit depuis cette époque ne parlent même pas de Pierre Martyr.

ANTIQUITÉ DES BUBAS.

Extrait d'un discours de maître Sarmiento, bénédictin de Madrid (*Honny soit qui mal y pense* :)

Pierre Martyr d'Angeleria, cavalier milanais, est né en 1455, comme dit le père Niceron, et comme cela résulte de sa lettre 628 et non en 1459, date donnée pàr Nicolas Antonio dans la Bibliothèque espagnole, mort à 70 ans, comme le prouvent ses dernières lettres. Il habita Rome pendant 10 ans ; ses connaissances le mirent en rapport avec beaucoup de gens instruits et de grands de l'époque. On doit noter parmi ceux-ci, le comte de Pendilla ambassadeur d'Espagne près de la Curie romaine, qui l'attira vers lui, le présenta, en 1487, aux rois catholiques avec lesquels il suivit l'armée jusqu'à la prise de Grenade sur les Maures en 1492. Pierre devint plus tard chanoine et secrétaire général du Conseil des Indes. Excellent latiniste lui-même, il était en correspondance avec les deux meilleurs latinistes d'Espagne, Antonio Nebrija et Arias Barbosa. Le premier était Andalou, le second Portugais ; il était né à Veiro et mourut en 1530 (Barbosa, Biblioteca lusitana) à 70 ans. Agé de 28 ans, il étudiait à Salamanque ; plus tard il alla à Florence, où il fut élève du fameux Angelo Policiano ; il revint à Salamanque en 1495 comme professeur de langue grecque.

Arias Barbosa avait écrit à Pierre Martyr qu'il souffrait du mal français avec tous ses symptômes

Pierre Martyr, répondit par la lettre qu'on a lue plus haut. Elle est datée de Jaen, ides d'avril 1488, c'est la dernière du

premier livre dans lequel les lettres de Pierre Martyr sont classées par mois et par années. On peut la voir dans les deux éditions que j'ai eues entre les mains, la première in-folio est d'Alcala de Henarès (1530), elle est rare ; on en trouve actuellement un exemplaire à la bibliothèque San-Martin à Madrid. Cette édition renferme 213 lettres, allant sans interruption de 1487 à 1525. La deuxième édition, in-folio est d'Amsterdam (1670), elle renferme de plus que la première les lettres de Fernando del Pulgos.

Donc Arias Barbosa était atteint des *bubas*, cela résulte de son propre aveu. Pierre Martyr, dans sa réponse, confirme la chose et le console. Ces lettres sont datées de l'année 1488 ; elles ne peuvent être antérieures puisqu'il vint en Espagne seulement en 1487; elles ne peuvent être plus récentes puisque dans les deux éditions l'ordre des années est conservé et qu'à cette époque, Pierre Martyr était précisément à Jaen où il avait suivi l'armée avant la prise de Grenade. C'était avant qu il ne devint ecclésiastique (1492), longtemps avant il fût embassadeur d'Espagne près du soudan d'Egypte (1501). Toutes ces circonstances sont mentionnées dans ses lettres rangées d'après l'ordre chronologique. Par conséquent les *bubas* ou mal français existaient en Espagne avant le premier retour de Colomb d'Amérique (1493), avant les expéditions du roi de France Charles VIII et du grand capitaine (Gonzalve de Cordoue) à Naples (1495).

Cette opinion est confirmée par plusieurs autres raisons :

1° Parce que Pierre Martyr qui fut le premier chroniqueur des Indes, qui eut en main toutes les relations de Colomb, dont il parle dans ses lettres ne dit nulle part que la maladie fût venue d'Amérique ; il n'aurait pu le dire sans oubli ni contradiction puisqu'il la connassait en 1488 et qu'il la nomme.

2° Le retour de Colomb d'Amérique en 1493 est raconté dans la relation de Fernando Colomb, fils de l'amiral qui parut plus tard en Castillan ; à vrai dire l'original paraît être une copie italienne mise en Espagnol par Don Andreas de Barcia ; elle fut traduite en français en 1684. Le livre latin in-folio intitulé : *Novus orbis*, imprimé à Paris en 1532, parle en la page 79, du voyage de Colomb raconté par son propre fils; dans aucun de ces documents il n'est dit un mot du mal français.

3° Il ne fut donc pas apporté d'Amérique dans le voyage de

1493 et il était connu en Europe avant 1496, comme le prouve la lecture des médecins du temps.

Il n'est guère probable qu'un historien racontant les travaux et les aventures de son père eût passé volontairement sous silence un mal si grave et si nouveau.

4° Au retour de son premier voyage, Colomb aborda à Lisbonne, le 1er mars 1493 ; un mois plus tard, le 1er avril, il arriva à Barcelonne ; il ne paraît pas que la maladie se soit développée chez les Espagnols ni chez les Portugais. Pour expliquer sa diffusion parmi les Napolitains et les Français il faut supposer que les deux premiers peuples, plus discrets, avaient souffert en silence ou que les seconds étaient plus ardents et plus débauchés ; mieux vaut supposer qu'aucune nation n'avait à se plaindre en réalité des marins revenus d'Amérique et qu'ils n'étaient pas eux-mêmes infectés.

5° Colomb avait, dans son premier voyage en Amérique, 90 hommes en tout, il en laissa 38 à l'île espagnole, plusieurs moururent pendant l'aller et le retour ; de sorte qu'à son débarquement il lui en restait à peine 30 à 40 ; c'eût été un singulier secours pour Ferdinand V contre Charles VIII, à moins qu'il ne les eût envoyés à Gonzalve de Cordoue, pour infecter le pays de Naples et par contre-coup toute la péninsule et toute la France !

6° En 1495, il n'y eut pas de siège de Naples proprement dit. Le roi de France y entra sans coup férir, le 22 février, parce que les habitants, dégoûtés du gouvernement tyrannique de Ferdinand Ier et de Ferdinand II, son fils, lui en ouvrirent les portes. Plus tard, redoutant la ligue des princes italiens, il sortit librement de la ville ; battit les alliés en rase campagne et s'ouvrit le chemin de ses états. Ferdinand II protégé par le grand capitaine, rentra librement dans sa capitale après la retraite des Français.

Dans tout le cours du xve siècle il n'y eut pas d'autre siège de Naples qu'en 1442 c'est-à-dire longtemps avant la découverte de l'Amérique ; il est donc impossible d'admettre que les *bubas* rapportés d'Amérique en 1493 aient infecté pour la première fois l'Europe en 1495.

7° S'ils sont originaires de ce pays ; il est également impossible d'admettre qu'ils soient restés confinés à l'île espagnole ; ils devaient au contraire exister sur le continent dont cette île n'était qu'une colonie. Dans ce cas les conquérants de la Nou-

velle-Espagne ont dû en être infectés après leur arrivée, or aucun des historiens de Cortez ou de Pizarre n'en parle et pourtant on ne dit point qu'ils fussent d'une continence particulière.

Rapprochons ce silence de celui de Fernando Colomb qui a raconté le premier voyage de son père, de celui de Pierre Martyr, le premier chroniqueur des Indes, des autres relations du même voyage. N'est-ce pas une preuve sérieuse à opposer à ceux qui, se fondant sur le silence des historiens et des médecins grecs, romains, arabes, affirment que le mal français a été apporté d'Amérique en 1493 ? que l'on compare un silence à l'autre et l'on verra lequel prouve le plus

8° Passons de cet argument tout négatif à des raisons positives. Les *bubas* étaient connus en Europe sous des noms différents avant le retour de Colomb de son 2e voyage en 1496. Gaspard Torella de Valence médecin d'Alexandre VI, et plus tard évêque, décrivit la maladie sous le nom de : *pudendagra*. Il ajoute : « Cette affection maligne a commencé en 1493 en Auvergne, elle s'est transmise par contagion en Espagne, vers les îles et de là en Italie, peu à peu elle a gagné toute l'Europe et pour ainsi dire la terre entière. Il suffit d'ouvrir la collection de Luis Luisino sur le mal français — collection si estimée que le grand Boerhaave lui-même en a fait une réimpression — composée par des médecins italiens, espagnols, français, allemands, tous contemporains, qui avaient connu et traité la maladie et l'on verra que tous ces écrivains sans exception admettent son existence en Europe en 1493, c'est-à-dire avant le second retour de Colomb. Cette déposition de 60 témoins, médecins, professeurs, appartenant à différentes nations est une des meilleures preuves que puisse exiger l'historien. Si les *bubas* n'avaient pas été apportés d'Amérique lors du premier voyage de Colomb comme on a essayé de le démontrer, s'ils existaient en Europe avant le second, c'est qu'ils n'ont pas l'origine américaine qu'on a voulu leur attribuer.

9° Tous les auteurs de la collection Luisina sont contemporains de la découverte de l'Amérique ; cet événement remarquable qui changea la face du monde ne pouvait être ignoré des médecins de la fin du xve siècle. Au commencement du xvie, tous avaient à combattre les stigmates infâmes laissés par l'affection. Aucun de ces médecins ne l'appelle le mal américain ; aucun n'en attribue l'origine aux compagnons de Colomb ni

dans son premier, ni dans son deuxième voyage, quelques-uns parlent de peste, d'épidémies, de commerce avec les lépreux, de la conjonction des astres, tous du libertinage. Il eût été cependant facile de tout rattacher à la découverte du Nouveau-Monde ; si les médecins du temps ne le firent point, c'est qu'ils n'avaient pas la preuve que les équipages de Colomb fussent infectés ; c'est qu'ils en avaient au contraire de sérieuses raisons de croire à l'existence antérieure des *bubas* en Europe.

Réponse aux objections :

1° Gonzalo Fernandez d'Oviedo, chroniqueur des voyages de Colomb, chirurgien accoucheur, connaissant les maladies, atteint lui-même des *bubas* a écrit qu'ils furent rapportés d'Amérique lors du second voyage du navigateur par conséquent en 1496. Ne pouvant s'en guérir en Europe, il résolut d'aller à Saint-Domingue, 60 ans après sa découverte; ayant parlé de son mal aux Indiens, ceux-ci lui firent connaître le *gaïac*.

Depuis lors tous les médecins et tous les historiens ont suivi sa version, leur opinion n'as pas d'autre valeur que celle d'Oviédo qu'ils ont copié. L'argument est spécieux ; un historien, un chirurgien malade lui-même des *bubas* ne peut guère se tromper en ce qui touche à son affection. La vraisemblance nous induit souvent en erreur : à l'autorité d'Oviedo, nous pouvons opposer celle du père Brentano de Monardes, et de Ruy Diaz de la Isla qui affirment que la maladie a été apportée dans le premier voyage en 1493, contre Pierre Martyr et Fernando Colomb. Tous sont contemporains ; et quand il y a dissentiment entre les contemporains à propos d'un même fait. la saine critique veut que l'on doute. Au chirurgien Oviedo nous opposerons le valencien Torella, médecin d'Alexandre VI et depuis évêque, dont le caractère pèse d'un grand poids dans la balance de la vérité ; les 60 médecins de la collection Luisina. Tous ont constaté qu'en 1495, avant le 2e retour de Colomb, la maladie existait en Italie; enfin à Oviedo syphilitique, nous opposons Arias Barbosa également syphilitique en 1488. Le traitement par le bois saint ne prouve pas plus que le mal soit originaire d'Amérique que le traitement par les racines de Chine ne prouverait qu'il vient de ce pays ; pas plus que l'emploi du mercure ne permettrait de lui assigner une source européenne. Carpi s'est servi du mercure contre lui parce qu'il le regardait comme une variété d'ulcère. Les Chinois et les Indiens ont pu porter le

même jugement et se servir du gaïac et de la racine de Chine qui sont des sudorifiques.

2° En 1488, Arias Barbosa avait 28 ans, il n'était pas assez célèbre encore pour qu'un étranger qui suivait la cour, comme Pierre Martyr lui écrivît. On doit supposer que leurs relations datent de l'époque où le premier était en Italie, élève d'Angelo Policiano : que la lettre lui a été adressée en 1495, après qu'il revint d'Italie où sévissaient alors les *bubas* pour enseigner le grec à Salamanque ; qu'elle a été antidatée, et mal placée, d'autant mieux que Diego Barbosa, son compatriote, auteur de la bibliothèque lusitanienne, et Andrès Escoto dans la bibliothèque espagnole, donnent cette lettre comme postérieure à 1493.

Les dénominations même de la *morbus gallicus* montrent qu'elle est postérieure à la découverte de la syphilis en Italie, puisque c'est à ce moment qu'on l'appela mal français et mal napolitain pour la première fois. Voilà qui sape toute notre argumentation, mais cette objection est beaucoup moins sérieuse qu'elle ne le paraît.

1° Les deux éditions des lettres de Pierre Martyr, d'Alcala et d'Amsterdam, concordent relativement à là date de la dernière lettre du premier livre, les suivantes se rapportent aux années suivantes, de telle sorte que si l'on détache un document on désorganise toute la collection.

Quand Pierre Martyr écrivit cette lettre, il était à Jaen, où il avait suivit la cour et l'armée, avant la capitulation de Grenade (1492), longtemps avant le départ de Colomb pour l'Amérique, de Barbosa pour l'Italie; les lettres suivantes le prouvent. Barbosa se trouvait dans le collège trilingue à Salamanque, il était en même te le compétiteur d'Antonio de Nebrija, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que les deux célèbres latinistes espagnols eussent mérité et obtenu d'être en correspondance avec un savant étranger arrivant en Espagne?

Nebrija qui n'alla jamais en Italie fut en correspondance avec lui comme Barbosa ; il est bien plus probable que Barbosa ait contracté la syphilis étant jeune étudiant qu'à un âge mûr et lorsqu'il était professeur. Les erreurs de Diego Barbosa et Andrès Escoto, auteurs de dictionnaires doivent nous mettre en garde contre ces écrivains qui parlent de beaucoup de choses qu'ils n'ont pu lire eux-mêmes et commettent souvent des erreurs.

Nous savons parfaitement que Pierre Martyr donne le nom de mal français aux *bubas* ; ce nom, qui semblait avoir été récemment inventé en Italie, existait depuis longtemps en Espagne.

Les armateurs français faisaient des affaires avec Angola et la côte d'Afrique depuis la seconde moitié du XIVe siècle ; ils se bornaient au trafic des marchandises. Les Portugais conquirent les premiers le pays en 1419 par ordre de l'Infant don Enrique, fils de Jean 1er ; ils amenèrent des nègres à Lisbonne. Les Français en achetèrent avec d'autres produits africains.

Il est également certain que les nègres sont très salaces, que ce sont de vrais porcs (los negros son sumamente lusoriosos y muy puercos) et cela à cause du climat ; il n'est pas rare de voir des négrillons de 6 à 8 ans, avec des tumeurs ganglionnaires, des écoulements, des éruptions qui guérissent par le mercure. Les pestes viennent d'Afrique, les Portugais qui savaient que les négresses avaient eu auparavant des rapports avec les Français appelèrent le mal des nègres, gale française (sarna francesa) expression très commune en Espagne et en Portugal.

Depuis le XVIe siècle, ils appelèrent la maladie *bubas* parce que bubo signifie aîne. La dénomination espagnole peut également venir du mot gale française désignant les éruptions syphilitiques, l'adjectif gallicus ne veut pas plutôt dire français qu'éruptif par dérivation du mot latin galia, désignant une excroissance, un furoncle. Il y en a souvent dans la syphilis ; c'est même pour cette raison que les Français l'ont appelée grosse vérole. Le terme sarna francesa (gale française) est une expression trés ancienne en Espagne et en Portugal, où elle signifie inquiétude, impatience ; *bubas* est également ancien, puisque Ruy Diaz de Isla, né à Boerza, affirme dans un livre imprimé en 1539, que dès 1483, les femmes du peuple employaient cette imprécation : Dieu t'envoie de mauvais *bubas* !

3° Aucun historien, aucun poète : aucun médecin grec, romain ou arabe, ne parle de la syphilis, et pourtant les Grecs ne dissimulaient point les hauts faits de leur Vénus corinthienne, Suétone et Martial n'ont point essayé de cacher les abominations de Néron ou de Caligula. Pourquoi les médecins grecs si précis dans leurs descriptions de toutes les maladies n'ont-ils rien dit de celle-ci ? C'est là un argument négatif dont la critique historique n'a guère à tenir compte, d'ailleurs il est faux.

Thucydide qui a suivi Hippocrate dans la description de la peste d'Athènes parle de maladies des organes génitaux ; Celse a un chapitre sur ce sujet. Les deux premiers étaient grecs, le troisième romain. Moïse mentionne diverses espèces de gonorrhée, il défend aux Juifs les rapports avec une femme lépreuse, il les défend au moment des règles, ou pendant l'état puerpéral.

4° Pas un auteur avant la découverte de l'Amérique n'affirme que les affections vénériennes fussent contagieuses, c'est la dernière objection. Est-ce que les accidents dont parle Thucydide n'étaient pas contagieux ? Est-ce que l'interdiction de Moïse n'implique pas l'idée de contagion ? Que les médecins partisans de l'origine américaine nous disent si une inflammation gangréneuse de n'importe quelle partie du corps n'est pas nécessairement contagieuse ?

NOUVELLES PREUVES POSITIVES DE L'ANTIQUITÉ DES BUBAS.

1° Louis Vartomano, patricien romain, né à Bologne, voyagea dans tout l'Orient, il revint en Italie en passant par Lisbonne. La relation de son voyage, écrite en langue toscane, fut traduite en latin, puis en espagnol, l'édition latine de 1505, dit au chapitre 38, du livre 6, page 248, qu'un mousse mourut du mal français à Calcutta. Et il ajoute : « On dit que cette affection a commencé de sévir il y a 17 ans. » Si l'on retranche 17 de 1505 on trouve 1488, l'année même où Barbosa en était affecté, d'après ce que dit Pierre Martyr.

2° Francisco de Villalobos, médecin, héritier des marquis d'Astorga, a écrit un épitome d'Avicenne dont les 70 dernières décuries sont consacrées à la syphilis. Il dit qu'on la traite avec le mercure et la graisse, mais il ajoute que la maladie se montra en Espagne quand LL. MM. Catholiques étaient à Madrid, en 1493. Lors du premier voyage de Colomb elles étaient à Burgos et à Medina del Campo, et les chroniqueurs démontrent qu'elles ne séjournèrent à Madrid qu'en 1489, date qui correspond assez bien à celle de Pierre Martyr.

3° Batiste Fulgosi, dans son ouvrage, imprimé à Paris, en 1578 (in-8°), dit chap. IV, page 29: « Deux ans avant que le roi Charles VIII fît son expédition d'Italie on découvrit une maladie dont les Anciens n'avaient connu ni le nom, ni les remèdes. Elle portait des noms différents suivant les pays ; en France on l'appelait mal napolitain, en Italie mal français. Or,

Charles VIII arriva à Rome à la fin de décembre 1494, comme le dit Mariana dans son histoire d'Espagne, livre 16, chap. 6. La date donnée par Fulgosi 1492, est donc antérieure au retour de Colomb d'Amérique.

4° Le parlement de Paris promulgua le 6 mars 1496, un arrêt commençant par ces mots : Aujourd'huy, sixième de mars, pour ce que en cette ville de Paris y avait plusieurs malades de certaine maladie contagieuse appelée grosse vérole, qui, puis deux ans en de ça, a eu grand cours en ce royaume tant de cette ville de Paris que d'autres lieux, à l'occasion de quoi estait à craindre que sur le printemps elle se multipliast. » Astruc, partisan de l'opinion commune, cite cet arrêt à la page 109 de son livre de *morbîs venereis* Il ajoute que la syphilis avait fait son apparition dans le royaume deux ans auparavant, par conséquent en 1494, au mois de mars ; par conséquent avant que Charles VIII fût à Rome et qu'il eût des rapports d'aucune sorte avec les Espagnols. Du reste il se retira sans les voir, ce fut le duc de Montpensier qui livra au grand capitaine la bataille de Semanara, au mois de juin 1495, et le Parlement de Paris déclare que la maladie était en France en 1494, c'est-à-dire avant que les Français en vinssent aux mains avec les Espagnols, avant que leur roi partît pour l'Italie, avant qu'ils eussent pu avoir aucune communication avec ceux qui avaient accompagné Colomb à son premier voyage, avant son retour du second.

CONJECTURES SUR L'ÉPOQUE DE L'APPARITION DE LA SYPHILIS.

Il y a un fait constant c'est que la maladie a et a toujours eu pour cause une inflammation des organes de la luxure.

L'excès de cette passion effrénée les irrite et les enflamme, de telle sorte qu'ils se corrompent ou se gangrènent. Par suite du peu de résistance de la région anale et du cours des matières fécales, les hémorroïdes s'enflamment et donnent lieu à des fistules anales. Dans l'état normal l'urine et le sperme ne sont-ils pas alcalescents ? ne donnent ils pas une odeur semi-putride ? que des accidents inflammatoires surviennent et on arrivera vite à la putréfaction et à la gangrène. Pour savoir si une maladie contractée dans ces conditions sera contagieuse, nous n'avons qu'à voir ce qui arriva dans la dysenterie épidémique, qui se déclara en Hongrie dans l'armée impériale envoyée contre le

Sultan à propos de laquelle fut consulté le grand Boerhaave; c'était, d'après lui, inflammation putride et contagieuse produite par des excréments corrompus. Pourquoi une phlegmasie uréthrale ne pourrait-elle se comporter de la même manière?

J'ai vu des pertes blanches aboutir à de vrais cancers de la vulve chez des personnes qui en étaient affectées depuis l'enfance. Quel médecin ayant observé la nature pourra douter que ces inflammations putrides ayant de la tendance à dégénérer et à devenir contagieuses ne puissent être une conséquence de la luxure, qui depuis le commencement du monde a toujours été un signe de corruption? *omnis quippe caro corruperat viam suam,* dit le texte sacré en parlant des hommes d'avant le déluge.

L'ivrognerie a toujours produit l'apoplexie, la colère, l'épilepsie, la manie, la haine, l'hypocondrie, le désespoir, le suicide et la rage essentiellement contagieuse. Enfin toutes les passions ont des effets certains et constants, pourquoi n'en serait-il pas de même de la luxure? est-ce une passion moins naturelle et moins forte? A-t-elle changé ou disparu à certaines époques, sous certains climats? L'art est variable en ses œuvres parce qu'il est sujet au caprice des hommes, la nature ne l'est pas; c'est l'art qui modifie les végétaux, les animaux parfois, mais ce sont des changements superficiels, le mulet ressemble à sa mère et appartient à la même espèce, bien qu'il en diffère par certains caractères extérieurs. Les passions varient dans leur manière d'être, dans leur intensité, elles ne varient ni dans leurs causes, ni dans leurs effets; parce qu'elles sont en rapport avec notre nature. Voyons donc quels ont été à toutes les époques les effets physiques de la luxure :

1° Hérodote, raconte (livre I p. 45) que les Scythes ayant pillé le temple de Vénus Urania, la déesse leur envoya une « *morbum femineum* » en châtiment... Le même auteur dit au livre II, que les Egyptiens avaient des médecins pour chaque espèce de maladies : oculistes, dentistes, etc., et d'autres qui traitaient les maladies secrètes chez les deux sexes. On a toujours appelé maladies secrètes les affections vénériennes. Le même Hérodote rapporte qu'il y avait à Babylone un temple dédié à la déesse Melita où se rendaient les femmes obligées de es prostituer une fois dans leur vie. Au livre VIII, il rapporte qu'il y avait plus de 1000 *meretrices* attachées au temple de la Vénus de Corinthe, où elles remplissaient divers emplois d'or-

dre inférieur; c'était de là qu'on tirait les médecins affectés aux traitement des maladies secrètes.

Thucydide est presque contemporain d'Hérodote et d'Hippocrate puisque celui-ci naquit en 485 (A. C.) Thucydide en 471 et Hippocrate en 456: or Thucydide raconte qu'au commencement de la deuxième guerre du Péloponèse, une grande épidémie régna dans Athènes; c'est la même que décrit Hippocrate dans son livre III, *De morbis vulgaribus*, sect. III, p. 171 (édition de Fœsius).

Le premier la décrit avec une éloquence vraiment attique; le second en médecin, il parle d'exulcérations et de fluxions des organes génitaux, de tubercules internes et externes dont quelques uns près des aînes. Nous avons là l'écoulement et les pustules qui caractérisent beaucoup de formes du mal français.

Lucrèce qui s'est servi de la description de Thucydide dit:

Profluvium porro qui tætris sanguinis acre
Exicrat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat et in partis genitalis corporis ipsas.
Et graviter partim metuentes limina leti
Vivebant ferro privati parte virili.

Il paraît donc qu'il y avait une corruption et une gangrène contre laquelle on ne possédait d'autre remède que le fer. Tous les médecins savent que de semblables accidents sont contagieux.

Galien au livre IX de *Simplicibus*, parle d'une peste semblable à celles d'Athènes, et il dit à ce propos: Dans cette épidémie on vit sur la peau et sur la face des phénomènes analogues à ceux qu'a notés Thucydide. On était en l'an 170 (P. C.), ce qui prouve bien qu'on a noté des épidémies analogues à plusieurs reprises; qu'elles étaient connues des médecins en Egypte, en Grèce, à Rome.

5° Pline, au 1er chapitre du livre XXVI de son histoire naturelle parle de la *mentagre* des Romains affections si répugnante ue beaucoup préféraient la mort. C'est à ce propos d'elle que Martial dit: en l'épigramme 79 de son 1er livre:

... Indignas premeret pestis, cum tabida
Facies, inque ipsos vultus serpere atra
Lues....

Valère Maxime dit en parlant de Pulcher (liv. III) : « Tombé dans l'amour d'une misérable courtisane il périt d'une mort honteuse et infâme. » Suétone raconte qu'Antonius Musa guérit Auguste par des frictions et en le faisant suer. Apulée parle d'un homme qui contracta une affection pestilentielle lors du premier rapport qu'il eut avec une femme; ailleurs il parle d'une maladie de même nature.

Pour savoir si, chez les Romains, les affections vénériennes étaient contagieuses, il suffit de lire Celse, livre VI, chap. 18.

Passons aux Arabes; Alzaharavius dit, chap. 17,8, p.81. «Laissons de côté cette affection qu'on appelle *aldea alcohji*, parce que c'est une maladie honteuse et malhonnête et que ceux qui la traitent sont rares.» J. Léon l'Africain raconte (liv. I) à propos de la peste inguinaire de 693, que le meilleur remède contre elle c'était de frictionner les glandes avec un certain onguent de terre d'Arménie.

En parcourant les annales de toutes les nations connues, il ne serait pas difficile, de trouver des exemples d'affections contractées de la même manière. Or la contagion est le caractère essentiel du mal français'; pour que des médecins remarquables aient pu considérer comme nouvelle une affection dont la cause et les effets sout si anciens, ils ont dû oublier les lois de l'économie ; ils ont dû oublier que la luxure a pu et pourra toujours enflammer des organes remplis d'éléments putrides...

Souvent quand le poumon respire des vapeurs moins insalubres que l'urine, il s'enflamme et suppure ; par suite de sa mollesse, de l'arrivée continuelle de l'air, il s'y produit une phtisie contagieuse. Des suppurations également contagieuses ne peuvent-elles donc se développer dans des parties molles fortement enflammées baignées dans des liquides putrides ammoniacaux ? Nous en sommes revenus aux dysenteries contagieuses des armées et nous retrouvons cette conclusion que les lois de la nature sont invariables.

Ce travail pourra paraître un objet de pure curiosité n'intéressant en aucune façon l'humanité. Que l'on sache guérir la syphilis, voilà qui est sérieux; peu importe son origine, pour la traiter méthodiquement il faudrait cependant la connaître. Si le temps et les forces me le permettent, c'est là le principe sur lequel je m'appuierai pour en éclaircir la vraie

nature, pour établir la véritable méthode de traitement. Jusqu'aujourd'hui on n'a jamais procédé qu'empiriquement malgré tout ce que l'on a écrit sur la matière, de sorte que les succès sont fortuits et inconstants.

J'avoue que ce travail n'est qu'un extrait, que les traits principaux sont dus au génie de maître Sarmiento. Pourtant, ce grand historien, qui avait un talent supérieur, n'a pas pensé à les coordonner ni à les rapprocher.

Nous sommes de tous les hommes ceux qui ont le plus besoin de voir les choses les unes près des autres avec ordre, méthode et critique; il faut que nous les touchions pour nous convaincre. Sarmiento n'était pas médecin, il ne pouvait faire jaillir des faits une lumière suffisante pour établir des principes, et les concilier avec les règles de l'art. C'est la tâche que je me suis efforcé de remplir pour l'édification des professeurs et le bien de l'humanité. »

Inutile de répéter que nous avons donné ce document pour ce qu'il vaut, sans prendre la responsabilité des opinions de l'auteur, sans nous prononcer sur ses arguments. A part la lettre de Pierre Martyr, la plupart sont connus; ils ont été produits et discutés assez souvent pour qu'il soit inutile d'ajouter une dissertation à celles qui existent.

Les papiers de Sanchez nous ont fourni peu de renseignements sur lui-même ; ils nous l'ont montré d'un scrupule extrême dans le choix des matériaux historiques, voilà tout. D'autres volumes sont plus instructifs; jusqu'en 1783, l'année même de sa mort, il a écrit tout ce qui l'intéressait, lui ou ses malades, copié en partie les lettres ou les consultations qu'il envoyait ; une pensée ingénieuse, une citation, un bon mot, se trouvent parfois entre la mention de deux visites.

Comment observait-il? Ce journal, qui comprend près de 50 ans, va nous le montrer. Il serait malheureusement difficile d'adresser au clinicien le même éloge qu'à l'érudit; les faits sont incomplets, l'histoire des malades laisse à désirer. Il n'y a, dira-t-on, rien d'extraordinaire, puisque ces notes rédigées à la hâte n'étaient qu'un memento destiné à aider ses souvenirs; pas toujours. Sanchez se rappelle qu'il est iatro-mécanicien et élève de Boerhaave ; il ne délaisse jamais complètement la théorie et souvent il y a presque autant de lignes sur les indications générales que sur l'état actuel ou les symptômes. En revanche le

diagnostic est rarement l'objet d'une longue discussion ; quan l'auteur en donne un, il ne le motive point ; souvent, il se contente d'une mention ambiguë indiquant qu'il restait dans son esprit des doutes sérieux.

En 1739, il soigne le prince Troubetzkoï pour une maladie fébrile avec dyspnée, œdème des membres inférieurs, expuition sanglante ; autant qu'on peut le supposer, il s'agissait d'accidents pulmonaires consécutifs à une affection organique du cœur.

Sanchez s'en préoccupe peu. Il avait écrit en marge dès le premier jour : symptômes d'une maladie de poitrine grave, il n'ajouta rien dans les visites ultérieures.

Voici l'observation :

26 août 1739. Le malade est âgé de 70 ans, depuis longtemps il a été tourmenté d'accidents cutanés divers ; il a eu du sang dans les urines, de la fièvre, une toux sèche, des épistaxis, des hémoptysies, de la dyspnée, tuméfaction des mains, des pieds, des jambes. Aujourd'hui, 26 août 1739, pas d'œdème des jambes. Ce malade est sec, affaibli, il a de la raucité de la voix ; le pouls qui était plein et inégal, est très affaibli.

28 août. Crachats sanguinolents, purulents, arrondis, peu liquides, facies hippocratique, chaleur ardente, soif, agitation, respiration facile.

29 août. Un peu mieux ; pouls meilleur, moins de dyspnée. urines de couleur satisfaisante, léger nuage vers le fond. Crachats sanguino-purulents, ronds, non liquides.

31 août. Epistaxis (3 onces de sang) ; sang dans les crachats et dans les selles, par suite de la sécheresse de la gorge, peut à peine parler ; ses paroles sont inintelligibles, soif moindre, dort peu, urines troublées par un léger nuage.

2 septembre. Dyspnée, pieds enflés ; de nouveaux crachats boueux, urines épaisses fortement colorées, douleur et tuméfaction près de l'oreille droite ; c'est là un symptôme très grave. Hippocrate dit : « Parotides cum dolore incipientes pessimæ, et post longos morbos apparentes non suppurantes lethales. »

3 septembre. Vomissements noirâtres, la douleur parotidienne continue sans atténuation, 6 ou 7 selles, pouls inconstant, plutôt mou que plein.

Le même jour, diarrhée, la parotide ne devient pas plus saillante. Douleur violente dans le pharynx rendant la déglutition presque impossible. Remèdes destinés à diminuer la diar-

rhée et à raffermir l'estomac Nous ne conservons cependant aucun espoir de le sauver.

4 septembre. Très affaibli ; pouls misérable, ne peut avaler par suite de la sécheresse du pharynx. Facies hippocratique. Ne passera probablement pas la nuit. Mort le 10 septembre.

Ici encore il est possible de faire une sorte de diagnostic rétrospectif, on ne sait trop à quelle époque ont commencé les choses; mais à partir du jour où Sanchez suit le malade on se rend assez bien compte de son état.

Il n'en est pas toujours ainsi, nous ne saurions trop à quoi rattacher telle observation suivie d'autopsie.

En voici une, par exemple, dans laquelle l'accident principal a commencé par des phénomènes aigus, ce sont des pertes blanches et rouges. Sanchez ne désespère pas, il bâtit pour la circonstance une théorie dans laquelle il fait jouer aux artères utérines un rôle de première importance. Son hypotèse plus que risquée, sert de base à un traitement probablement conforme de tous points aux doctrines de l'école de Leyde.

Il n'avança guère les choses, la malade mourut après des évacuations sanglantes répétées, de la dysenterie dit l'auteur. Y avait-il deux affections indépendantes, une phlegmasie intestinale développée chez une personne ayant déjà une affection cancéreuse des organes génitaux internes ; ce n'est guère probable, dans tous les cas, nous laissons à la sagacité de nos lecteurs le soin de résoudre le problème.

Observation : Mme Grau, âgée de 40 ans; avortement quelque temps auparavant, hémorragies abondantes ; s'était rétablie, menstruation régulière. Il y a 6 mois, les règles ont commencé à devenir moins abondantes, douleur dans le voisinage du sacrum, caillots, puis pertes blanches avec hydatides, mucus sanglant. Cette malade était vigoureuse, sanguine, elle avait cependant peu d'embonpoint et le système musculaire était peu développé, douleurs rhumatoïdes dans les pieds, eau de Spa, pas de fièvre.

30 août. Rien du côté des urines. Je pense qu'il y a une obstruction de l'utérus et une stase sanguine à sa surface, par suite écoulement d'un mucus catarrhal sanguinolent, pilules de gomme, avec savon de Venise, baume du Pérou, décoction d'écorce d'orange, fleurs de mille pertuis, racines de douce-amère, crême de tartre.

1er septembre. J'ai prescrit : fumigations vaginales d'herbe aromatiques et détergentes, 4 parties d'eau et 2 de vinaigre.

Dans l'histoire de cette malade, il est question de diverses hémorragies consécutives à deux avortements (vers sa quarantième année), traitées parfois par les astringents, parfois par les stimulants. L'habitus de la malade un peu amaigri, mais les joues sont toujours roses, ses antécédents me font supposer que les branches de l'iliaque interne qui se rendent aux ligaments larges, et à l'utérus, sont obstruées et que certaines parties sont devenues calleuses par ce fait. Le sang suinte à la surface de l'utérus excorié ou renfermant des hydatides, lorsque le mucus est enlevé il y a des ulcérations et des callosités; le mucus mélangé au sang et à d'autres débris organiques prend une couleur rouge pâle; si je suis assez heureux pour trouver un médicament qui rende à l'utérus sa perméabilité, le ton aux parties relâchées, le jour à celle qui sont obstruées,je guérirai sûrement la malade. J'essayerai de ramollir et de prévenir la putréfaction. je résoudrai les parties muqueuses, je relâcherai les parties solides par des fumigations vers le sacrum. Puis j'agirai de haut en bas (a tergo) par les potions gommeuses, le vin de quinquina, je chasserai le sang inutile qui stationne et j'en ferai de nouveau. Mais si c'est un squirrhe que nous avons à craindre ? J'amollirai le squirrhe et j'agirai sur lui de haut en bas. N'avons-nous pas à redouter des hémorragies profuses de telle sorte qu'il soit changé en cancer, cela pourrait arriver si j'employais des évacuants et des excitants trop énergiques. Mais j'agirai avec précaution, suivant que le flux sera plus ou moins abondant. Si l'écoulement blanc augmente chaque jour sans qu'il y ait de douleurs dans le dos, ni dans le pubis. je n'ai rien à craindre. Qu'il vienne à changer de couleur, j'arrèterai le traitement et j'aurai recours aux palliatifs.

2 septembre. Les fumigations ont été faites ; la malade a bien dormi, pas de douleurs dans l'hypogastre, ni dans les lombes, grumeaux de sang dans l'urine ; linges sanglants, selle. Pas de leucorrhée Le sang est très fluide, et les vaisseaux utérins sont probablement très relâchés. L'utérus n'est probablement pas squirrheux, puis les métrorrhagies ne sont pas accompagnées de douleurs, tout est relâché par le fait des fumigations, du reste la leucorrhée venait d'une laxité antérieure, il a sorti du sang quand elle a augmenté. Un peu d'œdème des malléoles.

Teinture :

Limaille de fer non rouillée........... 2 onces.
Electuaire d'écorce du Pérou.......... 4 onces.
Id. de rhubarbe désséchée...... 1/2 once.
Vin généreux du Rhin............... 1/2 litre.

Donner en outre toutes les 3 heures deux des pilules suivantes :

Mastic.....................	} ââ 1 gros.
Rhubarbe désséchée...........	
Racine de tormentille.........	1/2 gros.

(Pilules de trois grains chacune)

La malade s'abstiendra de racine douce-amère qui liquifie le sang, de même que de la gomme et le savon de Venise qui le mettent en mouvement. Demain : vin amer, pilules, teinture de fer prescrite (suit une description minutieuse du régime à suivre).

17 septembre. Teinture de fer et de quinquina, pilules gommeuses, violente dysenterie précédée de spasmes, genou gauche froid, hoquets, faiblesse extrême.

20 septembre. Outre les remèdes prescrits la malade a pris un peu de teinture de vin amer, pilules gommeuses. Constipation, rougeur des joues, douleurs hypogastriques, dysenterie soudaine, selles muqueuses, vertes, sanglantes. Saignées.

Les règles apparaissent; douleur vers le côté gauche, l'ombilic, l'iliaque, sueurs froides, cuisse et genou gauche froids, genou droit chaud, rougeur des joues; la fièvre n'est pas augmentée. Mort le septième jour après l'apparition de la dysentérie.

Autopsie : Pas de graisse dans le péritoine, beaucoup de ganglions indurés. Pas d'inflammation de l'intestin sauf dans le côlon transverse, vésicule biliaire remplie d'une bile abondante qui coulait dans le duodénum par un large conduit.

En écartant les intestins,on apercevait dans le bassin l'utérus, les ovaires, les trompes noirâtres comme tout le reste. L'utérus incisé par le milieu présentait la même teinte. La trompe du côté gauche était tellement altérée qu'elle se délitait au moindre contact; hydatides des ovaires. La trompe droite n'était pas aussi putride que la gauche; mais elle avait la coloration déjà observée dans le bassin. La surface antérieure du péritoine, était couverte de points noirs. »

Certaines lacunes sont imputables à Sanchez lui-même; mais d'autres, plus nombreuses, tiennent à l'état de la science, à l'époque où il écrivait. On entend souvent, parmi les gens du monde, une légende relative à l'état stationnaire de notre art, qui en serait à peu près où il en était à l'époque d'Hippocrate et d'Asklépiade de Bithynie; et il y a 150 ans, un médecin instruit pouvait difficilement arriver même après un examen nécroscopique à donner un nom à une maladie! Nous ne concevons plus bien aujourd'hui la situation des praticiens du xviiie siècle obligés de se contenter du pouls, de l'habitus, des antécédents et de raisonner exclusivement là-dessus puisqu'ils n'avaient à leur disposition aucune de nos méthodes exploratrices. Ces observations semblent, comme nous le disions, presque naïves; aujourd'hui il est probable que, si l'on rédigeait un recueil de celles des médecins les plus instruits de l'époque, on en trouverait beaucoup d'analogues. L'avantage principal qu'elles présentent, c'est de nous permettre d'apprécier, avec justice, l'importance des progrès accomplis aussi bien en clinique qu'en anatomie pathologique.

Sanchez avait un sujet de prédilection : les maladies vénériennes; il avait étudié la syphilis ailleurs que dans les livres, vu beaucoup de malades, expérimenté des traitements nombreux, peut-être avait-il une tendance trop marquée à voir partout des accidents spécifiques. « Les opérations sont impuissantes à sauver les blessés, écrivait-il en mars 1777, à propos de la chirurgie de guerre, la vérole étant si commune que tous meurent après l'opération par des gangrènes. » De temps en temps, on lui demandait, de Russie, une consultation pour un illustre client. Voici ce qu'il écrivait en 1765, au sujet d'un membre de la famille Orlov. « J'ai appris par quelqu'un digne de foi et auquel les choses de la médecine ne sont pas étrangères, qu'un jeune homme, bien portant jusque-là, avait été saisi tout à coup d'une épouvantable douleur de ventre, qu'aucun des remèdes administrés par les plus habiles médecins, n'a servi à rien; que les forces avaient diminué à tel point que le malade en était arrivé presque au tabes. Les uns pensaient à un calcul vésical, d'autres à certaines acrimonies; d'autres enfin, à une affection spasmodique du système nerveux. L'illustre malade ne guérit qu'avec des pilules mercurielles et des bains russes.

« Je suis absolument certain que le mal napolitain était la cause de tout, que le virus vénérien, infectant les nerfs en totalité avait pénétré jusque dans les replis les plus profonds du mésentère, et produit les douleurs dont se plaignait le malade. J'ai vu un calcul biliaire accompagné d'ictère, de coliques horribles produit par la même cause. En pareil cas, nous n'avons d'espoir que dans l'usage externe du mercure et dans les bains russes. »

Nous terminerons cette excursion par un épisode douloureux de la vie intime de Sanchez dans ses dernières années.

Pensionné par la Russie, par le Portugal, il menait une existence indépendante que beaucoup de personnes enviaient peut-être. Qu'y avait-il sous tout cela? une gêne permanente, parfois une misère réelle. Le médecin avait délabré sa santé au service d'une cour étrangère; il avait sacrifié la meilleure partie de sa fortune à des œuvres de bienfaisance. La reconnaissance des souverains fut maigre et irrégulière, et plus d'une fois, il dut entamer avec ses créanciers des pourparlers diplomatiques en attendant les quartiers de sa pension exposés à s'égarer en route. Il écrivait le 31 octobre 1780, au conseiller Chotinsky, en ces termes :

« Au 21 août dernier, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence en lui envoyant une ordonnance de médecine contre les aigreurs de l'estomac. Depuis ce temps-là, je n'ai pas eu l'honneur et le contentement de ses bonnes nouvelles, ce qui me fait soupçonner que ma lettre n'est pas arrivée à sa destination, et c'est ce qui m'oblige à recourir à Votre Excellence, non-seulement pour savoir de ses bonnes nouvelles, mais aussi pour lui exposer mon état de santé depuis le 26 du mois de juin dernier jusqu'à ce jour. Tourmenté pendant deux mois de coliques convulsives avec des accès de fièvre qui se sont terminés par des douleurs de goutte avec les jambes enflées, je ne veux pas incommoder Votre Excellence avec le récit d'un malade qui souffre, enfermé chez lui depuis quatre mois

Je laisse à la considération de Votre Excellence et à la tendresse de son charitable cœur « le soin d'apprécier » comme il me serait possible de vivre sans le secours qu'elle m'a fait avoir depuis de si longues années. Les dépenses inévitables pendant une si cruelle et si longue maladie, la cherté générale à cause de cette guerre, augmentent encore mon affliction. J'espère qu'à

la réception de cette lettre, Votre Excellence aura la bonté de m'envoyer le mandat pour recevoir la pension que j'ai reçue pendant tant d'années »

Cette épître en dit plus qu'un long récit, sur la munificence des rois et la condition des savants auxquels ils daignaient accorder leurs faveurs à la fin du dernier siècle.

CINQUIÈME LECTURE

GREGORII TURONENSIS EPISCOPI PATHOLOGIA

Grégoire de Tours ne fut ni médecin, ni professeur, ni philosophe. Les évêques du VIe siècle étaient en Gaule les représentants d'un ordre de choses agonisant, les derniers fonctionnaires de l'Empire romain dont les institutions survivaient à la puissance politique. Les chroniqueurs ultérieurs ne furent que des moines historiographes connaissant par ouï-dire les événements dont ils parlaient; les réminiscences scientifiques les subtilités théologiques arrivaient pêle-mêle sous leur plume et donnaient à leurs récits un singulier caractère d'enchevêtrement et d'obscurité pédantesque. Rien de semblable chez l'évêque de Tours. Témoin souvent oculaire de ce qu'il raconte, il était, comme tous les prélats de son temps, le protecteur naturel des sujets de son Eglise, le défenseur de ses biens, l'intermédiaire entre les princes barbares et leurs enfants; il n'a point tenu des annales proprement dites, n'a point rédigé comme Alcuin, Maurus Rhaban ou Gerbert, des notes destinées à l'enseignement; pourtant il parle souvent de médecine; il a même sur certaines maladies des idées d'une curieuse netteté.

D'où lui venaient ses notions? Un peu de ses études, beaucoup de ses conversations. L'historien des Francs, est un des premiers biographes des bienheureux de l'Eglise latine, une sorte de notaire ecclésiastique chargé d'enregistrer les guérisons miraculeuses de saint Martin. Le christianisme n'était en possession ni de ses dogmes, ni de sa liturgie; les pays auxquels la des-

truction de l'Empire d'Occident a rendu leur autonomie sont indépendants au point de vue religieux ; on n'a pas créé encore une autorité supérieure à celle des Conciles, une église cosmopolite à hiérarchie unique.

Les temps sont si malheureux, les abus de la force tellement répandus, les pouvoirs si disséminés que tout le monde tourne les yeux vers le ciel et lui demande une protection qu'aucune autorité humaine n'est en état d'assurer. C'est l'époque des légendes, des cures inattendues. Grégoire, plus éclairé que ses contemporains, y croyait comme eux, et c'est pour cela que nous trouvons chez lui une nomenclature et des descriptions pathologiques intéressantes.

A ce moment il y a deux médecines : l'une, sans traditions, sans livres, sans adeptes réguliers ; c'est la médecine sacrée, celle qu'on pratique aux abords des sanctuaires ; cette médecine-là n'est que l'adaptation chrétienne d'un ancien culte. La Grèce avait donné Esculape à Rome, l'Egypte lui avait donné Sérapis ; tous les deux guérissaient ou enseignaient les moyens de se guérir. Sérapis, plus jeune et moins populaire, resta confiné en Italie ; le dieu grec pénétra jusqu'aux derniers postes militaires des Gaules. Les missionnaires l'y trouvèrent si bien établi qu'ils durent le remplacer et non le détruire. Afin de détourner les malades de l'apostasie, on commença dès le IIIe siècle à porter à l'actif des héros chrétiens les guérisons que les païens attribuaient au fils d'Apollon. On emprunta ses temples, son culte, dont l'incubation oniromantique était la pratique principale. On dormait aux grandes fêtes devant ses statues ; on dormit sur les sarcophages des Saints et les Saints apparurent comme Esculape était apparu ; il donnèrent des conseils comme il en avait donné ; les églises et leurs chapelles s'enrichirent d'*ex voto* comme les Asklepieia. On imita jusqu'aux procédés scientifiques : il y avait autour du temple de Pergame un jardin botanique dont les plantes répondirent plus d'une fois aux ordonnances divines ; dans la crypte de saint Ferréol et saint Ferruccius, à Besançon, on cultivait plusieurs herbes médicinales, entre autres la sauge. Tout ce qui touchait au tombeau des bienheureux acquérait une vertu curative. L'huile d'une lampe rendit la vue à Fortunatus ; des fragments du vêtement d'un pèlerin firent dessécher une éruption variolique. Les taches de cire étaient soigneusement grattées : la

poussière était recueillie, donnée en potion, appliquée en topique ; on utilisait jusqu'à l'eau ayant servi à nettoyer les monuments.

A côté de cette médecine des mystiques et des désespérés il y en avait une autre expérimentale, exercée par des gens qui avaient étudié et dont quelques-uns avaient accompli pour cela de longs et périlleux voyages.

Les praticiens du temps portaient presque tous des noms gallo-romains ; quelques-uns avaient conservé le titre, sinon les privilèges qu'ils possédaient depuis Dioclétien. Marileif était un archiatre palatin attaché à la cour de Chilpéric, si l'on peut donner le nom de cour à la réunion de leudes, d'esclaves, de lites qui constituaient l'entourage des Mérovingiens ; Reovalis était un archiatre municipal de Poitiers. Les avantages de ces fonctionnaires variaient suivant le caractère du prince, suivant l'ascendant qu'ils avaient su prendre sur son esprit. Le poste de l'archiatre palatin était souvent dangereux ; malheur à lui s'il déplaisait à ces misérables dont le caprice du maître faisait des reines! Gontran éleva jusqu'à son lit une certaine Austrechilde Bobila, de condition infime comme la Jézabel neustrienne. Elle commença par semer la discorde et les deuils dans la famille royale; heureusement qu'elle fut emportée par la mortalité de 580. Avant de mourir elle obtint de son faible époux une dernière et horrible faveur : « J'avais, lui dit-elle, l'espoir de vivre longtemps si je n'étais tombée entre les mains d'ignares médecins ; ce sont leurs potions qui m'arrachent la vie et la lumière. Mais je ne veux pas périr sans vengeance ; je ne veux pas qu'ils se réjouissent de mon trépas ; je veux que leurs amis et leurs proches pleurent avec les miens. Jure-moi que quand je ne serai plus tu les feras périr par le glaive. » Gontran jura et le lendemain de la mort d'Austrechilde les archiatres Nicolas et Donatus furent exécutés.

« Beaucoup de gens sages, ajoute naïvement le contemporain, crurent que le roi avait gravement péché en tenant son serment. »

Frédégonde n'eût rien fait de pis. Quand l'épidémie sévit, il y avait cinq ans que le médecin Marileif avait quitté sa cour. C'était un homme de condition servile ; son père était meunier d'un monastère ; ses frères, ses cousins étaient employés à la boulangerie et aux cuisines. Pour être agréable à ses maîtres,

Marileif avait pris un nom tudesque; il sut conserver longtemps la faveur royale, acquit même une fortune sérieuse pour l'époque, mais il ne put la conserver. Comme il traversait Tours, les compagnons d'un fils de Chilpéric réfugié à Saint-Martin, le volérent et l'auraient tué s'il n'eût réussi à gagner une église. Dix ans plus tard, il fut dépouillé de ce qui lui restait par les soldats de Gontran et réintégré au service de l'abbaye, comme ses frères. Un autre archiatre appelé Petrus vit assassiner sous ses yeux, par les leudes d'Austrasie, son protecteur et son ami, le maire du palais Protadius.

Le service des médecins municipaux était moins brillant moins rétribué peut-être, mais il excitait aussi moins de haines jalouses. Leurs fonctions consistaient à former des élèves et à soigner gratuitement les pauvres.

Leur témoignage avait près des tribunaux même ecclésiastiques une grande valeur; les mesures de défiance bien connues, que renferment à leur égard la loi wisigothe sont isolées. Ailleurs les dispositions légales étaient souvent telles que le rôle de l'expert se réduisait à peu de chose puisque chaque plaie avait son amende et son nom. Dans certains cas, sa présence suffisait pour que le plaignant ou le défenseur fussent dispensés d'amener avec eux le nombre de témoins nécessaire pour établir la véracité de leurs assertions. « Si une personne, disait la loi des Ripuaires, en a blessé une autre à la tête ou aux membres, de telle sorte qu'un os soit sorti; si le bruit de cet os jeté sur un bouclier s'entend de l'autre côté d'un chemin public large de douze pieds, le coupable sera puni d'une amende de six sols. » Il y a lieu de supposer que l'épreuve était faite par un homme de l'art ou en sa présence; la loi bavaroise dans laquelle le même article est à peu près répété, ajoute : « Quand le médecin a perdu l'os et ne peut le présenter, il amènera avec lui deux témoins pour attester qu'il était bien sorti de la plaie, ou ledit médecin devra le prouver lui-même. » Et plus loin le législateur barbare ajoute : « Quand la tête a été transpercée de telle sorte que la cervelle soit à jour, que le médecin la touche avec un linge, l'agresseur devra payer douze sols. » L'amende s'élevait jusqu'à 40 sols dans les hernies du cerveau, même lorsque la portion sortie avait été réduite à l'aide de médicaments ou du *siricum*, espèce de spatule dont la description n'a été donnée nulle part. A Poitiers, sous le règne du bon roi

Gontran, on eut à décider entre l'abbesse du monastère où avait vécu sainte Radegonde et des religieuses révoltées; l'archiatre Reovalis intervint au dernier moment et son témoignage fut décisif. Nous ne suivrons pas les détails de cette scandaleuse affaire; nous verrons simplement les faits principaux et le rôle du médecin.

Parmi les religieuses, se trouvait une certaine Hrodielde que les Gallo-Ramains, peu habitués à l'aspiration germanique, appelaient Clotilde. Cette fille de Charibert portait dans son cœur les appétits, les révoltes, la cruauté et le besoin d'intrigue de ses parents. Elle dissimula tant que vécut Radegonde; sa douceur, sa bonté, le dégoût du monde et la foi ardente qui lui avaient fait préférer le voile au sceptre exerçaient sur tous un incroyable prestige.

Dès que la sainte fut morte, Hrodielde oublia vite sa soumission factice, et la mérovingienne reparut telle qu'elle était. Elle commença par exciter les mécontentements. « J'irai, disait-elle, vers mes proches, je leur ferai connaître les humiliations dont on nous abreuve ; je leur dirai qu'on traite des filles de rois comme les dernières des esclaves. » Le résultat de ces manœuvres fut qu'un beau jour, elle, Basine sa parente, et quarante autres sœurs quittèrent précipitamment la communauté. A Tours, la plupart d'entre elles, calmées par les exhortations de l'évêque, s'humilièrent et reprirent le chemin de Poitiers. Hrodielde voulut à toute force porter ses doléances aux pieds de Gontran, son oncle. Celui-ci la reçut avec bienveillance, lui fit des présents, lui promit de nommer immédiatement des juges qui sauraient reconnaître si ses griefs étaient fondés.

Une telle procédure ne satisfaisait pas l'impatience de la fugitive. Grâce aux ressources que lui avait procurées son voyage, elle recrute à son retour à Poitiers, une troupe d'esclaves, d'assassins, de ruffiens de la plus dangereuse espèce et à la tête de cette armée improvisée, prend nuitamment le couvent d'assaut, se promettant bien de jeter l'abbesse à la porte et de s'installer à sa place. Celle-ci qu'une humeur podagrique, c'est-à-dire une attaque de rhumatisme, clouait dans sa cellule, se fit transporter à la chapelle, au pied de la croix. La sainteté du lieu n'était pas faite pour arrêter les assaillants ; ils s'y précipitèrent dans un tel désordre qu'ils se blessèrent les uns les autres ; une religieuse ayant couvert la supérieure de son corps

fut enlevée à sa place. Cette méprise ne faisait pas l'affaire de Hrodielde. Le matin elle renvoya ses sicaires au couvent, et cette fois ils lui amenèrent l'abbesse qu'elle garda prisonnière.

Alors le pillage de la maison commença : le mobilier de la cuisine fut brûlé, les étoffes précieuses furent enlevées ; des religieuses restées fidéles furent massacrées sur le tombeau de sainte Radégonde ; c'était une singulière façon de se préparer à la fête de Pâques, qui devait arriver dans huit jours tout au plus.

L'évêque eut beau menacer d'excommunication, déclarer qu'il enlèverait par force la prisonnière, Hrodielde, pour toute réponse, ordonna à ses hommes de la tuer à la premiére tentative; heureusement qu'un certain Flavianus put la sauver. Après cela une lutte de préséance s'établit entre les deux cousines ; tous les jours, le couvent et la ville étaient troublés par des rixes sanglantes. Les choses allèrent si loin que Childebert et Gontran chargèrent Grégoire de Tours, Mérovée de Poitiers, Ebregisil de Cologne, enfin le métropolitain lui-même, Gaudegisil de Bordeaux, d'instruire le procès et de prononcer un jugement définitif. Les évêques ayant répondu qu'ils ne pourraient siéger tant que l'ordre ne serait pas rétabli, le comte Macco fut chargé de mettre les révoltées à la raison. L'oratoire de la princesse était défendu par ses singuliers soldats ; on dut les charger à coups de framée et en tuer quelques-uns ; elle-même saisit un cricifix à deux bras : « Vous n'oserez, cria-t-elle, porter la main sur la sœur et la cousine de vos rois ; car si vous le faisiez, le jour viendrait où je saurais me venger. » Ces protestations n'arrêtèrent personne ; elle et ses complices furent arrachées par force du couvent.

La cause fut vite instruite ; Hrodielde vaincue, prisonnière, ne perdit rien de son audace. Au lieu de se borner à répondre et de solliciter l'indulgence des juges, elle se fit accusatrice, reprocha à sa supérieure des irrégularités sans nombre, ne craignit pas d'inventer de monstrueuses calomnies. « Voilà, dit-elle montrant une personne en habits de femme, un de ces jeunes gens que l'abbesse a introduits déguisés dans le couvent. » L'accusation était fausse et absurde, car l'individu incriminé n'y était jamais entré, et il avait perdu dès l'âge le plus tendre, les attributs de la virilité ; c'est ce qu'il apprit aux juges L'assurance de la prévenue n'en fut pas troublée.

« Voyez donc, ajouta-t-elle, cette bonne et sainte femme qui fait préparer, à la manière des impératrices, des serviteurs pour son usage. » Elle dit tout cela avec une hardiesse d'expression que le latin du temps seul est capable de rendre. En présence de cette méchanceté nouvelle, la pauvre religieuse, confuse, hésitante, ne put répondre rien, sauf qu'elle ignorait absolument ce dont il était question.

A ce moment. Réovalis intervint : « Pendant son enfance, dit-il, cet homme avait à la cuisse une affection à cause de laquelle on désespérait de sa vie ; sa mère alla trouver sainte Radegonde pour en obtenir quelques secours. Je fus appelé par es ordres et elle me recommanda d'essayer tout ce que je spourrais pour le guérir. Alors j'ai enlevé les testicules, comme je l'avais vu faire autrefois aux médecins de Constantinople, et j'ai rendu l'enfant sain ct sauf à sa mère; l'abbesse actuelle n'a jamais rien su de tout cela. » Ce témoignage catégorique entraîna l'opinion des juges, et le procès se termina par l'excommunication et le renvoi des rebelles.

L'époque où l'archiatre poitevin avait visité Constantinople n'était point, comme on pourrait le croire, une époque de décadencc absolue, c'était celle d'Aétius d'Amide. La facilité avec laquelle il se décida à entreprendre une mutilation, l'assurance qu'il donne d'avoir vu faire souvent la même chose, montrent que si les chirurgiens du temps ne posaient pas toujours les indications avec une justesse digne d'éloge, ils n'avaient point la même frayeur des opérations sanglantes que les médecins des onzième et douzième siècles.

Grégoire de Tours n'aimait ni l'art de guérir, ni ceux qui l'exerçaient; cet art avait trop de rapport avec la philosophie, qu'il détestait ; de plus, les médecins étaient les concurrents des bienheureux dont il enregistrait les miracles. Peut-être rencontra-t-il plus d'une fois chez eux un scepticisme blessant; cela n'empêchait pas qu'il eût pour médecin Armentarius, son oncle ou son cousin car sa mère portait le même nom. Celui-ci supportait sans impatience les discours, et les sorties de son client.

« Voilà que tu as dépensé pour moi tout ton art, lui dit-il un jour, pendant qu'il était en proie à une dysenterie cruelle; j'ai éprouvé la force de tes drogues; mais choses de la terre ne servent à rien à celui qui va mourir. Il ne me reste plus qu'à

essayer une grande thériaque que je te montrerai. Prends de la poussière sur le sépulcre du bienheureux Martin et fais-moi une potion avec cela ; si elle ne réussit pas, c'est que j'ai perdu toute chance de me sauver. »

D'autres praticiens s'adressaient exclusivement aux crédules, aux gens du peuple; on donnait à ces guérisseurs d'une orthodoxie douteuse le nom païen d'harioli. Les incantations, les ligatures faites avec des herbes et appliquées autour des membres, les potions, dont ils avaient seuls le secret, constituaient leur thérapeutique. Quelques-uns eurent des visées ambitieuses : ils prêchaient, faisaient des prosélytes; leurs sermons contenaient de violentes invectives contre les puissants du jour, les occupants germaniques et les évêques dont le peuple ne pouvait ni apprécier la situation délicate, ni comprendre la diplomatie. Une telle conduite n'était pas sans danger : jamais l'Eglise n'a regardé favorablement les faux prophètes, jamais les conquérants n'ont vu sans inquiétude les grands rassemblements et les émotions populaires.

Le plus fameux peut-être de ces empiriques fut un certain Didier, qui se vantait de recevoir les communications des apôtres Pierre et Paul. Il guérissait en leur nom par un mot, par l'imposition des mains, mais s'il ne réussissait pas, il avait recours à des moyens moins célestes, à la gymnastique, aux frictions. « Il ordonnait qu'on distendît violemment les jointures à ceux que la faiblesse ou la paralysie empêchaient de marcher. Deux de ses serviteurs saisissaient les mains du patient, deux autres les pieds et ils tiraient tellement en sens opposé que le malheureux croyait avoir les membres rompus ; ceux qui n'étaient pas guéris étaient infailliblement tués. » Un autre, un bûcheron du pays de Bourges, se déclarait supérieur à Jésus. Il racontait que des abeilles l'avaient entouré lorsqu'il était endormi dans la forêt. Pendant deux ans on le crut fou, il se mit malgré tout à prophétiser et à courir la contrée, accompagné de gens sans aveu qu'il appelait ses disciples. Le résultat le plus clair de ses prédications c'était le pillage des propriétés mal défendues ou des villes ouvertes. A l'approche du Puy en Velay son escorte était une véritable armée; il envoya vers l'évêque un parlementaire pour réclamer l'entrée de la place. Un refus absolu n'eût pas été sans danger ; l'évêque temporisa, donna mission à quelques hardis serviteurs d'aller trou-

ver le faux Christ, et l'un d'eux fit cesser tout embarras en le tuant.

Ces aventures eurent parfois des terminaisons moins tragiques. Un jour, Grégoire prenait son repas du soir lorsqu'un paysan vint lui intimer l'ordre d'aller au devant de reliques qu'un saint personnage apportait; le saint personnage était un individu sordide, vêtu de la tunique sans manches des moines égyptiens, accoutrement complété par un suaire en sautoir. Il tenait à la main une croix formée par deux morceaux de bois aux bras de laquelle pendaient des gourdes remplies, selon lui, d'huile sainte. On racontait, en outre, qu'il rapportait d'Espagne des os de saint Vincent et de saint Félix. L'évêque n'obéit pas à l'injonction qui lui était si brutalement adressée. « Qu'on mette, dit-il, les bienheureuses reliques dans la basilique; demain matin j'irai les recevoir. » Cela ne fit pas l'affaire du voyageur ; il pénétra de force jusqu'à la cellule de Grégoire, et comme celui-ci, assez étonné, lui demandait ce qu'il voulait. « Tu aurais dû, répondit-il, me faire meilleur accueil ; je raconterai au roi Chilpéric ce qui s'est passé et il te punira. » Cet homme parlait d'une manière grossière; malgré son effronterie et son bavardage il ne savait rien dire de sensé.

De Tours, le prophète se rendit à Paris; il arriva suivi d'une foule énorme, au moment où l'évêque Ragenod célébrait les Rogations. Ayant appris ce dont il s'agissait, celui-ci lui fit dire de déposer ses reliques sur l'autel et de se joindre aux fidèles; il répondit par des injures, Ragenod, moins patient que l'autre prélat, le fit emprisonner et ordonna d'examiner avec soin ce qu'il portait.

On trouva dans un sac des racines d'herbes, des dents de rat, des griffes et de la graisse d'ours. Ces objets, qui rappelaient singulièrement les amulettes et les maléfices, appartenaient plutôt à un sorcier qu'à un saint. Les menaces de l'imposteur n'émurent personne; on le chassa du territoire de Paris, après avoir jeté dans la Seine sa croix et son sachet magique. Il ne se tint pas pour battu et reparut dans le même appareil avec une croix nouvelle, des reliques nouvelles, quelques mois plus tard au moment où la tenue d'un concile avait amené à Lutèce de nombreux évêques. On l'emprisonne encore; il réussit à sortir et fête si bien la délivrance que le soir il reposait ivre-mort dans un coin du parvis de Saint-Julien, à la porte du

logement assigné à Grégoire. Lorsque celui-ci se leva vers minuit pour l'office de *nocturne*, il fut arrêté par une odeur tellement nauséabonde qu'il n'osa passer outre; un clerc moins délicat, approche avec une lumière en se bouchant le nez et découvre le *corpus delicti*. Sans égard pour l'infortune du pauvre diable, quatre vigoureux domestiques le portèrent dehors tandis qu'on lavait le pavé. Cette opération consciencieusement accomplie, on chanta l'office; et l'ivrogne dormait toujours! Le lendemain, les ecclésiastiques devisaient à table sur cette aventure; le porteur de reliques fut amené pour être vertement reprimandé. Tout à coup, l'évêque de Tarbes ayant levé les yeux sur lui poussa une exclamation; il avait reconnu l'accusé pour un de ses serviteurs, qui s'était enfui quelques mois auparavant. Le prophète fut quitte de tout pour retourner en compagnie de son maître au pays de Bigorre ; peut-être trouva-t-il que son servage valait en réalité la faveur publique impuissante à le protéger contre les sévices des grands et les géoles de l'Eglise.

Les asiles destinés aux malades pauvres, les institutions charitables étaient-elles très répandues en Occident? cela n'es guère probable. Grégoire n'en parle qu'à propos des lépreux. Or, les maladreries étaient plutôt des lazarets, des espèces de prisons que des hôpitaux proprement dits. Il y en avait un à Châlons-sur-Marne que l'évêque Agricola avait fait construire de ses propres deniers. La tenue de ces établissements laissait singulièrement à désirer; l'historien admire l'abnégation de saint Lupicinus, parce que dans une de ses tournées pastorales à travers le royaume de Bourgogne il était entré sans crainte dans un asile où se trouvaient neuf lépreux, et leur avait lavé les pieds ; il admire sa charité parce qu'il fit élever en sa présence une sorte de lit dans lequel ils pouvaient reposer tous les neuf.

Arrivons à la pathologie proprement dite : On connaissait au VIe siècle les fièvres palustres, la peste bubonique, la variole ; voilà pour les pyrexies. Ce qui attirait l'attention dans les premières, c'était la sensation de froid, la péridocité, le tremblement; on appelait souvent les malades *frigoritici*; le chroniqueur parle du type tierce ou du type quarte; il a même vu des accidents pernicieux : un homme d'Angers fut apporté à Saint-Martin dans un coma complet avec résolution des mem-

bres. Les pèlerinages à tous les sanctuaires pouvaient guérir ; cependant on consultait de préférence saint Sigismond.

Les premiers récits qui frappèrent les oreilles et l'imagination de Grégoire dans son enfance étaient relatifs aux miracles de l'évêque de Clermont, son oncle saint Gall. Il réussit, à détourner de l'Auvergne, par la ferveur de ses prières, la terrible maladie inguinaire la première fois qu'elle apparut en Gaule. De Constantinople, elle avait mis près de quatre ans à venir jusqu'à Marseille où elle se montra vers la fin de l'année 545 ; puis l'épidémie se dirigea vers le Nord, en suivant la vallée du Rhône. Le royaume d'Austrasie fut cruellement éprouvé ; Mayence fut dépeuplée En 546, on entendit la nuit, aux portes de Trèves, les injures et les hurlements des démons que l'intervention de l'évêque Nicetius obligeait d'épargner la ville. A Reims, on fit une procession solennelle dans la quelle le suaire du bienheureux Rémy fut promené d'église en église ; tout le monde crut que la cité avait été épargnée grâce à cet acte de piété.

Malheureusement, la peste était un ennemi plus terrible que les cohortes barbares ; elle accordait des trêves, jamais de paix.

En 563 et pendant les années suivantes, d'autres calamités frappèrent les Gaules. La ville de Tournon était bâtie au bord du Rhône, sur une colline formée par deux mamelons que réunissait une mince languette couverte de jardins et de villas élevées par les Romains. Tout à coup des profondeurs du sol, s'élevèrent des bruits que l'on prit pour les rugissements de l'esprit des ténèbres; les maisons tremblèrent et tout finit par un désastre; l'intervalle des collines jumelles s'éboula, églises,- jardins, habitations, furent précipités dans le fleuve. La catastrophe fut si subite que les gens n'ayant pas même le temps de fuir furent écrasés ou noyés dans les flots. Le Rhône, obstrué débord a sur tout son cours supérieur et inonda Genève elle-même. En Auvergne, on vit pendant près d'un an une comète d'une forme effrayante accompagnée de météores si brillants que les paysans les comparaient à autant de soleils. Aux calendes d'octobre, il y eut une éclipse et comme on chantait matines la vigile d'une grande fête, une alouette entrant dans l'église, éteignit les lumières sans qu'on pût l'arrêter. Passant sous le voile qui séparait la nef du sanctuaire, elle allait renverser la lampe sacrée,

lorsqu'elle fut tuée; la même chose se passa dans la basilique de Saint-André, à Clermont.

On n'était pas revenu de la terreur qu'avaient causés ces prodiges, lorsque la peste reparut. Il n'y eut plus cette fois de saint dont les prières pussent l'arrêter, en moins d'un mois elle arriva en Auvergne. Dès les premiers jours, elle montra une malignité comparable à celle qu'elle avait présentée à Constantinople · les cercueils et même les tables pour transporter les cadavres firent défaut ; on était obligé d'en inhumer cinq, dix, ou davantage ensemble. Les fossoyeurs ne pouvaient suffire à leur tâche; il y eut un jour trois cents corps dans l'Eglise Saint-Pierre. La mort était rapide ; à partir du moment où des tumeurs se dévemontraient soit à l'aine, soit à l'aisselle, le poison se répandait si vite dans l'économie que les malades rendaient l'âme en deux ou trois jours. Narbonne, Dijon, Lyon, Bourges, furent éprouvés comme Clermont.

La peste suivit la même route en 582 et 587; cette année là elle arriva jusqu'au voisinage de Lyon. On prétend que la Bourgogne en fut préservée parce que Gontran fit faire des prières publiques et des processions expiatoires. En 590 Marseille, Viviers, Avignon et la plus grande partie des villes de Provence furent une fois encore cruellement ravagées. Lors de l'intervalle des épidémies, il y avait dans le pays des cas sporadiques dont quelques-uns étaient graves; ainsi pendant un voyage que fit l'évêque de Tours à Brives, deux de ses domestiques furent atteints; le premier mourut, l'autre guérit.

La question de l'origine des fièvres éruptives est une des plus intéressantes au point de vue de la pathologie historique dont on puisse chercher la solution dans Grégoire elle a été touchée si souvent, de tant de façons qu'il nous paraît difficile de passer sans nous y arrêter.

Les premières descriptions de la variole se trouvent dans Ahron et Rhazès; on en a conclu que la maladie, née dans l'Asie centrale ou l'Hedjaz, fut transportée en Europe par les Sarrazins. Cette hypotèse était si bien admise il y a vingt ans, que Grisolle l'a donnée sans correctif, comme un fait indiscuté. Pourtant, dès le XVIIe siècle on avait soutenu que la variole existait dans l'antiquité, qu'Hippocrate et Galien l'avaient vue. Il est fâcheux que les auteurs se soient servis d'une mauvaise

méthode ; à cette époque, voisine de la Renaissance, la philologie grecque occupait en médecine une place réellement exagérée. On tortura les manuscrits, sans pouvoir démontrer que les Anciens avaient connu la relation pathologique de l'exanthème et de la fièvre. Quand les sources de notre histoire furent mieux explorées, quand on chercha dans nos vieux chroniqueurs autre chose que des légendes, on s'aperçut que plusieurs de leurs descriptions pouvaient s'appliquer aux fièvres éruptives. Si elles existaient en Gaule sous les fils de Clotaire, cinquante ans avant l'Hégire, il ne pouvait être désormais question de l'origine arabe. Avant d'aller plus loin, nos lecteurs nous permettront de supposer, comme le font parfois les mathématiciens, le problème résolu et de chercher si les éléments de la solution ont quelque valeur. Les fièvres éruptives sévirent au temps dont nous parlons ; Grégoire les a connues. Le malheur, c'est qu'on a pris la proie pour l'ombre et donné comme pièces justificatives des descriptions ambiguës. La plus fréquemment citée est celle de l'épidémie de 580 : elle commença dans le pays correspondant aux départements actuels de l'Aine et de la Marne résidence favorite des rois de Neustrie · « La maladie dysentérique envahit presque toute la Gaule ; ceux qui en étaient atteints avaient des vomissements avec une fièvre violente de la douleur des reins, de la pesanteur de la tête et du cou. Les vomissements étaient jaunes ou verdâtres. Beaucoup déclaraient qu'il y avait là un poison caché. Les paysans appelaient la maladie les *corales*, c'est-à-dire les *pustules*, ce qui n'est pas invraisemblable, parce que quand on appliquait des ventouses, soit sur les épaules, soit sur les cuisses, ils s'élevait des cloches qui se rompaient. La sanie étant détournée, les malades guérissaient. D'autres furent sauvés par des breuvages faits avec les herbes qui servent contre les poisons. La maladie enleva surtout les enfants. »

Les manuscrits présentent quelques variantes. Nous avons pris le texte le plus généralement adopté : « *Rusticiores vero corales hoc pusulas nominabant.* » On trouve ailleurs : *Corales* ou *coriales pusulas*. Des interprétateurs hardis ont fait des paysans des latinistes capables de tirer de *cor* l'adjectif *coralis*. Une traduction française estimée renferme cette phrase trop savante pour n'être pas fantaisiste :

« Les gens disaient que les malades avaient des pustules au cœur. » Autant déclarer qu'ils connaissaient l'endocardite et la myocardite varioleuses !

Que l'on donnât à la maladie le nom de *pustulæ corales*, ou qu'on l'appelât tantôt *pustulæ* tantôt *corales*, peu nous importe; c'est sur sa nature que nous voulons être édifiés.

Augustin Thierry n'a aucun doute « Au mois d'août, dit-il, une épidémie de *petite vérole*, de la nature la plus meurtrière se déclara sur quelques points de la Gaule centrale et, gagnant de proche en proche, parcourut tout le pays. »

Anglada, également affirmatif, essaie de justifier son opinion : « La fièvre violente, dit–il, les vomissements, la douleur lombaire, l'éruption générale de pustules, la couleur noire du corps, représentent évidemment cette maladie qui révèle déjà sa prédilection pour les jeunes enfants. »

L'auteur a tiré parti d'une superposition de textes, il n'est pas question dans celui que nous avons cité du phénomène fondamental, l'éruption. On ne saurait attacher d'importance aux *pusulæ* ou *pustulæ*, symptôme mal défini correspondant à des accidents divers. Voici ce qu'en dit Anglada lui-même à propos d'une épidémie qu'il y eut en Suisse en 571, et décrite par Marius d'Avenches :

« Cette glande appelée *pustule* n'est que le bubon de la peste qui régnait alors... Il ne s'agit nullement de la pustule varioleuse comme on pourrait le croire. » La remarque est du reste superflue puisque l'évêque de Tours, en parlant ailleurs de l'affection de 580, l'appelle *maladie dysentérique avec pustules cachées* (*morbus dysentericus cum occultis pustulis*), c'est-à-dire maladie sans exanthème apparent; je ne crois pas qu'on ait jamais connu d'épidémies dans lesquelles les *variolæ sine variolis* aient été la règle.

Anglada traduit de la sorte le passage où il est question des phénomènes qui suivaient l'application des ventouses : « Il s'élevait des cloches qui en se rompant donnaient issue à de la sanie. » C'est une de ces audaces dont nous avons déjà eu l'exemple. « *Procedentibus*, *erumpentibusque vesicis*, *decursa sanie multi liberantur*, a dit l'auteur. » Le mot *decursa* indique que la sanie était déviée et non qu'elle s'écoulait au dehors. Pour qu'il en eût été ainsi dans la variole, on eût dû appliquer les ventouses à l'époque de la maturation, il est plus

probable qu'on les mettait au début pour appeler le venin vers les extrémités autrement dit pour faire de la dérivation.

La noirceur du corps était une coloration *post mortem*; le chroniqueur n'en parle qu'une fois, à propos de Nantin, comte d'Angoulême : « Son cadavre devint si noir qu'on eût dit qu'il avait été calciné par des charbons ardents. » Notons que le malade mourut au mois d'août ou de septembre d'une année extrêmement chaude.

Les symptômes constants, indéniables, c'étaient la céphalalgie, la fièvre *sans éruption*, des douleurs lombaires, des vomissements. Ce tableau ne saurait s'appliquer rigoureusement qu'à des cas anormaux de variole, peu nombreux même en temps d'épidémie.

Prenons des arguments d'un autre ordre : ce qui frappe dans une maladie, c'est son caractère prédominant. Le peuple n'est pas grand nosographe ; peu lui importe que le même phénomène appartienne à des processus différents, son nom désignera toujours les affections qui le présentent. Qu'a de commun le fléau asiatique importé en Europe au commencement du siècle avec ces catarrhes intestinaux sporadiques qu'on appelait du temps de Sydenham *trousse-galant* ou *choléra?* Peu de chose en dehors de la diarrhée. Nous pouvons admettre sans erreur qu'on donne à une maladie nouvelle, ou crue telle, le titre d'une autre dont elle se rapproche par un symptôme fondamental. L'évêque de Tours connaissait la variole qu'il appelle fièvre avec pustules, maladie valétudinaire; il la connaissait pour l'avoir eue. Il était renseigné sur la dysenterie vraie qu'il a bien décrite et qu'il a eue.

En 572, âgé de vingt-huit ans et ordonné prêtre depuis deux mois, il en fut atteint à la campagne. « J'avais, dit-il, une diarrhée telle que je ne pouvais rien garder ; l'estomac était incapable de remplir ses fonctions ; c'était la fièvre seule qui me nourrissait. Rien ne me soulageait; une douleur violente pénétrant dans tout le ventre et descendant jusqu'aux hanches ne me faisait pas moins souffrir que la fièvre. »

Ailleurs, il parle d'un clerc atteint également de dysenterie qui présenta des vomissements et des selles sanglantes; d'une femme éprouvée pendant cinq mois par la même maladie.

Celle de 580 était-elle donc la dysenterie? Grégoire n'a rien dit de semblable. Quand il en parle il a soin d'employer

une forme dubitative : maladie dysentérique avec pustules cachées. Sa dénomination indique simplement que les troubles gastro-intestinaux ont prédominé et que c'est d'eux qu'il a tenu compte.

Jusqu'à présent nous sommes resté dans la négative ; nous aurions voulu démontrer que la variole était inconnue sous les Mérovingiens que nous n'aurions pas procédé autrement; ce n'est pas dans l'histoire des Francs mais dans les miracles de saint Martin qu'il faut chercher des preuves positives.

En 582, au moment même où la peste sévissait à Narbonne, il y eut dans d'autres localités des maladies avec pustules et vésicules ; elles étaient probablement analogues à celle qu'avait éprouvée l'évêque lui-même dix ans auparavant. L'éruption, la fièvre, l'inappétence en étaient les accidents caractéristiques; un tailleur parisien qui fit plus tard le pèlerinage de saint Martin fut couvert de pustules si fines et si nombreuses qu'on le crut lépreux ; il avait en outre des douleurs dans les membres et des accidents oculaires.

L'historien croit que tout était produit par une augmentation de la mélancolie qu'engendraient des détritus de sang cuit, théorie humorale défendue dans une foule de livres des derniers siècles. Ailleurs, l'éruption est décrite presque chronologiquement : elle est constituée au début par des vésicules incolores, dures, sans mollesse (des papules) ne commençant à jeter que lorsqu'elles sont mûres ; les vêtements, qui se collent au corps gênent surtout les malades ; dans ces conditions, la médecine ne peut rien. La femme du comte Ebroin fut prise de telle sorte qu'après la rupture des vésicules il ne restait pas un espace sain sur les pieds, sur les mains, ni sur aucune partie du corps ; un clerc perdit connaissance et eut du délire pendant la période aiguë

Ainsi, Grégoire de Tours connaissait la relation pathologique entre la fièvre et l'éruption ; quand il désigne la maladie autrement que par un terme vague, il l'appelle toujours *febris* ou *quartana cum pusulis*. Il ne faut pas prendre *quartana* dans le sens absolu, c'était une expression appliquée à toutes les affections fébriles de mauvaise nature, il connaissait la marche de l'exanthème depuis les papules jusqu'aux désordres étendus produits par la suppuration dans les varioles confluentes ; il savait que les yeux peuvent être intéressés, qu'il y a parfois

des accidents du côté de l'intestin, des douleurs dans les membres, de la perte de connaissance et du délire. Il serait difficile, après cela, de nier l'existence de la variole en Gaule dans le cours du VI[e] siècle. Elle s'y perpétua probablement, et s'il n'en est plus question, c'est que les chroniqueurs deviennent rares ; les chroniques sommaires. On trouve cependant chez les écrivains ecclésiastiques et les hagiographes des récits que l'on peut rattacher à la variole sans grand effort d'imagination. En voici un, par exemple, rapporté par Audoenus (saint Ouen) dans sa *Vie de saint Eloi* : « Un centenier, Modolenus, avait une femme bonne et très dévote, qui, tout en menant une vie tranquille, fut malheureusement frappée par la redoutable pusule. La maladie ayant augmenté, elle était couchée avec une *telle tuméfaction de tout le corps* que son mari n'avait plus à songer qu'aux soins de sa sépulture. Un matin, tandis que l'abbé se rendait à la basilique de Saint-Eloi, il le rencontra pleurant et gémissant sur la mort de son épouse. Il désirait seulement qu'elle pût être inhumée dans l'église. L'abbé lui demande alors si elle était vraiment morte ; Modolenus répondit qu'elle n'en valait guère mieux, qu'elle était déjà sans mouvement et sans parole. Elle fut guérie par des onctions d'huile que saint Eloi avait conseillées à l'abbé dans un songe.

Les autres pyrexies dont parle Grégoire de Tours sont comme nous l'avons vu des fièvres palustres. La *tertiana*, la *quartana* ou leurs suites furent observés souvent aux pieds des autels. Les conditions politiques étaient d'ailleurs singulièrement propices à en favoriser la propagation. Des contrées que les Romains avaient rendues salubres par des travaux admirés encore aujourd'hui devenaient de dangereux cloaques dont la malaria cueillait les derniers habitants.

L'alcoolisme était commun : Les conquérants teutons s'enivraient avec la bière et l'hydromel, mélange indigeste de miel et de suc d'absinthe. Le vin capiteux des Gaules, puisé à longs traits dans la rustique coupe de bois, faisait oublier aux paysans les maux de l'invasion et les humiliations de la servitude ; l'ivrognerie gagnait même le clergé. Peu de temps après l'assassinat de Prætextatus, un ecclésiastique breton appelé Vinnochus fut pris de folie furieuse. Ce prêtre, qui avait mené longtemps dans un ermitage une vie d'austérité et d'abnégation, prit l'habitude de déguster trop soigneusement le

vin qu'on lui apportait; grâce à son régime de racines et d'herbes champêtres, cette boisson produisit sur lui des effets rapides; les voisins s'aperçurent, non sans chagrin, que l'anachoréte vénéré longtemps par eux était le plus souvent ivre. Sa démarche devint titubante, sa parole incertaine, ses membres tremblants; plus tard il eut des accés de fureur si violents qu'on le crut possédé : il saisissait un couteau, ou toute autre arme qu'il trouvait à sa portée et poursuivait les passants, les assaillait à coups de pierre; ses méfaits furent si nombreux que l'autorité intervint et l'enferma dans une prison où il mourut.

Un jour, on conduisit à Tours un certain Landulf du pays de Vienne, amateur acharné de la bonne chère et du bon vin. Ceux qui l'accompagnaient ne savaient trop s'il était possédé ou *cadivus*, c'est-à-dire épileptique. Pendant le sommeil il était tourmenté par des bêtes d'aspect infernal. Souvent il tombait en poussant un cri rauque et restait quelque temps sans connaissance avec une écume ensanglantée aux lèvres. Cet homme, ayant entendu parler de saint Martin, résolut de faire un pèlerinage à son tombeau. Ses démons l'y poursuivirent; des hallucinations de la vue et de l'ouïe lui ôtaient tout repos; des hommes armés voulaient le tuer; des grenouilles monstrueuses l'entouraient ou lui sautaient sur la poitrine. A certaines heures, Satan ne déguisait même plus sa voix : « Martin ne peut rien pour toi, disait-il, tu m'appartiens pour toujours. » Heureusement que le malade ayant conservé sa foi, put échapper à ces obsessions et guérir. Revenu chez lui, il se mit à boire de plus belle et le diable reparut. Le saint le chassa de nouveau; cette fois l'ivrogne conscient de sa faiblesse, et voulant se corriger à tout prix, ne retourna plus dans son pays, il se fit moine.

On aurait peu de chose à ajouter à ces observations pour en tirer un tableau véridique de l'intoxication par l'alcool : l'affaiblissement graduel et la trémulation, les attaques convulsives suivies à courte échéance de hallucinations visuelles et auditives, la rétrocession des phénomènes quand l'abus cesse, enfin comme dernier trait, la manie furieuse avec tendance au meurtre, rien n'y manque.

Le rhumatisme est indiqué d'une façon plus rapide; le chroniqueur en attribue l'origine à un liquide morbide, à une humeur qu'il appelle podagrique ou chiragrique, suivant qu'elle

se porte sur les pieds ou les mains. Les sanctuaires voyaient peu de pèlerins pendant la période aiguë ; on y venait surtout pour les contractures et les atrophies. Ces deux mots correspondent à des états si souvent connexes que nous en attribuons volontiers la distinction aux pathologistes de notre époque. Nous les connaissons mieux que nos devanciers, mais, dès l'origine de notre histoire, on établissait une différence entre l'un et l'autre. L'atrophie, c'était le dessèchement, l'aridité des organes. Grégoire et Frédégaire parlent de la *manus arida* qu'ils voyaient souvent. Au nombre des miracles rapportés par Audoenus, il y en a un d'une espèce particulière, pour lequel l'intervention d'une puissance surhumaine n'était pas nécessaire. Un jour qu'Eligius sortait de la cathédrale de Saint-Denis, un mendiant lui présenta contre l'usage la main gauche pour qu'il y versât son aumône.—«Mon ami, c'est la droite qu'il faut tendre, lui dit l'évêque. — Je ne le puis, car depuis longtemps elle est aride et immobile. — C'est la droite que je veux, je te le répète.» Le solliciteur, comprenant qu'il était inutile de tenter une nouvelle protestation, présenta sa main parfaitement saine, et profita comme ses pareils de la libéralité du saint qui ne savait rien refuser. Les assistants n'étaient pas loin de crier au miracle et de se précipiter à ses pieds.—« Allons donc, leur dit-il, cet homme n'est qu'un simulateur effronté, et j'ai voulu le prouver. » Au lieu de croire à une explication si naturelle, Audoenus préfère attribuer à la modestie la réponse de l'évêque, incapable de tirer vanité même d'une guérison miraculeuse. On trouve presque à chaque ligne, en certains chapitres, la mention de *manus aridæ et contractæ*, autrement dit, atrophie avec contracture les cas de polyarthrite aiguë sont plus rares ; il fallait une faveur toute spéciale de saint Martin pour les guérir. Les observations que Grégoire rapporte ont pour sujet ses parents ou des personnes de son entourage. « Justin, le mari de ma sœur, dit-il, tomba brusquement malade. Tourmenté par une fièvre violente avec des douleurs dans tous les membres et arrivé à la dernière extrémité, il me dépêcha un courrier pour me faire connaître son état et me demander si je ne pourrais pas trouver un médicament capable de l'arracher à une mort imminente. Convaincu de la puissance de notre bienheureux, je lui envoyai un de ses cierges et voici ce que je chargeai le domestique de lui dire : « Allume-le et prie le

Seigneur en contemplant sa flamme ; implore aussi saint Martin afin qu'il te vienne en aide. »

Ces instructions ne furent pas suivies à la lettre ; au sixième siècle, il y avait partout un mélange de médecine profane et de médecine sacrée ; on pensait que les saints pouvaient guérir mais on croyait aussi qu'ils avaient besoin pour cela des procédés vulgaires et devaient donner leurs produits en solutions ou en électuaires.

« Le cierge fut allumé devant le lit ; à sa flamme on brûla des joncs dont les cendres furent diluées dans de l'eau qu'on fit boire au malade, qui à partir de ce moment, alla beancoup mieux. »

Le procédé parut bon à Grégoire ; depuis lors, il ne se mit jamais en route sans emporter avec lui une provision sérieuse de poussière recueillie sur le sarcophage de son saint. Un jour, qu'il allait voir sa mère à Cavaillon, deux de ses serviteurs furent pris d'une attaque de rhumatisme. « La fièvre les avait saisis, toutes les jointures étaient le siége de violentes douleurs ; » la solution sacrée eut presque instantanément un effet salutaire.

D'autres malades furent moins heureux, un d'eux qui avait un rhumatisme subaigu pria cinq jours et dormit cinq nuits de suite dans l'enceinte avant d'être exaucé.

Le mot contracture n'a pas, dans les auteurs du temps, de signification pathologique précise ; il indique simplement une déformation, légère ou grave. Tantôt il n'y a qu'une flexion forcée des doigts, d'autres fois les jambes et les pieds sont intéressés ; un enfant de Bourges dont les cuisses étaient fléchies sur le ventre, les jambes sur les cuisses était également contrefait des bras et du tronc. Il était rare à cette époque, de rencontrer un monstre vivant ; les erreurs de la nature étaient considérés comme les jeux des démons et cette idée avait perpétué parmi le peuple une coutume épouvantable. Le premier soin des parents auxquels naissait un enfant mal conformé c'était de le tuer. Si le contract de Bourges put arriver jusqu'à l'adolescence, c'est que sa mère, prise de pitié, aima mieux le donner à des saltimbanques que de s'en débarrasser autrement.

Il s'agissait ici d'une contracture congénitale ou très précoce. L'évêque a pour expliquer des cas semblables une théorie sin-

gulière : ils n'arrivent que si la conception a eu lieu dans la nuit du samedi au dimanche : «Prenez garde, ô époux ! dit-il dans un élan d'indignation naïve, c'est assez d'accorder les autres jour à la volupté, consacrez exclusivement celui-ci à prier Dieu. Les enfants conçus dans la nuit dominicale seront contracts, épileptiques ou lépreux. »

Des accidents analogues et moins graves disparaissent presque toujours à la suite d'une première visite à saint Martin, telles sont les contractures consécutives aux refroidissements.

Le chroniqueur connaît les maladies du cerveau qui débutent par un accident brusque, une attaque d'apoplexie. Il a sur leur nature et leur mécanisme les mêmes idées que les gens du peuple à notre époque; pour lui, l'ictus est un coup de sang. Un prêtre de Langres appelé Cetrius, tomba sans connaissance et sans mouvement, frappé par le sang. Il se remit en partie, garda des attaques épileptiformes et l'une d'elles l'enleva.

Un habitant de Reims avait pris un champ appartenant à l'Église ; la vengeance divine ne se fit pas attendre, un coup de sang rendit sa parole trouble et balbutiante, ses yeux se fermèrent, ses mains se contractèrent ; il reconnut la nature de son mal, s'humilia et rendit ce qu'il avait usurpé.

L'aphasie est un symptôme souvent noté. Léomrie d'Angers a la langue liée et les bras paralysés ; la femme de Serenatus fut longtemps martyrisée par les sorciers qui lui entouraient les membres avec des liens d'herbes magiques, parce qu'elle avait perdu la parole dans les mêmes conditions.

Des névroses mentionnées à plusieurs reprises, aucune en dehors de l'épilepsie ne porte un nom spécial. L'hystérie est indiquée par son mode de début, ses contractures, ses symptômes irréguliers, ses accidents psychiques ; la migraine par la céphalalgie, les battements des tempes, l'injection des conjonctives, l'épilepsie par ses phénomènes habituels. On a vu souvent des femmes prises de paralysie ou d'accidents analogues à la suite d'une violente émotion morale : une esclave avait acheté sa liberté au prix d'économies difficilement accumulées; la somme payée, son maître ne voulut plus rien entendre et la garda en servitude; elle fut atteinte presque immédiatement d'une contracture des deux jambes. Un accident analogue frappa Imola, la femme du tribun Arminius, à la suite d'une frayeur ; une jeune fille restée

muette plusieurs années raconta qu'elle l'était devenue après avoir vu un fantôme.

Grégoire a souvent observé sur lui-même, il était d'une santé délicate, nous l'avons vu prendre la variole et plus tard la dysenterie. Chaque voyage qu'il faisait lui apportait une douleur nouvelle ; un jour il dut demander à saint Martin le soulagement d'un atroce névralgie dentaire ; une autre fois c'était la migraine avec battements frontaux, larmoiement, rougeur des yeux; on le saigna aux deux tempes, cette médication énergique ne le soulagea pas.

Il est encore question d'autres accidents nerveux de sciatiques par exemple; mais les observations sont rares parce que le traitement de cette névralgie était du ressort de saint Domitien. Les paralysies périphériques n'avaient probablement pas de guérisseur céleste fixe. Un nommé Sisulf d'Angers vint à Tours à cause d'une paralysie du radial caractérisée par une impuissance et une contracture des doigts dont il s'était aperçu après avoir eu l'avant-bras longtemps exposé à un courant d'air froid pendant le sommeil.

Les maladies des yeux étaient nombreuses; certains praticiens les connaissaient bien et les traitaient avec méthode. Cela n'empêchait pas beaucoup de gens atteints de conjonctivites graves, de préférer les saints au cachet de l'oculiste le plus en renom. Les paupières étaient desséchées et adhérentes chez quelques-uns; chez d'autres elles étaient presque fermées et la lippitudo s'accompagnait d'une prétendue cataracte le pannus crassus sans doute; presque tous ces individus étaient cachectiques et présentaient, outre leur affection oculaire, des accidents généraux intenses. Chainemonde avait le corps plein d'ulcères et malgré l'intervention du saint elle ne fut guérie qu'au bout de trois ans; Léoméria était aveugle et contracte.

En Gaule on connaissait la véritable cataracte et on la traitait par une opération. La seconde femme du roi des Wisigoths, Atanagild en fut atteinte. « Cette personne qui avait noté d'infamie les serviteurs de Dieu fut à son tour marquée aux yeux de tout son peuple car un nuage blanc couvrit un de ses yeux et en chassa la lumière qui manquait déjà à son esprit. »

On abaissait la cataracte en exerçant une pression sur l'œil qu'on transperçait ensuite avec un instrument très pointu.

Cette opération était redoutée à juste titre parce qu'elle était

douloureuse et ne donnait souvent que de mauvais résultats. « Avec leurs fers, les médecins produisent plus de mal qu'autre chose ; vous éprouvez tous les tourments de la mort avant qu'il vous rendent la lumière, sans compter que la moindre imprudence de leur part produit une cécité éternelle. »

Les affections du tube digestif et de ses annexes reviennent en beaucoup d'endroits ; mais le plus souvent les détails font défaut. Un pèlerin arrive à Saint-Martin pour une maladie inflammatoire de la langue : elle est le siège de battements et d'une tuméfaction telle qu'il est impossible de la rentrer dans la bouche ; le malade balbutie ou bredouille de telle sorte que sa parole est incompréhensible.

Quand une personne souffrait de vomissements rebelles, c'est que l'estomac était touché. Un homme des environs d'Angers fut guéri à Tours d'accidents de cette nature. Les moyens naturels employés contre la colique étaient les bains chauds et la compression ; mais si la douleur était extrême, accompagnée de distension du ventre, ces procédés ne produisaient rien. Ce fut le cas pour Gallus, comte de Cavaillon : la tuméfaction abdominale était telle qu'on le crut un moment hydropique ; puis la santé s'altéra, l'appétit se perdit au point qu'il ne voulait plus rien prendre.

A côté de ces complexus morbides, Grégoire en indique parfois d'autres si singuliers qu'il est difficile de savoir au juste ce dont il a voulu parler ; il a probablement dans ces cas donné le récit des malades sans y rien changer. Voici, par exemple, une observation qu'il rapporte au chapitre LII du livre second des miracles de Saint-Martin

« Un autre fut saisi d'une fièvre violente ; il rendait le poison par la bouche en même temps qu'il avait une diarrhée profuse. L'action du poison ayant augmenté, il se développa à l'aîne une plaie qui se déplaça ensuite d'une manière incroyable jusqu'à la plante des pieds ; elle avait le volume d'un œuf d'oie. Puis changeant de nouveau, elle alla sur le bras, sur les côtés, jusqu'au cou, produisant partout une vive douleur ; elle passe ensuite vers la plante du pied de l'autre côté, et revient à la région d'où elle était partie. »

Les premières lignes se rapportent à une maladie fébrile aiguë, peut-être à une affection gastro-intestinale. On ne s'ex-

plique pas la relation que peut présenter avec elle l'espéce d'ulcération ambulante qui la suit.

En revanche, les accidents présentés par un enfant qui rendit deux lombrics, sont bien indiqués : chaque nuit, il avait de la fiévre, était pâle, cachectique, se plaignait de sensations douloureuses dans les joues, tout disparut après l'expulsion des helminthes.

Il n'est guére question qu'une fois des calculs vésicaux à propos de l'évêque du Mans.

Nous savons peu de chose de la thérapeutique du VIe siècle; Le chroniqueur en parle incidemment, à côté d'un miracle ou d'une punition divine. Les médecins avaient probablement des formulaires, des manuels pratiques qui ne nous sont pas parvenus. Peut-être les Viatica des XIe et XIIe siècles n'étaient-ils que la reproduction amendée de livres plus anciens. L'aigremoine était considérée comme un spécifique dans les affections du ventre; contre celles du poumon, on employait l'hysope; contre celles de la tête, le pyréthre. Le cautére actuel servait à l'extirpation des néoplasmes, soit pour le traitement d'affections d'une autre nature. Saint Ouen parle d'un religieux qui refusa de se laisser enlever au fer rouge une tumeur de la lévre inférieure. Maurilius, évêque de Chartres, se traitait par le même moyen et sans grand bénéfice d'un rhumatisme chronique dont il était atteint.

Du reste, les chirurgiens étaient plus hardis, ils possédaient plus de ressources qu'on ne serait tenté de le croire; nous avons vu Reovalis pratiquer la castration; nous savons qu'on opérait la cataracte par abaissement.

Un chroniqueur espagnol, postérieur de quarante ans à Grégoire de Tours, Paul, le diacre de Merida, raconte, malheureusement sans grands détails, l'histoire d'une opération beaucoup plus grave. Le chirurgien s'appelait Paul lui-même; c'était un de ces nombreux Grecs qui avaient émigré de Bysance vers l'Occident pour exercer leur art et chercher fortune. Aprés s'être fixé à Merida, il embrassa l'état ecclésiastique et devint évêque de la ville. Il l'était depuis longtemps quand un des principaux citoyens vint le trouver, le suppliant d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour sa femme, qui était en mal d'enfant et qu'on ne pouvait délivrer; le malheureux alla jusqu'à prier l'évêque, dont il appréciait hautement la valeur comme

médecin, d'intervenir lui-même. « Il ne m'est pas permis, répondit-il, d'accomplir ce que vous me demandez ; je suis prêtre du Seigneur, je lui offre des sacrifices de mes propres mains ; si je faisais ce que vous me dites, je ne pourrais plus porter aux sacrés autels ces mains désormais impures et j'éprouverais bientôt les effets de la colère céleste. » Il ajouta, pourtant : « Nous visiterons la malade, au nom du Tout-Puissant, nous lui donnerons les médecins de l'Eglise pour la soigner, en leur indiquant autant que nous le savons, le traitement à suivre ; mais nous ne ferons rien par nos mains. » Le mari, qui n'avait confiance qu'à Paul, insista tant, le supplia tant, qu'il finit par se laisser toucher. « Je sais, dit-il, que la miséricorde divine est grande j'irai avec toi, j'espère que ta femme recouvrera la santé, et que Dieu me pardonnera. » Il pria un jour et une nuit dans la basilique de Sainte-Eulalie puis se mit en devoir d'opérer la patiente. « Après avoir imposé les mains sur elle, il fit une incision avec une grande habileté en se servant d'un instrument de fer très fin, retira, membre par membre, un enfant déjà putréfié et rendit de la sorte avec l'aide de Dieu, à son mari, cette personne qui était presque morte, mais il lui recommanda de garder par la suite la chasteté en l'avertissant que des rapports sexuels pourraient avoir pour elle les plus redoutables conséquences. Le mari et sa femme se jetèrent à ses pieds et rendirent grâce en promettant d'observer fidelement ce que le saint homme avait prescrit. »

S'agit-il d'une opération césarienne ou d'une gastrotomie faite à cause d'une grossesse extra-utérine? Heusinger s'est posé la question et l'a discutée sans arriver à une solution précise. Pour nous qui ne faisons l'histoire ni d'une opération ni de l'obstétrique, le problème a peu d'importance. Ce que nous avons voulu, c'est montrer l'état de la médecine à l'époque de Grégoire de Tours ; nous avons emprunté au diacre de Merida, comme au référendaire Audœnus, quelques détails sur les points qu'il ne touche pas lui-même.

SIXIÈME LECTURE

LE MERVEILLEUX EN PATHOLOGIE

L'évolution qu'avait subie la médecine à l'époque de la Renaissance était presque terminée au milieu du XVII[e] siècle. L'empirisme du moyen âge avec ses secrets merveilleux, sa nomenclature demi-arabe, avait été remplacé par l'étude exclusive de l'antiquité. Haly-Abbas, Avicenne, Rhazès furent délaissés pour Hippocrate et Galien. Quand l'enthousiasme fut passé, la méthode expérimentale eut son tour. Sans abandonner du jour au lendemain leurs idoles, les médecins commencèrent à regarder autour d'eux, à demander à l'observation la solution de problèmes à peine entrevus jusque-là. Il y eut comme toujours des retardaires qui firent de doctes efforts pour enrayer le mouvement et limiter la science à des interprétations de textes; pour conserver comme un patrimoine inaliénable des erreurs de toute nature. Au moment où Sydenham examinait sans parti pris les mouvements des enfants choréiques, où il essayait d'établir une distinction clinique entre les fièvres éruptives, d'autres voyaient là des affections surnaturelles, des possessions, des fléaux contre lesquels l'art était impuissant.

Les sciences occultes perdaient du terrain, mais elles avaient encore des fidèles. Jamais la réalité de la magie n'avait été plus franchement admise qu'au XVI[e] siècle.

En même temps que les discussions religieuses se poursuivaient

sur les champs de bataille, il y avait des supplices sans nombre pour sorcellerie.

Les magistrats qui ne pouvaient atteindre le Diable envoyaient ses suppôts au bûcher, et pour les consoler, les théologiens leur promettaient, avec Delrio, la damnation éternelle. En présence de symptômes mal définis, d'insuccès qu'ils ne pouvaient expliquer, les médecins s'arrêtèrent plus d'une fois effrayés et adressèrent leurs malades aux exorcistes.

Il n'y avait du reste là rien qui ne fût conforme à ce qu'ils avaient appris; leur science touchait par tant de côtés à la magie et à la divination, qu'il fallut plus d'un siècle pour l'en isoler.

La Faculté de médecine de Paris avait ajouté longtemps foi à l'astrologie judiciaire ; plus tard elle l'abandonna et la proscrivit. Cette proscription n'eut pour cause ni la puérilité des conjectures sidérales, ni l'absence de fondement sérieux; la Faculté défendait l'astrologie, parce qu'elle était catholique, et que les astrologues avaient été condamnés par l'Eglise.

L'excommunication n'empêcha pas les rois et les papes d'en attacher à leur personne.

Dès ce moment il y eut pourtant des sceptiques; les entraînements de la foule et le zèle des magistrats trouvèrent de rudes censeurs : « Je suis lourd et me tient un peu au passif et au vraisemblable, disait Montaigne... Je vois bien qu'on se courrouce et ne permet-on d'en douter sous peine d'injures exécrables. Nouvelle façon de persuader. Pour Dieu merci ma créance ne se manie pas à coups de poing...A tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et nette; et est notre vie trop réelle et essentielle pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques. »

Beaucoup d'autres protestèrent au nom du bon sens et de la justice. Jean de Wier démontra l'inanité des bases sur lesquelles s'appuyaient le plus souvent les poursuites.

Pigray fut assez heureux pour faire mettre en liberté une quinzaine de prévenus auxquels on aurait arraché peut-être des aveux s'ils avaient été soumis à la question.

Peu à peu la jurisprudence s'adoucit, les exécutions devinrent moins nombreuses; vers 1650, on ne brûlait plus guère en Europe pour crime de magie, mais le merveilleux occupait encore une grande place en pathologie.

Hippocrate l'avait, disait-on, réservée lui-même : on discuta sur le το θειον, comme on avait discuté sur le καθ' ιξιν, à propos de la saignée ; la découverte de la circulation mit fin à la seconde querelle ; la première fut plus difficile à terminer. Ce quelque chose de divin que le père de la médecine admettait, il avait oublié de le définir, de sorte que le champ restait libre pour les commentateurs. Hippocrate voulait-il indiquer la limite extrême des connaissances précises, faire un *caput mortuum* dans lequel pourraient rester comme dans une case d'attente tous les phénomènes singuliers que l'état de la science ne permettait pas d'expliquer ? Le το θειον indiquait-il, au contraire, quelque chose de réel mais de métaphysique ? Telles étaient les questions qui divisèrent longtemps les médecins.

Augenius, Valeriola, Daniel Sennert ne dépassèrent point les limites du naturel ; pour eux, l'élément divin c'était l'inconnu ; une maladie dont les causes nous échappent devait être rangée dans cette catégorie, conception remplie d'incertitude et capable de satisfaire seulement les personnes pour qui le dernier terme de la science est une expression grecque, mais n'ouvrant point de porte vers la fantaisie.

Tout le monde ne s'en tint pas là ; beaucoup virent, avec Gorraeus, dans le το θειον, un accident morbide qui vient directement de Dieu.

Ils n'essayèrent pas même de concilier leur idée avec celle de la Providence admise alors par tout le monde ; ceux même dont l'orthodoxie était incertaine ne doutaient ni de la sollicitude incessante du Tout-Puissant, ni des effets de sa colère.

Cette doctrine permettait d'expliquer facilement l'orgine des maladies avec les seules ressources de la raison. L'homme est entouré d'influences contre lesquelles il a besoin d'être défendu ; que Dieu veuille l'éprouver ou le punir, il laisse aller les choses, et les infirmités surgissent.

L'explication n'était pas du goût des amis du surnaturel : pour eux, l'élément divin représentait une action présente, un véritable miracle. Si la Divinité ne frappait pas elle-même, elle laissait faire les mauvais génies du monde métaphysique. Et voilà comment Satan et ceux qui s'étaient vendus à lui pouvaient affliger l'humanité de mille manières.

Chose curieuse : il y avait des conciliateurs, des incertains ou des habiles, partisans d'une doctrine mixte, n'osant ni fran-

chement nier les maladies diaboliques, ni les admettre comme réelles. Paracelse, qui ne fut jamais l'homme du juste milieu, avait déclaré que les symptômes considérés comme merveilleux n'étaient que des jongleries ou des effets d'imaginations malades, mais Paracelse n'était pour beaucoup qu'un réprouvé. Les médecins instruits lui en voulaient de son audace, des injures qu'il avait si ingénieusement distribuées à leurs maîtres, de la rudesse de son exposition et de son mépris pour l'antiquité.

Ce misérable, disait-on, n'était venu au monde que pour la ruine de la science et des belles-lettres; de telle sorte les savants eussent hésité à professer une opinion par cela seul que les spagyrites pouvaient la défendre. Sans ajouter foi aux légendes grotesques de ceux qui avaient écrit sur l'art noir, ils admettaient l'existence d'affections extra-naturelles; mais la plupart d'entre eux en parlaient sur la foi d'autrui : De Haen, le plus grand clinicien peut-être de son siècle, n'eût pas plus souffert qu'on attaquât devant lui la réalité de la sorcellerie ou l'existence des vampires que l'utilité du thermomètre en médecine; et de Haen était contemporain de Diderot et de Voltaire ! Il n'y a rien d'extraordinaire que cent ans plus tôt des médecins sérieux aient professé des croyances analogues. Fernel avait de longs chapitres, presque un livre, sur les causes secrètes des maladies, et parmi elles, beaucoup étaient métaphysiques; il est vrai que les hypotèses des chimiâtres ne valaient guère mieux; les affections sulfureuses de van Helmont et ses archées ressemblaient aux nombres fatidiques d'Agrippa ou à ses médicaments cabalistisques.

Le merveilleux était un peu partout: Codronchi avait écrit en 1595 un livre sur les poisons; c'était un sujet bien limité, il était facile même de trouver des observations authentiques : l'esprit du temps était là et, pas plus que Sennert, Vallès ou Sebiz, l'auteur ne sut se garder d'excursions hors des limites de la science. On aurait tort de croire pourtant que tous les récits fussent des fables, que les symptômes notés n'aient jamais existé. Il y avait parmi eux des phénomènes vulgaires; certains étaient décrits avec précision, l'erreur ne commençait que lorsqu'il s'agissait d'en élucider la nature. Des méfaits reprochés aux sorcières étaient beaucoup plus réels que leurs courses la nuit à travers champs sur un manche à balai. Si les magistrats s'étaient bornés à punir, comme aujourd'hui, les manœuvres

abortives ou le commerce des poisons, ils n'eussent eu besoin de recourir, pour atteindre quelques-unes d'entre elles ni au Lévitique, ni aux législations barbares.

Malheureusement sous le rapport légal comme sous le rapport scientifique, tout était si bien mélangé qu'il était à peu près impossible de distinguer les crimes et les délits des accusations absurdes. Un livre écrit en 1650 retrace assez fidèlement l'état des esprits à cette époque.

L'auteur, Hieronymus Jordan, médecin de Göttingen, obtint de hautes approbations, entre autres celles du duc régnant de Brunswick et d'Hermann Conring. Le titre n'est pas trompeur, il déclare franchement que c'est du surnaturel qu'il sera question, le *divinum in morbis*. On ne lit plus guère de pareilles choses à notre époque pratique et positive ; d'ailleurs une telle lecture est laborieuse. Le sens critique et la clarté d'exposition n'étaient pas les qualités maîtresses des érudits du XVIIe siècle ; Jordan passe avec la même aisance de la sorcellerie à la divination, des malformations naturelles aux accidents passagers attribués aux démons.

Pour prouver qu'ils torturent et malmènent l'homme, il emprunte l'autorité du Deutéronome ou celle d'Aristote, cherche indifféremment des observations dans Porphyre, Artémidore ou Delrio ; au besoin, il fait appel à ses souvenirs, aux légendes de tous les pays de l'Europe. Nous allons passer en revue ce livre.

I

Avant d'aborder un sujet, les écrivains du XVIIe siècle avaient presque toujours soin d'indiquer les motifs qui les y avaient conduits et d'en démontrer autant que possible la légitimité. Il était facile de prouver qu'un ouvrage comme celui de Jordan était utile. Les maladies surnaturelles avaient été étudiées à divers points de vue, mais surtout par des magistrats et des religieux.

Bodin voulait prouver que les sorciers faisaient du mal, qu'il fallait les poursuivre et les condamner.

Les *Disquisitiones magicæ* de Delrio étaient un traité à l'usage

des tribunaux ecclésiastiques; il fulminait avec la même énergie contre la divination et l'hérésie, et ne traitait pas beaucoup mieux les adhérents de la Confession d'Augsbourg que les suppôts du Diable.

Ces livres renfermaient des détails curieux dont les médecins pouvaient tirer profit; mais aucun n'était écrit pour eux, aucun n'était consacré aux phénomènes qu'ils devaient traiter ou reconnaître. Ces phénomènes étaient-ils donc réels? Pouvait-on trouver dans certaines maladies un élément étranger au monde physique et à ses lois?

C'était là le problème.

Si la solution était négative, les affections magiques n'étaient qu'un mythe indigne d'occuper les esprits sérieux. Jordan, nous n'avons pas besoin de le rappeler, envisageait les choses autrement.

Pour lui, les interventions surnaturelles étaient aussi prouvées, aussi certaines que l'action du froid ou la contagion. « On y croit depuis des siècles, disait-il, et il impossible de supposer que tant de saints, de docteurs, de savants se soient trompés. »

Tous les peuples ont admis l'influence d'êtres immatériels sur la destinée de l'homme et sa santé.

Dans l'astrologie des Égyptiens, les différentes parties du corps étaient régies par les génies du zodiaque; il y en avait trente-six; ces génies étaient des démons; on avait recours à eux pour guérir les maladies; on les évoquait par des formules; on soignait avec des amulettes portant leurs noms.

Ce système se trouve dans l'Hermès Trismegistos, dans Pamphile, Stobée etc.; les *Decani* de Firmicus Maternus ne sont autre chose que ces esprits de la sphère céleste.

La médecine sidérale fut, du reste, celle des Grecs de la décadence. A l'époque de Pline, les Asclépiades la cultivaient; plus tard, Arétée voulait que la mélancolie fût produite directement par un mauvais génie. Ainsi nous rencontrons à chaque pas, dans l'antiquité, la croyance aux maladies métaphysiques.

Malgré son admirable sagacité et sa finesse d'observation, Hippocrate les admettait; il invoque, presque à chaque ligne, les lumières des dieux; il est vrai qu'il se moquait de Scythes regardant comme surnaturelles une foule d'affections faciles à expliquer. Galien rapportait tout à la nature; les Égyptiens Pamphilus et Andreas, une noble paire d'imposteurs, selon

l'expression de Jordanus, ne trouvèrent pas d'adversaire plus énergique quand ils voulurent populariser à Rome les rêveries de leur pays.

Pour regarder Celse et Pline comme des fidèles du merveilleux, il faut beaucoup de bonne volonté; mais, à côté d'eux, nombre d'historiens, de poëtes surtout y reviennent à chaque instant et leurs fictions reposent toujours sur un fond originel de vérité.

Si des pays polythéistes nous passons en Palestine, nous trouvons de nouvelles preuves de l'intervention pathogénique de Dieu ou de ses anges. Dans les Nombres, il est question d'une maladie de sept jours dont fut frappée Marie, sœur de Moïse, pour avoir murmuré contre son frère. Ailleurs, c'est Osias, roi de Juda, qui devient lépreux à la suite d'une violation du sanctuaire; c'est Jéroboam dont le bras se dessèche au contact de la main du prophète auquel il a refusé d'obéir; l'authenticité de ces faits n'est pas discutable, puisqu'ils sont extraits des Livres saints.

« Qui lit attentivement les observations des médecins rencontre des choses horribles dépassant l'intelligence de tous les philosophes et tenant certainement à l'intervention du Diable ou à une vengeance de la main divine. A cette variété se rattachent des enlèvements étonnants, des convulsions terribles, des vomissements et des selles insolites, des mictions bizarres, des émasculations magiques, des philtres empoisonnés. Comment pourrait-on douter que certaines aberrations psychiques, certaines mélancolies monstrueuses ne soient de même nature, comme les insomnies, l'enthousiasme, le somnambulisme, la danse de saint-Guy, etc.? » (Jordan.)

La raison le prouve. « Si Dieu a pu établir les lois de la nature, dit saint Augustin, il peut également les changer. Depuis le péché d'Adam, l'homme est éprouvé de mille manières par les démons qui veulent le perdre. » Ce sont, d'après Théophilacte, les ministres et les soldats de la vengeance céleste; pourquoi ne pourraient-ils produire les maladies comme les autres fléaux?

Ils les produisent :

« Quand il n'existe aucune proportion entre l'actif et le passif; quand on a recours à des noms faux, absurdes, impies d'anges mauvais ou inconnus, à des rites particuliers ou superstitieux; quand les plus clairvoyants ne peuvent trouver là les

résultats de l'art ; quand des personnes intelligentes et habituées par une longue pratique à la recherche des mystères de la nature ne découvrent l'action d'aucune de ses forces; alors on est en présence soit d'un miracle de Dieu ou des bons anges, soit d'une machination de Satan ou des misérables qui ont fait avec lui un pacte criminel. »

On pouvait opposer à cette argumentation érudite des objections difficiles à détruire. La preuve fondée sur l'expérience ou, si l'on aime mieux, sur le consentement unanime semblerait peu concluante, s'il s'agissait d'un sujet différent : le nombre des médecins et des naturalistes instruits qui ont admis les maladies surnaturelles est restreint. A côté d'eux, d'autres, dont l'autorité n'est nullement à dédaigner, les ont niées d'une manière absolue. Nous avons parlé de Galien; les Arabes, si naïfs pour tant de choses, ont gardé une réserve défiante à l'égard du merveilleux médical quand ils ne l'ont pas traité comme une chimère . « Les enchantements, disait Avicenne, n'exercent aucune influence sur la santé; ceux qui se croient affectés de la sorte ont tout simplement l'imagination malade... Moi qui, grâce à Dieu, n'enchante ni ne jette de sorts, qui ne saurais forcer quelqu'un à lever un doigt malgré lui, je n'ai jamais vu une personne se dire ensorcelée dont je n'aie pu guérir les écarts d'imagination. »

Des savants, même de la fin du moyen âge et de la Renaissance, pensaient comme Avicenne; on peut laisser de côté Aureole Theophraste Bombast puisque, d'après les classiques du temps, c'était un ignorant énergumène, et Jean de Wier, sceptique par humanité que Bodin appelait le père des sorciers, ne se doutant pas que ce nom serait une louange près de la postérité. Mais beaucoup d'autres niaient avec eux les influences occultes ou voulaient qu'on les restreignît. Césalpin, à qui Jordan fait souvent appel, ne savait trop que penser ; il doutait et arrivait au merveilleux par exclusion et par timidité. Le Hollandais Lieven Lemnius, un médecin qui s'était occupé de sciences occultes, mettait aux mains des esprits les agents dont se sert ordinairement la nature; c'était une forme atténuée de négation, Pietro Pomponazzi de Mantoue plus hardi ne reconnaissait qu'une pathologie réelle ; que des causes physiques et organiques.

Ces dissidences n'exercèrent qu'une influence bien faible sur l'esprit de ceux dont les convictions étaient faites.

Qu'était-ce donc que Galien, Pline, Celse? Des païens! Il n'était pas étonnant que, privés des lumières de la vraie foi, ils eussent commis de grossières erreurs à propos de matières qui lui touchent.

Les Arabes ne méritent pas plus de créance. En examinant bien ses adversaires. en les prenant pour ce qu'ils valaient, on arrivait à les récuser un à un, à réfuter leurs arguments par une invective lancée à propos. Pomponazzi, par exemple, dont la compétence en sciences naturelles était reconnue par tout le monde, avait écrit un traité sur l'immortalité de l'âme et soutenu qu'Aristote ne l'avait jamais admise; qu'avec la raison seule on pourrait repousser cette doctrine; que la preuve évidente et certaine n'est fournie que par la révélation. Il appartenait, comme on le voit, à la race de ces sceptiques religieux, invinciblement attirés vers les profondeurs de la métaphysique et qui n'en rapportent que la conviction de leur faiblesse et la défiance d'eux-mêmes; penseurs constamment torturés par une incertitude perplexe jusqu'à l'heure où ils trouvent un peu de repos à l'ombre d'un dogme positif, et immuable.

Ce médecin, disait-on, instruit sur tant de choses, était un impie; c'en fut assez, il y a deux cents ans, pour ôter toute valeur à ses idées.

Voilà comment par éliminations successives on réduisait à une quantité négligeable le nombre des contradicteurs, comment on prouvait *ratione* et *experientiâ*, l'existence de maladies de cause métaphysique, l'intervention incessante du ciel et de l'enfer dans les fonctions de l'homme.

Dès l'instant où la pathologie surnaturelle est admise, où son étude devient légitime, il est indispensable d'adopter une méthode pour la poursuivre, d'emprunter à la nosographie ses procédés. On a fait appel à l'histoire, à la philosophie, à la théologie surtout, pour établir une base solide; maintenant on n'y aura plus recours que de temps en temps, accidentellement, pour leur demander un argument ou une observation. Il eût été trop simple d'en appeler sans cesse à Dieu, de le faire intervenir chaque fois qu'on se trouvait en présence d'un symptôme inconnu.

Ces accidents tiennent à deux causes : l'imagination ou bien la magie. Les incrédules, Pomponazzi en tête, éliminaient *a priori* la seconde, et ce médecin ne voyait, dans l'apparition d'un mauvais génie à Brutus la veille de Philippes, qu'une hallucination. Galien avait dit à peu près la même chose ; il expliquait tout par l'exubérance et la corruption de la bile. Malheureusement on ne s'en tint pas là; l'imagination devint une force capable de se diviser, d'agir sur les choses vivantes et nanimées. Avicenne accordait à certains individus le pouvoir de les modifier sans intervention directe.

La théorie du magnétisme animal était en germe dans cette conception ; Gentile de Foligno, Fortivi, Thomas de Garbo avaient, pour expliquer les différences individuelles une théorie singulière :

Celui-là seul pouvait produire des phénomènes merveilleux qui possédait le *Temperamentum justitiale* constitué par un mélange, en parties égales, d'humeurs et de qualités actives. Avec cette doctrine matérialiste, l'âme humaine était un agent physique comparable à la chaleur ou à la lumière, capable de rayonner, de se réfléchir, de déterminer des effets en rapport avec sa nature et sa concentration.

Les plus hardis avancèrent encore :

Ils firent porter leur exégèse non seulement sur l'antiquité païenne, mais sur la Bible et l'Évangile.

Pour Paracelse et Cornelius Agrippa, les miracles étaient des actes d'une imagination puissante ; Jésus fut un homme admirablement doué, capable de modifier à son gré les lois de la nature, de guérir les maladies sans recourir aux moyens ordinaires ; ce ne fut plus ce fils de Dieu.

De telles audaces ne pouvaient laisser l'Église indifférente. Le livre de Pomponazzi fut condamné. « Il s'est montré, disait Antonio de la Mirandole, mauvais philosophe et, qui est pis, mauvais chrétien » Les théologiens eurent beau jeu pour montrer ce qu'il y avait de chimérique dans la théorie de l'imagination active. « On ne l'a jamais vue, disait Delrio, produire un cheval ; on ne l'a jamais vue produire ni froid ni chaleur. » « Elle ne peut, ajoutait, avec une parfaite justesse, André Césalpin, être mise en jeu par les choses extérieures sans une sensation précédente, comme il est facile de s'en convaincre par une juste appréciation des songes. Certains phénomènes mor-

bides sont le fait de l'imagination; telles sont la syncope, qui survient quand on regarde une plaie, l'agacement des dents causé par le limage d'un corps dur.

Mais elle ne peut être séparée du corps. Quelques-uns ont cru pouvoir lui attribuer toutes les merveilles de la magie. S'il en était ainsi, elle l'emporterait de beaucoup sur l'intelligence et serait plutôt semblable à la puissance divine qui a tout créé avec un mot.

Elle ne peut, en réalité, presque rien sur l'individu lui-même, car les idées fixes des mélancoliques devraient, à la longue, produire chez eux des changements. Avec une puissance si faible sur le corps qui lui appartient, il est impossible qu'elle en exerce sur les autres. »

Du reste, la réfutation critique d'hypothèses sans fondement surgit un peu de tous côtés, Thomas Fyens la fit comme Césalpin.

La cour de Grenoble avait rendu un jugement fondé sur des considérants de fantaisie, à propos de la légitimité de l'enfant d'une femme veuve depuis cinq ans. Consulté à propos d'un cas semblable, il montra l'impossibilité de ces conceptions *ex imaginatione.*

L'influence que les médecins niaient, à juste titre, à l'imagination, c'est-à-dire une à faculté réelle et commune à tous, ils l'accordaient à la magie.

L'érudition et l'histoire leur fournissaient de puissants arguments ; il y a eu probablement à toutes les époques des secrets thérapeutiques transmis verbalement de père en fils, et l'on accorde volontiers un caractère sacré à ce qu'on ne voit pas !

La magie a, de temps en temps, pris en médecine une place telle qu'il a fallu compter sur elle. Peu importe son origine; qu'elle vienne de la Perse ou de plus loin; qu'elle dérive des pratiques religieuses des sectateurs de Zoroastre ou soit une application du système des pythagoriciens, c'est ce que nous ne discuterons pas; probablement les appels aux esprits ont précédé de longtemps les cosmogonies auxquelles on les a rattachés.

Les Juifs furent pour beaucoup dans la diffusion en Europe de pharmacopées surnaturelles.

N'ayant ni philosophie, ni médecine nationale, ils empruntèrent à l'Orient et à l'Occident tout ce qui pouvait convenir à

leur génie, se rapprocher de leurs traditions; ils entremêlèrent Pythagore et Platon; prirent des recettes ou des secrets chez eux et chez les Egyptiens.

Dès les premiers siècles de notre ère, Apollonius de Tyane avait tenté d'opérer des guérisons miraculeuses. Ses disciples et ses admirateurs en portaient même un nombre considérable à son actif; plus tard, les thérapeutes et les esséniens révèrent une pureté idéale qui leur permît d'obtenir une partie des attributs de la divinité et de soulager comme elle.

La magie avait sa place dans le néo-platonisme de Plotin et de Porphyre. Le médecin Ardreas Chrysaris guérissait par les esprits; il possédait des formules infaillibles pour les évoquer, il savait quels sacrifices ils préféraient; mais il y en avait de bons et de mauvais: il y eut une magie blanche et une magie noire, une théurgie et une goëtie.

La cabale hébraïque s'y rattachait.

Un certain Akiba qui la découvrit, disait-on, l'an 120 de notre ère, la fit connaître dans son traité de la création. Cette assertion ne supporte pas l'examen; la cabale n'est qu'une dérivation de la théorie pythagoricienne des nombres. « Elle repose, dit Jordan, sur plusieurs principes, comme on peut le voir par l'exposition de Carnitof et de Recanath. Aux cinquante portes on ajoute les vingt-deux lettres de l'alphabet, et on arrive ainsi au nombre 72 qu'on appelle Schemhamphorasch, paraphrase du nom de Dieu et des anges qui régissent l'univers. »

Les Egyptiens chassaient les mauvais esprits par supplications; le médecin, qui était prêtre lui-même, n'aurait jamais administré une préparation contre la céphalalgie sans prononcer deux fois, avec une dévotion profonde, l'oraison capable de hâter son effet : « Le devant de la tête est aux chacals divins, le derrière est un pourceau de Râ. « Place-les sur un brasier; quand l'humeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera une goutte de sang sur la terre. »

A ces prières, les cabalistes substituèrent des équations : ils empruntaient des nombres à l'arithmétique, des figures à la géométrie. Le but était le même, l'idée, la même : on peut établir des communications avec le monde métaphysique, demander des services aux êtres qui le peuplent; il suffit pour cela de savoir les appeler. Cette doctrine fit fortune à Rome; on se livra avec fureur aux pratiques magiques. Néron n'étudiait pas

seulement la toxicologie expérimentale avec Locuste ; un sorcier appelé Tyridate lui donnait en secret des leçons : ce n'était pas assez pour lui d'être saturé depuis l'adolescence d'adulations, de pouvoir et de jouissance, il voulait recruter des prétoriens invisibles et dominer les seules choses qui eussent échappé jusqu'alors à sa puissance, la pensée et la volonté de son peuple !

Les partisans du merveilleux avaient la partie belle : on avait guéri avec les esprits, et les chrétiens n'admettaient pas la soumission des anges à une formule ; les agents médicaux étaient donc des démons : la magie devenait impie et condamnable.

Il ne peut sortir rien de bon de l'enfer ; les guérisons n'étaient qu'un dangereux piège, qu'un habile moyen employé par Satan pour pervertir les âmes. Sa malignité, du reste, reparaissait vite, et, pour un individu qu'il soulageait, il en affligeait dix autres.

Les affections surnaturelles étaient donc le résultat d'interventions, les manifestations de la puissance que Dieu a donnée aux démons ; il faut être dément ou impie pour refuser de reconnaître leurs atteintes dans bon nombre de symptômes.

Voilà la base établie, la voie tracée aux amateurs de cette pathologie singulière. Le médecin n'est plus seulement un observateur, le vieux nom de physicien ne lui convient qu'en partie, il faut qu'au besoin il sache découvrir et traiter les affections surnaturelles, et, comme il n'est pas possible de songer à la téralologie sans connaître la disposition régulière des organes, de neutraliser une force nuisible, si l'on n'est pas renseigné sur ses effets, on doit se demander avant tout ce que peuvent les démons sur le corps et sur l'âme, étudier la physiologie métaphysique avant la pathologie qui lui correspond.

Les diables sont de rusés compères ; depuis leur chute, ils ont tourné à mal les qualités qu'ils avaient reçues pour le bien. Ce sont, malgré tout, des anges, comme le dit Denys l'Athénien, il ont la subtilité et l'immatérialité et sont capables, grâce à cela, de jouer aux hommes toute espèce de mauvais tours. Veulent-ils produire une maladie ? ils ont soin de lui donner au début son aspect et ses symptômes ordinaires ; les médecins la traitent comme les autres, ne la guérissent point et n'arrivent que très tard à soupçonner son vrai caractère ; puis Satan connaît admirablement le tempérament moral de chacun et sait l'utiliser. C'est par lui que les individus gais sont pous-

sés au libertinage, les gens tristes au désespoir, les impatients à la colère, les indolents à la mélancolie. Il connaît les sympathies, les antipathies, les essences et les qualités de toutes les choses de la nature, les médicaments utiles, l'époque à laquelle il convient de les administrer. La distillation des venins, les substances capables d'agiter les humeurs, d'obstruer les veines, de produire la douleur ou le délire; tout cela est du domaine de la science infernale.

Pour l'âme, c'est bien autre chose; le démon dont les tentations sont incessantes, annihile nos facultés ou les pervertit, de manière à produire toutes les hallucinations, tous les délires. C'est avec son aide que les Turcs arrêtent leurs esclaves fugitifs, et voici comment ils procèdent, selon Barthelemy Georgievicz, un de leurs historiens : « On écrit leurs noms sur un morceau de papier que l'on suspend à un arbre après avoir prononcé une conjuration. A partir de ce moment, l'esclave cesse de pouvoir se diriger, il croit voir devant lui des montagnes, des fleuves, des animaux féroces; effrayé, il court au hasard et tombe entre les mains de ceux qui le poursuivent.

D'autres fois, au lieu d'émousser ou de détruire l'acuité senso rielle, il l'augmente d'une manière incroyable. Sans doute l'exercice donne des résultats merveilleux ; la nature se charge de corriger en partie ses erreurs de telle sorte que chez les aveugles nés l'ouïe et le toucher acquièrent une finesse dont on n'a guère l'idée, mais on rapporte des faits si bizarres qu'il serait impossible de les comprendre et de les expliquer sans interventions surhumaines.

Les démons agissent sur la mémoire comme sur les sens, c'est surtout dans son abolition qu'il est facile de reconnaître leur main. Un savant du commencement du XIII[e] siècle, l'Anglais Simon Thurway, dialecticien très habile et professeur d'arts libéraux à Paris, se laissa aller à la présomption et à l'orgueil; il osait se vanter de connaître à fond toute la doctrine du Christ; la vengeance divine ne se fit pas attendre ; il perdit complètement la mémoire et dut apprendre de nouveau à lire.

Ils développent l'intelligence, et lui donnent une perspicacité telle que, grâce à eux, certaines personnes ont pu connaître sans travail et presque sans application les choses les plus ardues. Quand l'Empereur Julien s'occupait de théologie et répondait aux chrétiens; il se levait la nuit, invoquait Mercure, et

les sophismes subtils arrivaient en foule sous sa plume. De Thou et le mathématicien Viete, deux des hommes les plus intelligents du xvie siècle, ont été crus par quelques-uns des favoris du diable. Cardano, spirite par anticipation, se vantait d'avoir des colloques avec ses délégués : « J'ai, disait-il, disputé toute une nuit avec trois d'entre eux, partisans d'Averrhoès. » Il est vrai que la bonne foi de Cardano n'était pas toujours à la hauteur de son érudition « Tu nous a brodé là, lui disait avec une franchise un peu brutale Jules César Scaliger, des contes à faire rire même ton père. C'est une chose vraiment drôle que de voir des diables averrhoïstes quand Averrhoès ne croyait pas au diable. Il me semble que s'il eût pris part à une discussion il aurait apporté des arguments sérieux et non de puériles plaisanteries. »

Toute science qui vient des esprits est impie et coupable : l'alchimie, l'astrologie, les procédés de divination se valent. Leur puissance sur l'âme humaine est étendue et dangereuse, ils peuvent dévier nos facultés, pervertir nos perceptions, supprimer la mémoire, tromper l'intelligence ; mais ils ne peuvent pas augmenter la gravité d'une maladie ; s'ils changent ses manifestations ou les exagèrent, au point d'effrayer le patient et ceux qui l'entourent, ils n'ont aucune influence sur le pronostic.

« Ils ne font que ce que la justice de Dieu leur a permis pour corriger les hommes ou les éprouver, disait un savant théologien, ; agissant alors avec leur habileté ordinaire, ils paraissent blesser ou épargner ; malheureusement nombre de gens s'y trompent, redoutent leur colère, essayent de les apaiser, ne se doutant pas que leurs bienfaits sont pires que les plaies ; que leur haine vaut mieux que la bienveillance. »

Ainsi le pouvoir des démons s'étend sur le physique et le moral, ils modifient la forme et le fonctionnement des organes, émoussent ou exagèrent l'activité sensorielle, troublent les facultés. Deux choses échappent à leurs atteintes, la vie et la volonté. Dieu veut bien qu'ils torturent ; il ne veut pas qu'ils tuent ; puis, l'homme fortifié par la rédemption peut toujours avec la grâce éviter les pièges, triompher des faiblesses et arriver au salut, son but suprême. Cette doctrine est moins d'accord avec les faits qu'avec la théologie. Nous avons vu Jor-

dan admettre que Satan pouvait bouleverser l'économie, tirer parti des tempéraments et des simples. Dès l'instant où une maladie est créée, diverses éventualités peuvent survenir; depuis Hippocrate, tous les médecins savent que le pronostic est chose variable. Pour concilier les notions contradictoires qui servaient de guides aux pathologistes du merveilleux, il eût fallu limiter la puissance infernale, mettre entre ses mains un nombre défini d'affections ou, si on lui laissait la libre disposition de toutes, réclamer une intervention constante de Dieu pour enrayer la marche d'une maladie lorsque les ressources de la nature n'eussent pu prévenir une terminaison funeste. On ne s'arrêtait pas pour si peu; le raisonnement avait montré les sphères d'action des génies; l'observation se chargea de révéler leurs actes; la plupart des ouvrages de médecine renfermaient des relations de cas surprenants, de guérisons inattendues Il suffisait de prendre tout au pied de la lettre sans se demander d'où venaient les documents, par qui ils avaient été réunis; d'accorder un sens littéral à des expressions hyperboliques, et l'on avait ce qu'il fallait pour confirmer toutes les hypothèses.

Les faits les plus connus et peut-être les plus fréquents sont relatifs aux corps étrangers des cavités closes. On a vu nombre de personnes rendre par les vomissements ou les selles des substances qui n'entrent jamais dans l'alimentation : des cailloux, de la limaille de fer, des cendres. En 1539, on fit dans une paroisse de l'évêché d'Eichstetein, l'autopsie d'un paysan mort on ne sait trop dans quelles conditions; l'estomac renfermait quatre couteaux d'acier, deux morceaux de fer, des paquets de cheveux et de ficelle : « Je sais encore, dit Jordan qu'un individu de cette localité, qui avait été sûrement ensorcelé, a rendu par l'urèthre deux vers de grande taille. Dans l'espace d'un quart d'heure, ils se sont résolus en un liquide lactescent : un peu plus tard, il n'en restait rien. »

Comment ces choses-là avaient-elles pu entrer dans l'organisme? Quelques-uns disaient que c'était par les voies naturelles : les couteaux, les paquets de ficelle auraient passé de la bouche dans le pharynx, du pharynx dans l'œsophage et seraient restés assez longtemps dans l'estomac pour que des dépôts successifs de matières alimentaires eussent pu changer leur forme et augmenter leur volume.

Cette théorie vraiment simple avait été professée par Etido Paduano, médecin de l'hôpital de Bologne; elle avait l'inconvénient de ramener au minimum le rôle des démons: beaucoup la rejetèrent et admirent une dilatation gigantesque des pores cutanés permettant l'introduction de toutes les masses imaginables. Pour Binsfeld, les esprits devenaient des chirurgiens capables d'anesthésier ou de rendre le sommeil naturel si profond qu'ils pouvaient faire une gastrotomie et une entérotomie sans que le patient en eût conscience. L'opération terminée, ils suturaient délicatement la plaie; leurs incarnatifs étaient si sûrs que la réunion parfaite avait lieu en quelques secondes. Paracelse, Miling, Jean de Wier s'amusèrent beaucoup de tout cela. Le dernier poussa l'irrévérence jusqu'à soupçonner qu'il n'y avait eu à l'autopsie du paysan de Neuesser, qu'un tour de passe-passe habilement fait et que les corps étrangers avaient été mis dans l'estomac après son ouverture par un mauvais plaisant.

Ces objets avaient-ils donc une structure naturelle? Étaient-ils identiques aux objets ordinaires dont ils rappelaient la forme? Nullement; c'étaient des fantômes sans consistance, ni fixité.

A partir du moment où ils sont extraits ou expulsés, ils s'évaporent, parce que, suivant l'expression de saint Thomas d'Aquin, ils n'ont pas la *substance du subsistant.*

On racontait des choses surprenantes des saltimbanques; dès cette époque il y avait des avaleurs de sabre; mais étaient-ils bien libres de toute attache satanique? N'était-il point possible qu'ils tournassent en plaisanterie et fissent servir à l'amusement de la foule une puissance réelle et dangereuse, pour éviter les poursuites juridiques. Sans doute l'idée de Binsfeld est hasardée, on ne conçoit guère qu'une large plaie se réunisse sans cicatrice, mais les topiques qui pourraient conduire à un pareil résultat ne sont pas tous connus.

Les démons ont d'autres cordes à leur arc : du temps que Hugues était évêque de Liége, son chirurgien Bourlet se faisait servir à table des vins fins par eux ; tous les convives purent les goûter et en apprécier la qualité. Il faut avouer que ces majordomes invisibles étaient d'assez bons diables, surtout s'ils n'avaient point, pour servir leur client, fait une visite préalable à la cave du prélat.

Au moment du vomissement, rien ne leur est plus facile que de changer la forme, la couleur des matières ; ils peuvent altérer le milieu, l'air ambiant, produire des illusions ; le mirage est sûrement un phénomène métaphysique ; ils agissent parfois sur l'œil de celui qui regarde : Gallien explique ainsi les hallucinations des fous, des atrabilaires et des moribonds.

Les vertiges, la titubation, la pesanteur de tête sont notés un peu partout. Delrio lui même fut tourmenté plusieurs années par une effusion des yeux et des mouches volantes : cela tenait à l'agitation et à la rupture d'équilibre des humeurs, et nous avons vu les esprits les produire.

N'oublions pas qu'ils ont chacun leur rôle, que certains ont la spécialité de rendre malade comme d'autres ont celle de guérir ; parmi les corybantes, trente disposaient de maléfices, et vingt autres en conjuraient les effets.

Les sorcières ne font rien de bon. — Jordan est relativement modéré ; son thème l'entraîne et son érudition le trompe, mais il n'a presque jamais le fanatisme sombre des démonographes de l'époque antérieure ; rien, dans son livre, ne rappelle la férocité systématique du magistrat Boguet, mais, quand il parle des sorcières, son sang-froid l'abandonne ; les lignes qu'il leur consacre décèlent moins de mépris que de frayeur et de haine : Elles ont secoué toute piété, toute humanité en passant dans le camp des démons ; ce sont des empoisonneuses ; Jean de Wier et Cornelis Loos, leurs patrons, n'ont pas su ce qu'ils disaient en donnant leurs méfaits comme des actes de folie. C'est à leur méchanceté, aux imprécations criminelles, au pacte conclu par elles qu'il faut les attribuer. Ni les docteurs de l'Église, ni les papes, ni les législateurs civils ne s'y sont trompés. Elles ont été condamnées par saint Augustin, Tertullien, Arnobe ; par les constitutions canoniques d'Innocent, d'Alexandre, d'Adrien.

Cette sévérité est juste, car la vie de ces femmes outrage la majesté du Dieu qu'elles ont renié ; elles sont pires que tous les magiciens antiques, que Simon lui-même.

On s'imaginerait difficilement le mal qu'elles font avec leurs mixtures ; les procès qui ont eu lieu à Rome, à Casal, à Genève, à Milan, à Padoue, l'ont montré.

Certaines se bornent à donner des philtres : on dit qu'ils sont inoffensifs et atteignent leur but par des moyens naturels.

Combien de fois n'ont-ils pas éveillé, au lieu de l'amour, des symptômes épouvantables !

Ces poisons sont connus depuis l'antiquité, Héliodore en parle, saint Irénée appelait le sorcier Marcus le corrupteur par excellence.

Les Gnostiques se vantaient de posséder les plus puissants de tous; à Athènes, la sorcière Temmia fut punie de mort pour en avoir fabriqué ; de notre temps (vers 1650) on a vu un jeune homme changé par un philtre en un tronc couvert d'une croûte dure et dense ; il resta sept semaines en cet état.

Il y en a de deux sortes : les uns agissent sur l'esprit : ils consistent en incantations, attouchements magiques, imprécations ; les autres qui doivent intéresser l'âme et le corps sont de violents poisons.

Le pére Francisco Benci a rapporté l'histoire d'un jeune homme de Gênes qu'une lettre enchantée rendit fou et faillit tuer. Il vomit des cheveux, des débris d'os, des morceaux de fer ; comme une voix secrète l'avait averti qu'une personne voulait lui enlever un coffret qu'il avait reçu d'une courtisane, il en réclama la clef à grands cris ; quand on la lui eut donnée, il la saisit entre ses dents et l'aurait avalée si on ne l'en eût empêché; il la mit sous son oreiller et perdit la vue. Plus tard, ne la retrouvant plus, il se mit à crier, à vociférer de toutes ses forces. On refit le lit complètement sans rien découvrir. Un voisin força le coffret et y trouva deux lettres d'amour qu'il jeta au feu. Alors le philtre perdit toute sa puissance : le jeune homme recouvra la vue et la raison : la clef elle-même reparut. Est-il possible d'attribuer ces effets aux forces de la nature ? Ce sont plutôt des méchancetés de sorciéres; les médecins y ont assez souvent affaire pour savoir à quoi s'en tenir. Leur pacte est chose si sûre que beaucoup d'entre elles en ont déclaré en justice, même sans la question, le lieu, l'heure, la nature. Le maître coquin sait ce qu'il fait en s'adressant au sexe faible : il séduit facilement par ses promesses et entraîne dans la géhenne les malheureuses qui l'écoutent.

Certaines procèdent par fascination; on a dit que cette propriété était héréditaire dans certaines familles. Fort bien ; mais des confessions juridiques ne laissent pas de doute sur le caractère accidentel et coupable de beaucoup de fascinations.

Codronchi parle d'une sorcière dont le regard avait la propriété d'exciter des contractions utérines et de provoquer l'avortement.

D'après Nicolas Prangins et Sprenger, l'haleine de quelques autres avait le même résultat.

On trouva dans l'utérus d'une femme dont on fit l'autopsie un squelette d'enfant qui y était resté treize ans ; elle avait été fascinée.

Laissons les magiciennes et revenons aux accidents que produisent directement leurs maîtres. Ils se plaisent à développer des monstruosités, des déformations, des solutions de continuité. On a vu dans la région fessière d'un enfant du pays de Witemberg neuf orifices par lesquels s'écoulaient tous les aliments qu'il prenait La maladie dura quatre ans, il maigrit à l'extrême et enfin rendit par ses fistules onze vers de grande taille qui disparurent aussitôt ; en Russie, le Démon du Midi fracture les bras et les jambes des paysans.

Nicolas Tulp, d'Amsterdam, rapporte une observation de gangrène du pied de cause surnaturelle ; une femme de Savoie avait également sur le pied, d'après Jean Gerson, deux stigmates anthracoïdes qui la faisaient souffrir quand une âme descendait en Enfer.

Cette fois, pourtant, Jordan se souvient qu'il est médecin et formule presque un doute : « Ces charbons, dit-il, venaient des démons, mais la ruse des hommes en produit souvent de pareils. Des mendiants simulent la lèpre, les cancers du sein ou des jambes, etc ; il faut, pour cela, de la renoncule flammule, du vif-argent ou autres choses semblables. »

Mais on a vu souvent des phénomènes de cette nature dont l'origine métaphysique n'était douteuse pour personne; tels étaient les ulcères serpigineux errants qu'Eusèbe a observés dans une épidémie ; la gangrène du pied, généralisée plus tard, qui se développa à la suite d'un traumatisme insignifiant chez Cyrinos, évêque de Chalcédoine et dont parle Socrate le scholastique.

Les Lapons et les Finnois ont des traits magiques dont le blessure est suivie de tumeurs malignes qui tuent en trois jours.

La médecine ne peut rien contre elles parce que l'éternel ennemi de l'homme les envenime et les rend incurables.

C'est surtout dans la sphère des fonctions sensorielles et psychiques qu'on observe les phénomènes surnaturels. En suivant ligne par ligne Jordan, on arriverait à reconstituer, sinon le type clinique parfait, du moins une esquisse assez nette, des délires décrits par les aliénistes contemporains. Chacun d'eux est étudié, illustré par des anecdotes, discuté au point de vue philosophique et religieux. Les hallucinations, les phénoménes du somnambulisme, les manies, les actes impulsifs, ont souvent une origine métaphysique.

L'extase est le premier et l'un des plus importants de ces symptômes ; les visions des prophètes de l'Ancien Testament, ou celles des saints s'y rattachent ; mais il y a d'autres extases dont les médecins arrivent avec peine à déterminer la nature. Elles résultent en partie d'une prédisposition organique; Delrio déclare qu'un désir ardent et la concentration des forces de l'esprit sur une idée les favorisent ; un état morbide du cerveau produit des délires qui les simulent. Tout se passe dans l'âme, qui reste en place ; elle n'est pas, comme le dit Bodin, enlevée et transportée dans les milieux dont elle reçoit l'impression. Une pareille doctrine était tout au plus applicable à certains cas de ravissement ou aphérèse, observés en Israël et qui ne se sont plus reproduits. Pour Mocenico, l'agent direct et immédiat, c'est l'imagination à laquelle Dieu vient en aide. D'après Jordan, les extases arrivent : « 1° lorsque les sens sont soustraits à l'influence des choses extérieures par l'obstruction des méats du cerveau ou des vaisseaux qui portent le sang à ses zones sensorielles ; 2° par le transfert des sensations extérieures aux organes du sens interne ; à cette variété appartiennent celles des sorcières qui sont le plus souvent diaboliques »

La dernière réserve était indispensable ; le merveilleux, qui tient une si grande place dans les traditions chrétiennes, est une arme à deux tranchants, capable d'infliger à l'orthodoxie des blessures aussi dangereuses que celles qu'il a faites aux anciens cultes. Pendant tout le moyen âge, les hérésiarques avaient tenté de donner à leurs doctrines une origine céleste ; toutes les sectes eurent leurs extatiques, leurs prophètes martyrs ; aux révélations de sainte Thérèse et de l'abbesse Hildegarde, on opposa celles de Magdalena de la Paz ou des religieuses possédées du diocèse de Cambrai ; en 1585, il y avait

encore à Augsbourg une stigmatisée dont on recueillait chaque parole avec une déférence craintive. Des docteurs catholiques, sentant le danger de pareilles choses, refusèrent toute créance à ces inspirées. Jean de Salisbury voulait qu'on les adressât aux médecins ; mais ceux dont la foi a besoin d'être étayée à chaque instant par de nouveaux miracles ne pouvaient se contenter d'une négation aussi franche ; sainte Catherine de Sienne eut pour avocat Torquemada lui-même.

On admettait donc un peu partout une extase favorisée par des conditions particulières de l'encéphale, mais que la nature seule était impuissante à produire ; elle venait du démon et c'est pour cela qu'elle servit si souvent d'appui à l'erreur.

L'enthousiasme fait le pendant de cet état légèrement passif ; c'est l'inspiration des sujets énergiques et ardents. Ici encore l'intervention surhumaine est manifeste et constante ; grâce à lui, les chresmologues antiques ont entrevu l'avenir. Cet enthousiasme pouvait prendre tous les aspects, avoir pour les malheureux qui l'éprouvaient les résultats les plus désastreux ; on l'observait surtout chez les mélancoliques. Tritheim l'attribuait, après Galien, Gariopont et la plupart des Salernitains, à l'augmentation et à l'altération qualitative de la bile. L'épilepsie en était une forme ; des villageois illettrés ont parlé grec et latin à la suite d'une attaque ; Fernel rapporte en détail l'observation d'un homme dont la maladie résista à tous les traitements. A chaque crise, il racontait aux médecins ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils pensaient, répétait des sentences dans une langue inconnue, se moquait des remèdes et de leur impuissance. Guainier et Huarte ont si souvent enregistré des phénomènes analogues qu'ils ont reculé devant la pensée de mettre les esprits en cause et préféré recourir à des théories naturelles pour s'en rendre compte. Le premier parle des astres ; dans certaines positions, ils font éclore spontanément chez les individus soumis à leur influence les connaissances philologiques. « Le latin, disait Huarte, est l'idiome naturel de l'homme, idiome instinctif comme le cri ou l'expression de la physionomie, et que l'habitude seule altère. »

Lievin Lemnius et Gaspard Wolff essayèrent d'expliquer d'autres anomalies complexes. Le somnambulisme était trop bien connu pour qu'on pût l'assimiler aux délires et aux ma-

nies d'origine métaphysique. Dans cet état mixte, Satan a sur nous une puissance d'autant plus sérieuse que la volonté est affaiblie et sans direction.

Les doctrines exclusivement physiologiques avaient l'inconvénient d'être en désaccord avec l'enseignement de l'Eglise, d'être entachées de panthéisme ou de matérialisme. Lemnius croyait l'âme constituée par une substance physique d'une subtilité extrême ; le somnambulisme tenait à la prédominence des éléments supérieurs; c'était une soustraction de l'esprit aux impressions de milieu par suite de sa légèreté spécifique. Arnold de Marbourg étendait la même conception aux anges bons et mauvais. Leur entrée dans le corps était marquée par une diminution brusque de la densité, de telle sorte que dans les procès des sorcières, l'épreuve de l'eau est décisive. Il faut les jeter à la rivière; si elles surnagent, la possession est certaine. Wolff explique de la même manière pourquoi on avait trouvé, flottant sur l'Adige, le cadavre d'une mélancolique qui s'était volontairement noyée.

Ces idées sont encore populaires parmi les paysans russes, et plus d'un malheureux a dû prendre un bain d'eau glacée pour se laver d'accusations absurdes. D'autres accordaient aux esprits une pesanteur incroyable, à tel point que, d'après Weinrich, quatre chevaux ne purent traîner le corps d'un démoniaque.

Jordan ne sait trop que penser de la lycanthropie; c'est souvent une forme de délire: mais souvent aussi c'est une réalité.

On conduisit un jour devant le duc de Prusse un paysan vêtu de misérables haillons ; il avait été arrêté pendant qu'il attaquait des chevaux aux environs de Kœnigsberg. Ses cheveux, sa barbe étaient d'une longueur démesurée; des balafres hideuses sillonnaient son front et sa poitrine. Il déclara que depuis trois ans il avait couru la campagne changé en loup et que ses cicatrices résultaient des blessures qu'il avait reçues.

En Belgique, un paysan abat un oiseau d'un coup de mousquet ; lorsqu'il va pour le ramasser, il ne trouve qu'une vieille clef rouillée. On apprit le lendemain qu'une de ses voisines, suspecte de sorcellerie, avait reçu toute la charge dans le flanc.

Un passager d'un navire génois, atterri dans un havre de Chypre, eut le malheur d'attirer trop vivement l'attention d'une magicienne. Elle lui vendit des œufs enchantés; à peine en eut-il mangé un qu'il fut changé en âne. Il resta trois ans dans cet état, tenu en bride par sa maîtresse, qui le conduisait au marché, lui faisait porter des fardeaux, et, de temps en temps, lui témoignait son affection par un coup de trique bien appliqué. La nuit seulement les oreilles se rétrécissaient, la peau reprenait son lustre; le pauvre ânon redevenait le jeune et beau Génois qu'il avait été. Il ne dut sa délivrance qu'à une circonstance singulière : une galère de ses compatriotes ayant mouillé dans ces parages un jour de grande fête, l'aumônier du bord descendit avec tout l'équipage, dressa un autel rustique et célébra la sainte messe. La méchante Cypriote passant par hasard, au moment de l'élévation, son âne oublia tout, s'agenouilla et ne se releva qu'à la fin de l'office.

Les marins ébahis soupçonnèrent un maléfice; ils saisirent bête et paysanne et les conduisirent au magistrat du district. Elle finit par avouer, et, dans l'espoir du pardon, rendit à son prisonnier sa figure; cette bonne volonté tardive ne la sauva pas.

De tels faits prouvent que tous les lycanthropes ne sont pas des déments; que la métamorphose de l'homme en brute est parfois chose réelle: que le démon grâce à son pouvoir sur la forme, peut la changer ou la rendre méconnaissable. Par quel procédé arrive-t-il à ce résultat? On n'en sait rien; l'outillage des magiciens est si varié que, pour comprendre quelque chose à leurs pratiques, il fallut appartenir à cette secte maudite.

Plusieurs centaines de personnes ont vu, sur une place de Prague, des saltimbanques rendre momentanément fous des gens dont ils voulaient se moquer. Ceux-ci tombaient, faisaient des mouvements désordonnés, rappelant ceux du nageur qui se noie. Lorsqu'ils revenaient à eux, leur visage était congestionné, leurs habits trempés de sueur, ils déclaraient qu'ils s'étaient crus engloutis dans la mer et avaient fait des efforts surhumains, afin d'échapper aux vagues. Pour produire un pareil résultat, un rien suffisait; le patient trempait son doigt dans un liquide rouge comme du vin, le portait sur sa langue, et le tour était joué.

Notre auteur n'a pas des idées mieux arrêtées sur les apparitions des trépassés ; peut-être est il un peu plus défiant sur ce point que sur beaucoup d'autres.

Par tendance et par tempérament, il est disposé à admettre les résurrections temporaires, tout ce commerce macabre entre la vie et la tombe auquel le moyen âge avait cru; mais ses opinions théologiques s'y opposent. L'existence du purgatoire a été battue en brèche depuis la Réforme, et c'est pour la prouver qu'on a admis les apparitions des morts qui viennent révéler aux vivants leurs souffrances, réclamer des priéres et des œuvres expiatoires. Cette réincarnation est-elle possible ? est-elle prouvée ? Beaucoup ont déclaré qu'il était absurde de croire que les bons anges et les bienheureux pussent prendre une enveloppe mortelle. Une telle opinion est trop exclusive ; on a cité des faits propres à démontrer le contraire : il y eut naguère à Naples deux amis, deux érudits, fameux par l'étendue de leurs connaissances philosophiques, la sûreté de leur dialectique et surtout leur inaltérable affection. Un jour qu'ils n'avaient pu se mettre d'accord sur certains points relatifs à la vie future, ils se jurèrent que celui qui mourrait le premier reviendrait dire à l'autre quelle opinion était la vraie. Peu après, Marsilio Ficino s'en fut à Florence ; il y était depuis quelque temps lorsque Mercato, qui avait travaillé toute une nuit, entendit vers le matin le galop d'un cheval, qui s'arrêta devant sa porte. Il reconnut ensuite la voix de son ami : « Tu avais raison, » lui dit celui-ci dès qu'il eut ouvert la fenêtre, et, sans plus d'explications, Marsilio remontait en selle et disparaissait. Frappé de l'imprévu et de la brièveté de l'entretien, Mercato écrivit à Florence. Pour toute réponse, il reçut la nouvelle de la mort de son ami, arrivée quel ques instants avant que le mystérieux cavalier frappât à sa porte.

« Vous croirez ce que vous voudrez de cette histoire, » a dit Jordan. C'est nous avouer qu'il n'y ajoutait lui-même qu'une foi médiocre. On a vu des spectres, des fantômes rappelant la taille et les traits des défunts ; ce sont encore là des fascinations. Le trompeur par excellence peut simuler la consistance de la chair, la dureté de l'os, donner une vie factice à un cadavre, fabriquer une image ou tromper nos sens. Rien ne permet de distinguer les damnés des démons, Delrio lui-même l'a

dit, rien ne prouve que Dieu leur permette de quitter leur éternel séjour. Les familiers des esprits, ceux qui se sont vantés, comme Cardano, de les reconnaître au souffle, à l'odeur, de converser avec eux, de les associer à leurs affaires, n'admettent même pas leur immatérialité ; ils ne voient dans la mort, avec Pomponazzi, qu'une modification dans la disposition des éléments organiques dont les plus subtils restent unis, de manière à constituer une personnalité autonome et invisible conservant une partie des attributs des vivants et soumise, comme eux, aux influences sidérales.

Il n'y a dans tout cela que déceptions, hallucinations, délires, ou, quand les faits rapportés sont vrais — et ils le sont quelquefois, — ruses et embûches de Satan.

Il ne perd jamais de vue son but, l'extase, l'enthousiasme, 'illusion ; c'est toujours pour amener les malheureux au crime, ou bien les faire au-devant de la mort qu'il ne peut donner ui même.

Après les danses de Saint-Guy épidémiques du XIVe siècle, on a vu diverses manies de nature identique. A Londres, des sujets jeunes des deux sexes dansèrent complètement nus au milieu de la rue, sous prétexte de revenir à la pureté primitive; plusieurs étaient si convaincus de la légitimité de cette répugnante saturnale, qu'ils versaient des larmes et priaient avec ferveur. Monavius avait noté la même chose en Hollande dans une bande de choréomanes. A Lyon, tous les mélancoliques furent poussés une année vers le Rhône; jamais on n'avait noté tant de suicides. Dans les cérémonies païennes, si propres à développer l'enthousiasme, des personnes se sont horriblement mutilées. On rencontre toujours les mêmes éléments : un trouble organique spontané ou provoqué, une intervention surnaturelle qui le règle et le dirige dans un sens donné. C'est pour cela que les anciens exorcistes tenaient compte de l'un et de l'autre, et qu'avant de prononcer les paroles ou de faire les aspersions que redoutent les esprits, ils avaient soin de purger les possédés.

La pathologie surnaturelle du système nerveux ne puise pas exclusivement ses observations dans la médecine mentale. Celles que nous avons vues ne mentionnent que des phénomènes subjectifs : hallucinations, rencontre de morts, lycan-

thropie ; d'autres symptômes, se rattachant au même système, sont moins étendus et purement objectifs.

L apoplexie est parfois produite par les démons ; ils peuvent, comme les bons anges, arrêter un mouvement. A chaque instant les chroniqueurs parlent des sacrilèges voulant frapper un apôtre, dont le bras fut immobilisé. Vers le IIIe siècle de notre ère, un artiste chrétien, chargé de décorer un temple de Jupiter, peignit, au lieu de l'image du faux dieu, celle de Jésus ; Satan ne le permit pas ; tant qu'il essaya de donner suite à son projet, sa main resta inerte et rigide.

Les mouvements involontaires ne sont presque jamais naturels. Des paysans, sans respect pour la sainte messe, se moquent du prêtre qui la célebre; il les maudit, et, pris d'une fureur subite, ils dansèrent sans relâche plusieurs jours de suite. Des enfants de Cesarée de Cappadoce, qui avaient méprisé les conseils de leur mère et l'avaient insultée, furent, après sa malédiction, saisis de convulsions, de contractures telles que le tronc était fléchi en arc de cercle. En Bretagne, les esprits de la nuit obligent les passants qu'ils rencontrent à prendre part à leurs rondes infernales ; les pauvres gens meurent au lever du soleil.

Parfois, les convulsions se limitent à certains muscles ; elles répondent assez bien à ce que nous appelons l'athéthose, la crampe des écrivains ou la chorée électrique.

On a vu des hommes et des animaux rester immobiles, pétrifiés comme de véritables statues. Wietfit sait, de source certaine, que la chose est arrivée en Bavière à cinquante chevaux. Marius d'Avenche rapporte que des laboureurs furent changés en statues de sel, comme l'avait été naguère la femme de Loth. Personne ne peut nier ces faits. Chiocci, médecin de Vérone, prétend, en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, qu'ils ne tiennent ni aux diableries, ni aux miracles. Falloppe et Sennert admettent un esprit de pierre dont les mouvements et les fermentations peuvent en un clin d'œil modifier les tissus, changer les parties molles en blocs minéraux; il n'est pas même nécessaire d'avoir recours à une pareille doctrine. A l'état naturel, il y a du sel dans l'organisme ; les excreta, les larmes, le mucus, le sang même en contiennent ; une augmentation de cette substance sous l'influence de causes inconnues rend compte des métamorphoses attribuées à l'intervention des Gé-

nies ; c'est encore là une explication impie. Il est impossible de trouver une ligne de saint Augustin sur laquelle on puisse l'appuyer.

Le mal sacré se développe souvent dans les mêmes conditions En Floride, un sorcier est saisi d'une attaque épouvantable, au moment où il essaye de prédire l'avenir. Mahomet, l'imposteur, était épileptique ; cet homme fut un des plus redoutables agents de Satan sur la terre. Césalpin. Fernel, Fabrice de Hilden, ont vu beaucoup de cas qu'ils n'hésitent pas à regarder comme de véritables possessions.

La sensibilité est atténuée ou abolie : un des meilleurs signes qui permettaient de confondre les magiciens, d'avoir raison de leurs dénégations, c'était l'existence d'une zone d'insensibilité chez eux. Souvent l'anesthésie est générale, complète ; c'est une immunité contre la douleur, conférée par Dieu. Les actes des martyrs parlent à chaque instant des bienheureux qui ont pu rester intacts au milieu du feu, prêcher, chanter des cantiques et convertir leurs bourreaux. Les flammes s'écartaient de saint Polycarpe et formaient autour de lui une auréole inoffensive ; un des exécuteurs lui enfonça le fer de sa lance dans le flanc, le sang éteignit le bûcher et les fidèles purent retirer son corps et l'ensevelir. A Constantinople, la même chose arriva à un jeune Juif du temps de Justinien. C'est Evagrios, historien contemporain qui a rapporté le fait. On avait l'habitude de distribuer aux petits enfants les débris de la sainte table, c'est-à-dire les hosties consacrées qui restaient après la communion. Un jeune israélite s'y rendit avec ses camarades et raconta naïvement la chose à son père. Celui-ci entra dans une fureur sauvage ; il résolut de lui faire expier par un supplice terrible l'outrage fait à sa religion et le jeta dans une fournaise. Trois jours plus tard, sa mère le retrouva vivant, gai, sans la moindre brûlure ; tous deux se convertirent.

La faveur divine n'explique pas tout. Depuis Néron, la lutte entre le christianisme et l'idolâtrie se poursuivit des deux côtés avec les mêmes armes. Constantin n'était pas plus tendre pour les haruspices que Maximien et Dioclétien ne l'avaient été pour les Nazaréens. Souvent la persécution frappa aussi bien les astrologues que les serviteurs du Christ. On vit, pour les premiers comme pour les autres, des phénomènes surprenants, de

véritables miracles. Simon avait bravé les flammes avant saint Polycarpe ; des devins et des philosophes eurent le même bonheur : « Les dieux les protégeaient, dit Jamblique. — Les dieux du paganisme, c'est-à-dire les démons, répondirent les docteurs chrétiens. »

Ils ont donc la puissance de produire l'anesthésie et l'analgésie, d'agir sur les forces physiques au point d'empêcher l'action du feu ; les sorcières le crurent longtemps. Quelques-unes tuèrent des nouveau-nés et leur mangèrent le cœur, persuadées que cette barbarie les rendrait invulnérables. Sans doute, la haine craintive a inventé bien des forfaits ; il est malheureusement trop vrai que la croyance à la magie en a fait commettre aussi pour remplir les prescriptions de son noir rituel. On n'a pas besoin, pour en trouver des exemples, de remonter jusqu'aux procès de la Brinvilliers et de la Voisin. Il y a quelques années, la Cour d'assises de la Haute-Marne jugeait un garçon qui n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année. Ce miserable avait entendu dire on ne sait où, que la tête coupée d'un petit enfant rend invisible; il tua, pour en avoir une, le dernier né du fermier chez lequel il travaillait.

Les organes des sens sont intéressés aussi souvent que le reste; l'acuité visuelle est toujours augmentée. Les Zahuris aux yeux de lynx, si nombreux en Espagne, découvrent sans effort et sans difficulté les sources, les trésors, les cadavres. Un d'eux distinguait de Cadix un navire qui sortait des ports de la côte d'Afrique: ce ne sont point là d'heureuses aptitudes, des qualités poussées à l'extrême; la puissance sensorielle a ses limites.

Dans un autre sens, nous trouverons des cécités, des amauroses subites; un juif porte témoignage contre l'évêque Narcisse, il devient aveugle; un enfant lit un parchemin magique, son regard se couvre d'un nuage noir qui ne disparaît que quand il cesse sa lecture. Les pactes impriment à l'appareil visuel des modifications ; l'esprit des ténèbres tient à marquer de son sceau ceux qui se donnent à lui. Les Gnostiques faisaient aux initiés une incision du lobule de l'oreille dont la cicatrice restait visible toute la vie. On a dit que les glandes lacrymales des sorciers et des démoniaques s'atrophiaient; c'est inexact; certains d'entre eux, dûment convaincus, en Belgique et en

Allemagne, ont pleuré à chaudes larmes au moment du supplicc et même avant leur condamnation. Du côté de l'iris et de la pupille on trouve encore des signes d'une certaine valeur ; les déformations, les colobomas, l'albinisme surtout sont presque toujours surnaturels ; les caractères généraux des Zahuris espagnols permettent de supposer que la plupart d'entre eux étaient albinos.

Puis toutes les affections inflammatoires de la conjonctive, de la cornée, des parties profondes de l'œil, peuvent être produites par le même procédé. On a vu des diables prestidigitateurs faire tomber d'entre les paupières une foule de choses qu'on ne songerait guère à y chercher. En voici un exemple donné par Horst :

« J'ai souvenir, dit cet auteur, d'une histoire que m'a racontée un respectable conseiller de mes amis ; elle concernait son frère. Chaque jour, il lui sortait des yeux une quantité considérable de brindilles de balai, de telle sorte que tous ceux qu'on achetait pour le nettoyage de la maison disparaissaient sans qu'on sût comment ; c'était le démon qui tourmentait de la sorte le malade ; une sorcière avait passé par là. »

Il ne s'agit pas ici, comme dans la plupart des autres anecdotes, de légendes empruntées à des chroniqueurs. Gregorius Horst était un des médecins les plus savants de son temps; on l'appela l'Esculape de l'Allemagne. Scs œuvres renferment des observations intéressantes, des doctrines souvent justes ; cela ne l'empêchait pas d'admettre l'excrétion par la conjonctive de brindilles de balai !

Les troubles de la phonation sont presque toujours effroyables ; un gentilhomme traite, dans un accès de colère, les domestiques de mauvais drôles et de chiens ; ce n'était pas chose extraordinaire au XVIe siècle. Mit-il une rage spéciale dans son objurgation? avait-il depuis longtemps fatigué la mansuétude divine? Philippe Camerarius, qui raconte le fait, n'en a rien dit. La punition de sa violence fut rapide et sévère ; il perdit la voix; chaque fois qu'il voulait parler, son larynx n'émettait que des sons entrecoupés et rauques semblables aux hurlements d'un chien enragé.

A l'époque où les Vandales ariens persécutaient en Afrique les gens restés fidèles à leur foi, plusieurs d'entre eux eurent la langue coupée et furent chassés du pays ; ils se réfugièrent à

Constantinople, où l'empereur les prit sous sa protection. Procope, qui les vit, s'émerveilla comme tout le monde de la facilité avec laquelle ils parlaient, du timbre clair et agréable de leur voix; il était impossible de nier qu'ils eussent reçu une grande faveur du ciel, la suite le prouva mieux encore.

La Byzance de Théodora et d'Antonia était un périlleux séjour même pour des martyrs. Tout le monde, les femmes surtout, voulurent les voir, entendre de leur propre bouche le récit de leur supplice. Ce thème épuisé, on les écoutait encore; alors ils parlèrent d'autre chose que des béatitudes éternelles. Un avertissement brusque leur rappela comment et dans quelles circonstances ils avaient conservé la parole; ceux qui débitèrent des discours profanes ou des tirades galantes la perdirent pour toujours.

Si nous voulions énumérer tous les accidents nerveux décrits par l'auteur, il faudrait le suivre ligne par ligne. Son exposition a été faite d'après un certain ordre; Jordan a voulu observer les règles suivies par les nosographes de son temps et passer successivement en revue les organes et les appareils; mais la nature des faits qu'il rapporte ne lui permet que difficilement de suivre ces divisions. Rarement les matières d'un chapitre conviennent exclusivement à son titre; il n'en pouvait guère être autrement. En nous tenant aux apparences, nous pourrions terminer ici l'étude des monstruosités, des vices de conformation, des affections du système nerveux; nous les verrons plus d'une fois reparaître dans les chapitres qui vont suivre.

II

Les maladies du cou, du pharynx, du poumon, du cœur d'origine surnaturelle sont indiquées en trois pages; il serait difficile de dire à quels caractères on les reconnaît; leurs manifestations symptomatiques ne sont point assez frappantes pour avoir une certaine valeur séméiotique. Elles se correspondent parfois à des affections organiques réelles, mais le plus souvent ce sont des phénomènes de l'hystérie, la névrose diabolique par excellence. La constriction de la gorge, accompagnée d'une sen-

sation de boule ou de pression à l'épigastre, s'y rattache à coup sûr. En revanche, les pulsations continues de la région sus-claviculaire ou sterno-mastoïdienne que Sammarinus considère comme surnaturelles étaient probablement le symptôme d'anévrismes, d'autant mieux qu'elles s'accompagnaient de paroxysmes de dyspnée et de raucité de voix. Il nous paraît inutile d'insister sur la toux et l'expectoration ; ce ne sont point là des accidents que les démons aiment à produire. En revanche la douleur précordiale, avec ou sans suffocation, est souvent de leur fait. Jordan a vu une dame de Göttingen qui fut longtemps éprouvée par des accès pénibles ; elle souffrait, disait-elle, comme si elle eût reçu dix coups de couteau dans le cœur, puis la douleur s'irradiait sous forme de fourmillements dans le bras gauche ; tout se terminait par de violentes palpitations. On parlerait aujourd'hui d'angine de poitrine ; notre auteur songea à un maléfice. Il ne vit personne parmi les voisins ou les amis de sa malade sur qui il pût faire tomber ses soupçons ; peu importe, il les conserva si bien qu'il les avait encore quand il écrivit son livre.

Nous savons, à propos des corps étrangers des cavités closes, comment on entendait la pathologie des voies digestives. Ce ne sont point les observations qui manquent ; on trouve dans les auteurs les cas de malades qui ont vomi les choses les plus invraisemblables ; ce sont presque toujours des femmes, surtout des jeunes filles.

Les perversions de l'appétit, le *pica* ou la boulimie, sont plus fréquentes chez elles que dans l'autre sexe. On en a cependant noté chez l'homme des exemples authentiques : le médecin Rochlizen a vu un Lorrain appelé Claude qui était au service du comte de Bebisdorf, présenter une forme de boulimie singulière : il avalait sans répugnance des os, des poils, des charbons, des chandelles, des excréments, des limaces ; rien de tout cela ne paraissait produire le moindre dégoût et sa santé restait excellente. « S'il n'était surnaturel, dit Jordan ; cet appétit serait inexplicable, mais quand le diable s'en mêle, tout est facile à comprendre. » On a vu des choses bien plus étonnantes : du temps de Louis le Débonnaire, le médecin juif Sédécias, un fieffé coquin, dévora, aux yeux de toute la cour, un homme armé, sa monture, une voiturede foin et ses chevaux.

Les abstinences et les jeûnes prolongés sont de même ordre ;

à Carthage, une jeune fille jeta, lorsqu'elle était au bain, un regard peu modeste sur la statue de Vénus ; elle fut prise d'une telle constriction de la gorge qu'elle ne put ni boire ni manger pendant 71 jours.

D'autres fois, l'intervention de Satan se manifeste par des coliques terribles : Dieu envoie aux méchants des maladies abdominales qui les tuent. Ceux qui pratiquaient les envoûtements lacéraient le ventre de leurs statuettes de cire, parce que les affections magiques de ses organes sont toujours graves.

Arius, entêté dans son hérésie, fut enlevé brusquement par l'une d'elles. Voici à peu près comme Sozomène rapporte la chose : cet hérésiarque, niant la divinité du Christ avait affirmé ses opinions par serment au Concile de Nicée. « Si ta foi est bonne, lui dit l'évêque Constantin, tu as bien fait de jurer ; si elle ne l'est pas, Dieu te jugera. » On le condamna ; le soir, une épouvantable douleur de ventre l'enleva en quelques instants.

Les vomissements stercoraux ont à peu près toujours été attribués à une cause surnaturelle; Théodoret fait mourir l'empereur Julien l'Apostat, dans ces conditions.

Nous touchons à un point plus délicat que tous ceux que nous avons vus : les accidents produits par les démons du côté des organes génitaux. Ils excitent la luxure, ont enseigné aux gnostiques et aux courtisanes la fabrication des philtres ; parfois ils exercent une action opposée. Une variété dangereuse de sorciers s'ingéniait à produire l'impuissance, à rendre les mariages inféconds, à provoquer les avortements ; on les appelait noueurs d'aiguillette. Leurs méfaits excitaient dans toutes les classes de la société plus de crainte que de colère. Cette crainte fut si générale au milieu du XVIe siècle en France, qu'on n'osa se marier que la nuit. L'histoire de toute cette partie de la pathologie du merveilleux est répugnante et profondément triste ; accusations indignes, anecdotes obscènes, procès et supplices, rien n'y manque.

Un jour, on célébrait un mariage à l'église métropolitaine de Meaux ; un jeune homme du pays, qui regardait avec plusieurs gais compagnons la noce traverser la place, se permit certaines plaisanteries d'un goût douteux ; le surlendemain il était dénoncé aux magistrats comme noueur d'aiguillette. Nous nous

plaignons aujourd'hui de la lenteur des instructions criminelles ; elles étaient expéditives en ce temps-là.

La torture donna les effets qu'on en attendait : l'inculpé avoua être allé au Sabbat, avoir conversé avec le diable, fabriqué des poisons, jeté des sorts ; il en fallait moins pour motiver une sentence, on le condamna au bûcher. Le jugement fut cassé en appel à Paris, parce que les magistrats trouvèrent la peine trop sévère. Tenant compte de l'âge du coupable, de ses bons antécédents, des circonstances qui l'avaient conduit à la sorcellerie, ils le condamnèrent à être *pendu* d'abord, *brûlé* ensuite. Il était rare que ces sortes d'affaires ne frappassent qu'une personne ; Meaux eut plusieurs exécutions capitales comme Dôle, Blois, Tours et Poitiers.

Les individidus auxquels arrivait une mésaventure érotique n'avaient pas toujours recours heureusement à l'autorité ; ils se faisaient justice eux mêmes. Malheur à la pauvre Ariane que son infidèle soupçonnait. A la Renaissance, le vitriol était une préparation coûteuse et peu répandue ; en revanche, tout le monde croyait que l'amante abandonnée pouvait se venger avec la ligature magique.

Codronchi rapporte sérieusement une observation dans laquelle les choses se seraient passées de la sorte ; peu s'en fallut que la jeune fille en cause ne fût étranglée.

Les manifestations cutanées surnaturelles sont nombreuses et répugnantes, Les médecins du XVI[e] siècle n'étaient pas loin de songer aux démons toutes les fois qu'une maladie fébrile prenant le caractère dyscrasique, s'accompagnait de taches ecchymotiques et d'hémorragies ; celles des hémophiles qui survenaient comme aujourd'hui sous l'influence d'une cause si légère qu'on pouvait les croire spontanées, étaient de même nature. A côté de ces accidents réels, il y en avait que nous ne connaissons plus ; parfois Satan traçait sur la peau des mots bizarres ou injurieux. Balthazar Hahn, premier médecin de l'électeur de Saxe, a, comme aurait dit Brantôme, cogneu et traité une noble et honneste dame qui, pendant plusieurs mois, fut tourmentée de la sorte. C'était une personne pieuse, plus instruite que ne l'étaient les femmes du temps. Les symptômes qu'elle présenta émerveillèrent tellement son médecin qu'il les enregistra jour pour jour et communiqua plus tard sa relation à Daniel Sennert pour lui demander son avis ; la voici :

« Une jeune femme de vingt-deux ans, de tempérament louable, mais un peu portée à la mélancolie, fut prise, le soir du samedi 8 novembre de l'année 1634, d'une sensation d'angoisse extraordinaire. Elle se mit au lit à l'heure habituelle et s'endormit assez vite; le sommeil fut agité de douleurs et de serrements si pénibles que plusieurs fois on l'entendit pleurer et gémir. Elle dormait malgré tout, si profondément qu'elle ne se réveillait même pas quand on l'appelait; on parvint à l'éveiller, elle leva les yeux, ne dit pas plus de deux ou trois mots, les ferma et se rendormit. Le lendemain matin (dimanche) elle se lève à six heures pour conduire, comme elle l'avait promis, à l'église, une jeune fille qui se mariait. Elle s'aperçut alors qu'elle avait sur les deux mains des taches livides, avec des élancements dans l'avant-bras, depuis le carpe jusqu'au coude ; un peu plus tard, elle vit qu'il y avait au même niveau les lettres N et B entrelacées; ailleurs des croix. Elle fit sa prière, se rendit vers huit heures au temple, resta à table jusqu'à quatre heures de l'après-midi avec les mariés et leurs parents, fut gaie, n'éprouva de douleur ni le jour ni la nuit ; seulement, le lundi matin, un grand nombre de croix et de caractères étaient apparus sur la poitrine, l'abdomen et diverses régions du corps. Toute la journée, elle éprouva des sensations d'angoisse, puis tomba dans un sommeil profond ; c'était presque toujours l'avant-coureur d'un paroxysme et d'une éruption. Chose triste à dire et à voir, celle-ci sortait, dans la plus grande partie du corps, sous forme de croix aussi bien en avant qu'en arrière, et, si on frappait la malade à ce niveau, elle paraissait plus âpre et plus saillante. Au début la face était indemne, mais plus tard l'éruption s'y fit en caractères *plus profonds*; il n'y avait pas de solution de continuité de l'épiderme. Lorsque vint la nuit, elle dormit une heure, se mit à pousser des cris, à se tordre en fermant convulsivement les poings. Les assistants l'éveillèrent, lui ouvrirent les mains et trouvèrent enfoncées dans les téguments de la paume deux aiguilles qu'ils retirèrent ; on les a conservées. Le 11 novembre, jour saint Martin, fut meilleur que les précédents ; les attaques furent plus légères. Pendant la nuit elle rêva qu'elle trouverait sous son lit une aiguille, qu'elle devrait la faire rougir sur les charbons, et serait guérie d'autant plus vite qu'elle le ferait plus tôt. Le lendemain, au moment du dé-

jeuner, elle dit à sa bonne de regarder sous le lit ; celle-ci trouva, en effet, une aiguille assez longue, semblable à celles dont se servent les tailleurs ; elle la jeta sur les charbons et répéta cet acte à plusieurs reprises. Le soir, quand elle se mit au lit, elle vit entrer dans sa chambre une ombre humaine qui se dissimula dans un coin. Terrifiée, tremblant de tous ses membres, elle fut presque aussitôt saisie d'un sommeil de plomb accompagné de fortes douleurs ; une vieille femme à face horrible la frappait violemment sur les cuisses, en répétant à chaque coup : « Rends-moi mon aiguille. » Elle disparut aux cris de la malade qui n'éprouva plus rien jusqu'au samedi suivant. Ce jour-là, à la suite d'une promenade, elle découvrit deux autres aiguilles fixées dans la plante des pieds.

La nuit du 15 novembre fut tranquille, elle dormit bien, put aller au temple et assister au culte. Le 16, rien de douloureux; se couche à l'heure habituelle, après avoir fait sa prière ; un peu plus tard, elle est jetée hors du lit, et on la trouve sur un escabeau. A différents moments, qu'elle ne saurait préciser, il s'est fait une éruption de signes alchimiques (il est bon de noter que cette personne qui est très instruite s'est occupée d'astrologie et d'alchimie) parfaitement indolente. Tout alla bien jusqu'au 27 janvier 1635. Ce jour-là, elle alla voir une de ses voisines, se proposant de passer la journée avec elle à coudre et à broder. Or, voilà que, pendant qu'elles travaillaient toutes les deux, apparaît sur la main droite de la malade une rose ou un trèfle merveilleusement dessiné et portant la date de l'année, puis un cœur percé d'une flèche et au-dessus le mot allemand *Narr* (fou), le tout entouré de croix et d'arabesques.

Enfin, le 27 février, vers midi, survient une nouvelle recrudescence ; les attaques sont plus violentes et plus fréquentes ; elles s'accompagnent de douleurs et d'angoisses. Cette crise marqua la fin de la maladie, car, depuis ce jour, la personne n'éprouva plus, grâce à Dieu, rien de pareil. »

Le plus curieux de la chose, c'est la précaution que prit le diable de tracer des caractères effrayants pour le vulgaire, parce qu'ils correspondaient à la notation des sciences mystérieuses. Dans le procès d'Urbain Grandier, un des démons qui hantaient la supérieure des Ursulines parlait correctement en latin d'église aux juges instructeurs. Si quelqu'un lui demandait de s'exprimer en grec. « C'est trop de curiosité, » répondait-il.

La religieuse, qui lisait couramment la Vulgate, ne savait pas le grec.

La possédée de Balthazar Hahn s'était occupée de sciences occultes, et les diables prenaient précisément leurs signes pour modèles ; ils apparaissaient la nuit, chaque fois qu'on trouvait la malade levée. Pour des accidents de cette nature, les médecins de notre époque n'auraient qu'un nom simulation; peu importe l'état psychique du sujet et l'intention à laquelle il obéit. Personne n'a même songé à discuter une pareille supposition.

Hahn déclare que cette affection était un jeu du diable. « Quelques-uns pensèrent que le sort avait été jeté par une vieille femme à laquelle la malade avait donné une chemise. C'est un des amusements du démon de faire le mal par ce moyen; les ignorants eux-mêmes le savent. Si vous laissez à un sorcier un fragment de soie ou de linge qui a touché le corps, il produit les accidents qu'il veut sur l'une ou l'autre de ses parties : piqûres, choc, ligature. Les médicaments employés furent peu nombreux : une amulette de feuilles de grains et d'herbes cueillies à diverses époques de l'année fut envoyée de Halle. La malade refusa de la porter de peur d'encourir la haine de Dieu, en essayant de combattre celle du diable contre laquelle les remèdes terrestres ne peuvent rien, elle préféra s'en tenir aux jeûnes et à la prière.

Dans d'autres cas, les médecins furent plus défiants ; ils eurent même des discussions passablement scandaleuses, De Thou a rapporté en détail l'histoire de Marthe Brosserie qui faillit faire éclater une guerre intestine dans la Faculté de Paris. Hystérique et simulatrice obstinée, elle voulait à toute force être possédée, mais elle joua mal son rôle; la plupart des médecins refusèrent de la croire et se bornèrent à la rappeler au sens commun. Elle fit tant de démarches, revint si souvent à la charge que, de guerre lasse, ils consentirent à ce qu'on recourût aux exorcismes. L'ecclésiastique choisi pour la cérémonie était un évêque très intelligent, très sceptique. Marthe amenée dans l'Eglise et aspergée d'eau bénite tremblait de tous ses membres ; ce fut bien pis quand le prêtre prit l'Evangile. Les démons ne se laissent pas vaincre sans lutte ; avant d'abandonner un sujet, ils font un suprême effort et le tourmentent plus qu'auparavant. La scène se passa comme elle se passait toujours; la pauvre fille avait les membres agités de secousses vio-

lentes, poussait des cris, prononçait des mots incohérents. Elle n'avait oublié qu'une chose, apprendre par cœur à l'avance les formules consacrées, car l'exorciste, au lieu d'en lire une, récitait les premiers vers de l'Enéide. Plusieurs des médecins présents souriaient et haussaient les épaules ; un d'eux, Marescot, indigné de cette grotesque comédie, prit la prétendue possédée par le cou et lui ordonna de sortir ; croyant que cette injontion rentrait dans l'ordre des choses, elle obéit. Riolan la détrompa et l'exhorta à ne plus recommencer ; tout ne fut pas terminé là. Louis Duret, helléniste de premier ordre, commentateur d'Hippocrate et médecin particulier de Charles IX, prit la défense de Marthe Brosserie. Pour lui, la scène de l'exorcisme était peu convaincante ; la possession était certaine, parce que la malade présentait des zones d'anesthésie et une sécheresse de la langue telle qu'on n'a guère l'habitude d'en rencontrer. Il publia, à ce propos, un petit mémoire auquel répondit Marescot. On échangea force arguments et paroles acerbes en latin ; les médecins de Paris se divisèrent ; les uns prirent parti pour Duret, les autres contre lui. La querelle menaçait de s'éterniser, quand la Sorbonne intervint. Il était temps ; une pareille discussion était capable de singulièrement amoindrir la foi aux exorcismes.

Il suffisait qu'un pareil dissentiment eût pu se produire pour qu'on sentît le besoin de l'éviter à l'avenir, d'établir des règles, sinon mathématiques, au moins assez précises pour le diagnostic des affectious surnaturelles. Jordan a tenté de le faire : « On doit, dit-il, se tenir aussi éloigné de la crédulité excessive que de la défiance de parti pris. Croire que toutes les maladies ont une origine démoniaque, c'est renoncer à la médecine, s'exposer à laisser empirer des cas qu'on pourrait guérir. Le défaut contraire n'est guère moins dangereux ; les médicaments échouent quand Satan et ses valets tourmentent. » Nous avons vu Fernel rester plusieurs années aux prises, avec une épilepsie métaphysique. La même chose est arrivée à Echt de Cologne, à André Césalpin. Le premier soignait une possédée épuisée par l'insomnie ; il lui prescrit une pilule de cynoglosse dont il revint voir l'effet plus tard ; a malade lui fit une grimace et ajouta : « Tu vois comme ta drogue m'a fait dormir. » La personne observée par Césalpin eut pendant dix ans une paralysie des membres inférieurs dont elle ne guérit qu'avec un exorcisme.

III

On essaya donc de rechercher les pierres de touche de Lucifer. Quelques gouttes de plomb fondu furent versées sur la peau; on eut recours au miroir de Salomon, au soufre, à l'encens; on appliqua sur l'épigastre un pigeon fendu en deux. Il n'y a pas deux ans qu'une dame intelligente m'a avoué qu'elle avait eu recours à cette pratique dans le cours d'une affection pulmonaire dont souffrait un de ses enfants. Jordan réprouve tous ces moyens; ils sont inutiles et repréhensibles, parce qu'ils se rattachent à la magie ou bien aux superstitions païennes.

Le caractère surnaturel des maladies se reconnaît à l'attitude en présence de l'exorciste, à l'aspect et à la marche des symptômes. Si dans le premier cas le facies prend un aspect farouche, si les paupières se ferment convulsivement, si les yeux restant grands ouverts, brillent comme des escarboucles, si la bouche ne profère qu'injures et blasphèmes, si le point que touche le doigt du prêtre se couvre de sueur, mal diabolique ! Il n'est pas toujours nécessaire d'aller jusque-là ; l'observation suffit, à qui sait s'orienter, pour débrouiller une possession latente. « La langue des démoniaques présente des pustules qui disparaissent ; on les dirait agités par les furies ; ils perçoivent la voix des esprits, mais ne comprennent pas le sens de leurs paroles. Certains se désespèrent, se livrent à la violence, courent nus de tous côtés ou font des actes semblables à ceux que mentionne l'Evangile. La syncope, le vomissement, le hoquet, les soupirs répétés sont fréquents ; ils n'osent point passer quand on leur présente un chapelet. Un énergumène de Brunswick voulant réciter l'oraison dominicale s'arrêtait au sixième mot, puis éprouvait des contorsions du côté des yeux et du front. Quand les personnes présentes avaient réussi à enrayer la crise, il revenait à lui et ne se rappelait rien ; on eût dit qu'il sortait d'un profond sommeil. Un autre balbutiait quelques mots des Psaumes et de l'Evangile selon saint Jean ; un noble de Graz ne pouvait suivre qu'avec une extrême difficulté les paroles d'un clerc ; il perdit connaissance à l'approche de la sainte Eucharistie, eut une telle constriction des mâchoires

que personne ne put lui ouvrir la bouche ; la face se couvrit d'une sorte de voile; le sang sortit des doigts sans qu'on le frappât ; grâce au démon il apprit l'allemand en une seconde et le parla depuis avec élégance

Quelquefois on réussit à faire disparaître une douleur par le signe de la croix ; ces caractères sont importants, mais aucun d'eux n'a une valeur pathognomonique; on arrive seulement, à la longue, à songer au surnaturel. Ce qui donne le diagnostic définitif et confirme les hypotèses, c'est la vue du démon. Il est obligé parfois de prendre une forme matérielle. A Brunswick, une araignée à longue queue sortit de la bouche du malade, à la suite d'un exorcisme.

D'autres fois, c'est un crapaud qu'on trouve sous le lit; la forme de prédilection de Satan, est celle d'un insecte ; son nom hébreu *bahalhebab* signifie tout simplement le roi des mouches.

Ces principes diagnostiques avaient, selon Jordan, une véritable valeur. Les symptômes ont un caractère spécial ; le traitement provoque la sortie d'animaux magiques, faits d'observation. Le patient éprouve, lorsqu'on l'exorcise, quelque chose de semblable à la contraction du muscle traversé par un courant électrique. N'était-ce pas une expérimentation d'un genre particulier, peu apprécié dans les laboratoires modernes, l'expérimentation liturgique ?

Le médecin est conduit naturellement à des données comparables en tous points à celles dont il se sert pour des affections vulgaires. La seule différence, la seule difficulté, c'est l'extrême variété des cas. Un homme qui a toujours fait autorité, Sammarinus, a donné un tableau de toutes les maladies surnaturelles ; possessions, troubles produits par sortilèges, épreuves venant directement de Dieu. Les symptômes communs seraient, d'après lui, un ictère rebelle et plus ou moins foncé, une parésie des quatre membres telle qu'il est impossible de les remuer, une douleur lombaire atroce, comparable à des déchirements ou des morsures, enfin, la constriction de la gorge, accompagnée de la sensation d'une boule qui monte et descend. Ces phénomènes ne sont pas constants; nous avons vu des possédés qui ne les ont jamais présentés, et on peut les trouver chez des patients dont les maladies ne sont pas surnaturelles. Le mieux, c'est de procéder avec méthode, d'analyser tout ce qu'on voit, de comparer la marche des symptômes suspects à

celle des accidents ordinaires. Lorsqu'on n'a pu arriver à la certitude; il reste une dernière ressource, la discussion des causes. Quels sont les antécédents intellectuels et moraux des malades? Les individus faibles d'esprit, à passions violentes, agités d'un amour ou d'une haine poussés à l'extrême, constituent un excellent terrain pour les maléfices. Il faut les interroger soigneusement sur toute leur vie. Ont-ils prononcé des paroles inconnues, pris part à des cérémonies occultes? Etaient-ils en relations avec des sorciers? Si l'on rencontre chez eux des engins suspects, il n'y a plus de doute. L'aveu vient confirmer nos soupçons. Satan a beau faire, ses disciples se trahissent parfois. Leur présence exagère les souffrances; leur supplice les allège ou les guérit. Pourtant cet aveu seul n'est jamais une preuve définitive; on a vu des sorciers braver la question et nier jusqu'à la fin.

Le contraire est possible; l'humanité à ses défaillances. L'appareil des enquêtes juridqines est hideux. « Qui de nous, dit Jordan, en présence des bourreaux, du feu, des ongles de fer, n'avouera ce qu'on voudra pour échapper à des tourments pires que la mort? » Il serait triste qu'on tînt compte de confessions extorquées par la crainte. La qualité indispensable au médecin qui veut s'occuper de ces matières est une réserve extrême; il ne faudrait pourtant pas pousser la défiance de soi-même jusqu'au découragement. Jordan estime son art; il croit à ses ressources, car elles sont fondées sur l'expérience et la raison. Delrio, dont il a toujours admis l'opinion avec une respectueuse déférence, s'est trompé sur ce point. Sa malveillance pour les médecins l'a conduit à rejeter ce qu'il appelle dédaigneusement leurs conjectures. Pour un peu, l'écrivain ferait le procès à ces théologiens infaillibles comme leur science; ils n'ont souvent pu s'entendre sur des révélations, et dire si elles venaient de Dieu. Sainte Thérèse était inspirée comme sainte Catherine de Sienne; la légitimité de leurs visions a été admise par des papes et des docteurs; or, l'une admet l'immaculée conception de la sainte Vierge, l'autre la nie. Tenons-nous sur nos gardes à l'égard de ces songes de femmes ou d'enfants; ils ont une apparence si trompeuse qu'ils paraissent venir du ciel quand ce sont des divagations de cerveaux malades. Ces révélations ont perdu Tertullien; il tomba dans l'erreur des montanistes, et Montanus appuyait sa doc-

trine sur l'autorité de Priscilliana et de Maximilla, deux personnes qui avaient quitté leurs maris pour vivre en recluses dans un village de Phrygie et y prophétiser. Guillaume Postel, de Barentin, a vu à Venise une inspirée qui prétendait que le sang du Sauveur n'avait point été versé pour les femmes. Au Pérou, un intrigant voulant établir sa domination sur le pays exploitait une fille peu intelligente qu'il donnait comme voyante.

Certaines connaissances même sont, à bon droit, suspectes. On s'est demandé si Satan n'était pas pour quelque chose dans la science de Cardano ; Jules-César Scaliger le soupçonnait. Le fait est que cette science irrégulière et mal pondérée ressemblait aux notions diaboliques. Cardano qui en savait plus qu'aucun homme sur bien des choses, en savait moins qu'un enfant sur d'autres. En vieillissant, il oublia, De Thou, qui le vit à Rome, le trouva bien au-dessous de sa réputation. C'était un impie qui niait l'immortalité de l'âme ; il prédit, dit-on, le jour et l'heure de sa mort ; mais on a cru, non sans raison, qu'il fit quelque chose pour que la prédiction se réalisât.

Il est donc difficile de se guider dans de pareilles conditions puisque des hommes de la valeur de Tertullien et d'Eusèbe sont tombés dans l'erreur. L'aide du médecin, habitué à reconnaître les troubles organiques, n'est jamais à dédaigner.

Les limites assignées par les démonographes au pouvoir infernal doivent nécessairement régler le pronostic ; nous avons vu que la vie est au dehors de ses atteintes, que Satan ne tue pas. On pourrait en conclure que les maladies surnaturelles sont des fantômes pathologiques s'évanouissant comme ils sont venus. Par suite d'une des contradictions si communes dans cette étude, on n'allait pas jusque-là ou plutôt on suivait avec logique l'hypotése formulée au début : certaines maladies vulgaires ont une origine surnaturelle ; des déformations et des solutions de continuité sont produites par les mauvais génies. L'expérience démontrait trop leur permanence et leur incurabilité pour qu'on pût garder aucun doute à cet égard. Les lésions vraies conservent leur pronostic intrinsèque. La difficulté était de savoir si elles existaient ; voyant qu'il serait difficile de résoudre toutes les questions qui pourraient surgir à ce propos, Jordan s'est tiré d'embarras par le silence. Il n'essaye point de faire des comparaisons, ne cherche pas de caractères ; une seule chose

l'a frappé, c'est la disproportion entre les manifestations et la gravité ; des convulsions telles qu'elles faisaient craindre pour la vie, ont cessé, à la suite d'une oraison ou d'un exorcisme. A Salamanque, un jeune homme poursuivi par les démons qui lui lançaient des quartiers de roche suffisants pour assommer un bœuf, ne sentait même pas le coup et vaquait à ses affaires ; Torquemada a raconté le fait. Il s'agissait probablement de ce que Marcus appelle la condensation des esprits pétreux de l'air, exercice de physique amusante, familier aux diables. Quand les sorcières sont en cause, la guérison est encore plus facile nous en avons vu faire cesser ou l'impuissance d'un mot ou rendre leur forme à des gens métamorphosés en bêtes, mais elles sont parfois assez méchantes pour refuser de prononcer le terme libérateur : le mieux c'est de les brûler, leur supplice est suivi du rétablissement.

Ce traitement qui répond à l'indication causale n'est pas toujours applicable. Malgré la perspicacité des magistrats, les suppôts de Satan restent souvent inconnus, doit-on alors abandonner le malade et s'en rapporter à la nature ? La plupart des médecins n'approuvent pas cette conduite. « Il faut, dit Monavius, des remèdes naturels aux maladies naturelles, des remèdes surnaturels aux maladies surnaturelles. » Cet aphorisme résultait d'une antithèse trop élégante pour qu'elle ne fût pas vraie. La plupart des gens pensaient de cette manière et la sentence du médecin de Stettin était tenue partout, au XVIIe siècle, pour une vérité d'expérience. La difficulté consistait à trouver des remèdes surnaturels ; il était délicat de les chercher. Le monde invisible est hérissé de chausses trappes et d'écueils ; rien n'est plus difficile que de friser, sans y toucher, la superstition ; Satan est là qui vous guette, ses disciples vous offrent, à chaque instant, leurs lumières et leur fausse science, n'a-t-on pas donné comme un traité d'origine presque divine la Clavicule de Salomon ? Ce grand roi avait, selon Josèphe, réuni dans cet ouvrage toutes les recettes, toutes les formules sacrées de l'Egypte. On en conserva plusieurs siècles, un exemplaire dans le parvis du temple ; Ezéchiel le fit brûler parce que les gens faisaient le pèlerinage de Jérusalem pour le consulter et s'en retournaient sans avoir fait leurs offrandes à Jéhovah.

Le livre présenté au public, sous le nom d'Hénoch, était aussi

un des vieux monuments de l'ancienne littérature occulte des Juifs, retrouvé par Esdras, le restaurateur des lettres. Des œuvres de cette nature écloses chez le peuple élu au temps des prophètes ne peuvent contenir rien de nuisible. Qui dit même qu'elles n'ont point été inspirées comme le Pentateuque ou les Rois ? que la Providence n'a pas mis cette arme aux mains de l'homme contre ses invisibles ennemis ?

Un pareil raisonnement ne put convaincre les adversaires de la magie. Ils avaient, pour le réfuter, de bons et de mauvais arguments ; les bons étaient d'ordre historique. Tous ces livres sont apocryphes ; le témoignage de Josèphe ne prouve rien parce qu'il a enregistré sans discernement les légendes qui avaient cours de son temps ; Suidas et Origène n'ont fait que les répéter en ajoutant les récits d'autres Juifs moins exacts encore. La Clavicule est un recueil de formules dont on ignore la date, il est probable que chaque siècle a ajouté son apport, que les Gnostiques, les Thérapeutes, les Esséniens, y ont contribué. Le fonds vient d'Egypte comme toute médecine hermétique ; c'est un art impie auquel les chrétiens ne doivent jamais recourir, les justifications et les apologies sont vaines. Paracelse en essayant de le rajeunir, a fait preuve d'une monstrueuse impiété ; il l'avoue avec effronterie. « Peu m'importe qui m'aide dit-il, quand mon malade guérit » Et ailleurs, « si les parchemins cabalistiques portent des esprits salutaires et soulagent, je m'en sers aussi volontiers que des pyxides de l'apothicaire. » Vit-on jamais pareil cynisme ! La seule excuse du novateur c'est qu'il ne croyait pas à la vertu des recettes magiques, c'est qu'il s'est moqué de son lecteur comme la chose lui est arrivée d'autres fois. Le grand maître des sorciers modernes, celui dont le nom a servi de frontispice aux petits livres que des libraires madrés offrirent pendant deux cents ans aux croyants, était essentiellement sceptique à l'endroit des démons. D'autres médecins admettent au contraire la réalité de ces procédés.

« Je ne les ai pas essayés, dit Galien ; je ne veux pas pour cela dire qu'ils n'existent pas ; autrement nous devrions. si nous ne l'avions vu, nier que l'aimant attire le fer ; que le plomb brise le diamant tandis que le fer ne le brise pas, que la pierre appelée nitre brûle au feu, qu'un certain poisson de mer enlève la sensibilité à celui qui le prend. On peut en dire autant des

secrets des Anciens. Nous ne pouvons ni les concevoir, ni en saisir la raison d'être ; mais on ne comprend bien que ce qui tombe sous les sens. Or certaines substances ont des actions dont nous ne nous rendons pas compte parce qu'elles sont trop subtiles ou trop élevées. »

« Joannes Lang et d'autres, dit Hermann Conring rattachent aux forces secrètes de la nature, la médecine magique des Égyptiens; mais ceux-ci la faisaient remonter à leurs Dieux. Il est certain que ce n'est point chose naturelle de faire des enchantements et des sacrifices, de se servir de figures sculptées de caractères bizarres, d'herbes ou de pierres inconnues. Tout ces symboles n'ont de valeur que par suite d'un pacte conclu avec des Génies.

Les Égyptiens s'adressaient à de mauvais esprits non à de bons ; il est impossible d'en douter si l'on se rappelle qu'ils furent les plus superstitieux des hommes. Depuis la destruction du culte des Démons, ces symboles n'ont plus ni force ni vertu ; ils sont inutiles aux pieux adorateurs du Créateur unique, c'est à la même raison qu'il faut attribuer la décadence de la médecine égyptienne en Grèce. Les philosophes de ce pays combattirent tellement le culte des démons depuis les temps les plus reculés jusqu'à Alexandre le Grand, qu'il n'en resta presque rien. Le peuple seul y demeura attaché du fond du cœur. Un pareil mépris les offensa et ils cessèrent d'être utiles ; la médecine égyptienne fondée tout entière sur leur concours fut abandonnée et remplacée par une autre purement naturelle. »

Il serait dangereux pour le malade d'établir une thérapeutique à la légère sans discussion, sans savoir au juste ce qu'on doit rejeter ; nous avons des méthodes de trois ordres, magiques, naturelles, divines.

Les procédés qui se rattachent aux premières sont nombreux : Tous les oracles de l'antiquité ont donné des conseils et réuni une sérieuse clientèle d'infirmes ou de valétudinaires; on a essayé d'expliquer ce qui s'y passait par des causes naturelles; ainsi Pietro d'Abano et Pomponazzi ont dit que la source Kassotis de Delphes laissait échapper des vapeurs capables de produire une intoxication légère ; que l'enthousiasme mantique était un délire passager, théorie inacceptable et fausse. Les pythonisses étaient des possédées, les fontaines ou les

bois sacrés des soupiraux de l'enfer. La Bible défend avec énergie ces pratiques ; le Lévitique ordonne formellement aux père et mère de tuer les enfants engastrymythes c'est-à-dire ventriloques.

Les oracles comme les harioli ont survécu aux cultes anciens. Les sorciers d'aujourd'hui, leurs héritiers, prétendent guérir par conjuration, symboles, caractères, nombres, amulettes, herbes magiques. Conrad Wimpin a divisé ces talismans en trois classes

1° Ceux qui sont consacrés par les noms de 54 anges.

2° Les sculptures grossières.

3° Les figures astrologiques.

Cinquante quatre anges ! Est-il possible de supposer que dans une telle confusion d'esprits une demi-douzaine au moins ne sortent pas du fond de l'Enfer !

Les formules barbares étaient des invocations adressées par les prêtres égyptiens à leurs dieux ; elles ont eu malheureusement pour elles des autorités qui n'étaient pas toujours à dédaigner : Serenius Sammonicus, Kiranides, Marcellus Empiricius Ætius, Alexandre de Thralles. Les médecins mystérieux avec leur langue, leur réceptuaire et leurs cérémonies, arrivaient souvent à la réputation ; celle d'une vieille femme du pays de Constance, s'étendit trente lieues à la ronde ; peu à peu l'affluence fut telle que le seigneur fit garder sa demeure et percevoir un droit sur les consultants ; une autre, du Brabant, se convertit après fortune faite et bâtit de ses propres deniers une élégante chapelle.

Mais plus d'un évocateur était un simple escroc, qui débitait au public des sornettes. La niaiserie populaire a toujours été telle qu'avec de la faconde et de la hardiesse, on l'exploite sans difficulté. Boissard a vu chez un paysan de Verdun s'occupant exclusivement des maladies des yeux, une bizarre amulette ; c'était une bandelette de parchemin, portée au cou comme une médaille, sur laquelle était écrite une phrase allemande dont le sens était à peu près celui-ci : « Que le diable t'arrache les yeux et bouche leurs trous avec de la boue ». La boue aux propriétés curatives que l'ingénieux personnage avait désignée par son nom, c'était ce que Thiele Eulenspiegel aimait à vendre aux épiciers pour du suif.

D'autres traitaient par les vibrations d'une lame enchantée. Paracelse, dit Joannes Oporin, son ami et son commensal, se levait souvent la nuit, prenait une épée de bourreau qu'il avait dans

sa chambre, et frappait à coups redoublés la muraille ; je craignais qu'il ne me coupât la tête. Ensuite il se mettait à prononcer des mots magiques entre autre *ananisapta*, terme employé pour chasser la peste.

La foi aveugle aux pratiques impies a été plus d'une fois punie. « Ici, disait Arnulph de Lisieux dans une lettre au pape Alexandre, on promet la santé à ceux qui se plongeront sept fois dans une fontaine en psalmodiant des formules dites sacrées. Une pauvre femme immergée dans cette onde glacée ne put supporter le froid et expira entre les mains des moines qui la soutenaient ; ces procédés ne font qu'aggraver le mal, au lieu de toucher la miséricorde divine. »

« Dans quel temps vivons-nous grand Dieu ! s'écrie Jordan. Cracovie où Faust et Cundling ont enseigné ; Bâle, la cité chère à Paracelse, ont été infectées par la magie ; voilà qu'elle gagne d'autres universités : nous savons de source certaine qu'une guerre intestine y fermente. A Tolède, à Séville, à Salamanque, on enseignait la goëtie du temps des Maures, j'en prends à témoin Lorenzo Anania de Raguse et la reine Isabelle elle-même. l'épouse de Ferdinand, par ordre de laquelle on combla une crypte profonde, reste d'un gymnase oculte ; c'était une conséquence de l'invasion, de l'ignorance et de la rareté des bonnes études ; mais il n'y a sûrement pas d'exemple d'un oubli de l'Evangile, la lumière de toutes les sciences, qui soit comparable au nôtre.

Qui pourrait énumérer les superstitions de Canope ? On y allait étudier l'antique écriture sacerdotale des Égyptiens, on n'y apprenait que les sciences ocultes. Les Païens vénérèrent à tel point ce repaire des démons qu'il éclipsa Alexandrie. Ainsi parle Ruffin ; nous, chrétiens, valons-nous mieux ? Plût à Dieu que beaucoup de gens ne fussent point possédés de la manie d'acheter les élucubrations du troupeau de Paracelse ou des maîtres de Salamanque ! Éraste a écrit de belles et vigoureuses choses après Augustin, Chrysostôme et Thomas contre la vertu des anneaux, des figures, des images ; il a démontré qu'ils ne la tirent ni de Dieu, ni des anges, ni de l'imagination ; que ce sont les instruments et les symboles des démons. »

Il serait facile, si les curations magiques se rattachaient toujours aux trois modes énumérés, de les reconnaître et de les éviter, mais souvent leur nature paraît incertaine. C'est là-

dessus que portent les dissentiments des médecins et les discussions des docteurs. En Moravie on attribuait à la couleur rouge une vertu mystérieuse, une efficacité particulière dans beaucoup d'affections. Soupçonnait-on quelque chose de surnaturel? Vite on attachait au bras un ruban écarlate que le malade gardait jusqu'à sa guérison. Ailleurs les médicaments préférés étaient les poudres inertes : c'est avec des noires que les sorciers faisaient le mal, on le guérissait avec les blanches! Guillaume de Paris croyait l'agathe porphyrisée capable de fournir des renseignements certains sur la vertu des femmes. Un jaloux désirait une fois pour toutes être édifié sur les angoisses qui le torturaient ; il se procurait un paquet révélateur et l'administrait à sa femme dans un verre d'eau ; si elle le vomissait son infortune était certaine.

D'autres s'habillaient de vêtements de toile écrue, veillaient toute la nuit pour entendre à l'aube le chant du coq qui met le diable en fuite ; les Ensalmados espagnols avaient sur lui un pouvoir tel qu'avec une pression de main, un baiser, un souffle ils le chassaient.

Ces moyens sont superstitieux ; un objet inactif n'acquiert de qualités qu'en vertu d'un pacte précis, d'une convention avec les Esprits. Nous avons vu avec quelle défiance il faut accepter leurs services; ils prêtent et ne donnent pas ; s'ils paraissent dociles à notre appel, c'est qu'ils veulent nous perdre. Bodin rapporte qu'un sorcier guérit un malade avec l'aide de Satan en lui promettant l'enfant nouveau-né de ce patient. La nourrice qui se doutait de la chose l'emporta : le magicien, ne pouvant faire face à son engagement fut étranglé. Le pacte est un marché dans lequel l'homme est dupe; ceux qui prétendent parler en maîtres oublient que malgré leur chute les démons sont des anges et qu'il serait contre nature que des êtres inférieurs pussent les commander.

Il y en a eu de tout temps qui ont accepté le rôle de domestiques, Méphistophélès obéissait à Faust; Cornelius Agrippa et Mario Bragadino avaient leurs démons qui les suivaient sous forme de chiens. Ces serviteurs sont de vrais despotes : à un moment ou à un autre ils saisissent la victime et leur obséquiosité n'est qu'un moyen de ne pas la perdre de vue. Un bourgeois de Bâle avait enfermé son lutin dans un coffre ; sa femme, qui l'ouvrit par inadvertance, devint folle. Les chirurgiens du

duc d'Albe crurent qu'avec des formules magiques ils pourraient le guérir d'une petite plaie qu'il s'était faite dans une chute de cheval, il en mourut.

« Certains individus ayant contracté l'habitude du péché se sont endurcis au mal au point de ne pas pouvoir distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste ; certains démons saturés d'envie et de haine impuissante contre leur Créateur, ont perdu en partie leur caractère angélique et remplissent des emplois vils et bas, mais Dieu et les Anges seuls les connaissent. »

Les traitements magiques doivent être envisagés à un autre point de vue : Sont-ils licites ? Nous ne parlons plus du pacte honteux que tous les législateurs ont frappé, mais de pratiques accidentelles. Celui qui s'y livre n'a pas de méchantes intentions ; à aucun prix, il ne voudrait avoir de commerce direct avec Satan ; seulement on lui a dit que telle amulette guérissait le mal dont il souffre et il la porte.

Des docteurs chrétiens n'ont vu là que des puérilités dont il est inutile de s'occuper ; on ne devient point impie et sacrilège parce qu'on fait sans savoir pourquoi ce que beaucoup d'autres ont fait avant vous.

La législation de Constantin, si sévère pour les devins parle de ces pratiques comme de choses inoffensives et permises.

« Il faut punir selon la rigueur des lois ceux qui s'adonnent à la magie et tentent quelque chose contre la santé ou pour tourner vers le libertinage l'esprit des personnes sages, mais on n'exercera aucune poursuite au sujet des remèdes applicables au corps humain ; des procédés innocents employés dans quelques localités pour que les récoltes ne soient pas ravagées par les vents ou la grêle ; procédés qui ne nuisent ni à la santé ni à l'honneur et ont pour but, au contraire, de protéger les biens de Dieu et les travaux de l'homme. »

Le nom du législateur donne à ces dispositions une grande importance ; le premier des Empereurs chrétiens n'était pas théologien, mais jamais personne n'a douté de son orthodoxie la plupart des lois répressives de l'idolâtrie ont été inspirées par les siennes. Constantin paraît consacrer l'existence légale de la superstition ; c'est d'autant plus extraordinaire que le jurisconsulte païen Ulpien l'avait condamnée avec la dernière énergie. La tolérance ne fut jamais d'ailleurs effective : il existait

en ce temps-là à Cilicium un sanctuaire de Sérapis fréquenté par de nombreux malades. En tenant compte des récits populaires, on eût porté à l'actif du Dieu quantité de cures inattendues; sa statue fut renversée et brisée, le sanctuaire fut rasé de telle sorte, dit Eusèbe, que celui qu'on avait coutume d'appeler Sauveur ne put se sauver lui-même. La vraie raison de l'anomalie juridique, c'est que les lois eussent été inapplicables si elles avaient visé tous les procédés païens. Les chrétiens formaient la majorité; on pouvait frapper les adeptes de vieilles croyances dont la plupart étaient des adversaires politiques: il était inutile de provoquer le mécontentement des masses par des mesures tracassières. Plus tard on prit moins de ménagements : toutes les lois barbares punissaient, sans distinction les pratiques magiques. Le code lombard interdisait d'aller au duel avec des amulettes ou des talismans; sous Théodoric-le-Grand, le sénateur romain Basile fut condamné à mort et exécuté pour magie; Ramire de Castille montra la même sévérité dans ses états. Les fraudes et impostures extraordinaires, les traitements des maladies qui ne sont point faits par des remèdes naturels, doivent être rejetés: il ne faut pas « même pour guérir, violer les règles de la piété et les lois de l'Église. »

Cette prohibition s'étend à ce que l'on pourrait appeler les médications négatives: nous avons vu les sorciers poursuivis, malmenés, contraints par menaces et coups à réparer le mal qu'ils avaient fait. Peu de personnes croyaient en agissant de la sorte manquer à leurs devoirs de chrétiens; il suffit de réfléchir pour comprendre l'irrégularité de la chose. Qu'est le sorcier par lui-même? Un être infime qui vous a rendu malade en vertu d'un pacte et vous guérira en vertu d'un autre. Ceux qui traitent les affections surnaturelles en détruisant les objets à l'aide desquels on les a envoyées ne sont pas plus en règle avec l'orthodoxie. Le signe n'a aucune valeur ; une plume, un nœud de ruban, un morceau de bois sont incapables de faire souffrir. Parfois, les maladies surnaturelles sont perpétuées par l'objet enchanté et disparaissent avec lui; d'autres fois, il marque seulement leur apparition; vous aurez beau l'éloigner ou le brûler, les symptômes ne seront pas modifiés; puis, que vous le vouliez ou non, vous entrez toujours en rapport avec des esprits impurs.

Le mieux est donc de recourir à d'autres moyens ; nous ne

parlerons point de ceux que Jordan appelle divins, mais seulement des procédés supposés rationnels. De tout temps, même à la Renaissance, les médecins ont défendu leur science contre les ingérences étrangères. A. Delrio disant : Ce que le diable a fait, Dieu seul peut le défaire, on répondait : Quand le diable envoie des maladies naturelles nous les guérissons. Avant donc de conclure à la possession, les médecins faisaient un diagnostic puis tâchaient de soulager. Les médicaments ne manquaient pas : depuis Galien tous les pathologistes avaient abusé des forces secrètes de la nature ; on pouvait laisser de côté les amulettes, il restait assez de plantes, de métaux à vertus merveilleuses pour que le rôle du praticien fût peu difficile. Marbod attribuait à l'onyx et au corail une efficacité réelle dans l'insomnie et les cauchemars; la verveine, la bétoine, la bryone, l'urine de bouc, la cervelle de lièvre étaient redoutées des esprits ; c'était par l'odeur qu'on agissait de préférence sur eux. Des gens, qui se croyaient possédés se plongèrent dans d'immondes cloaques pour les mettre en fuite, pratique heureusement rare. Quelques fumigations étaient considérées comme infaillibles ; personne n'ayant jamais vu les êtres immatériels, on leur assignait des caractères correspondant à ceux de l'esprit humain, on tirait de la psychologie des déductions relatives aux anges. Les médecins de l'époque savaient comme nous que certaines odeurs exaspèrent les névroses respiratoires ; ce n'était point là pour eux un simple phénomène physiologique; les particules odorantes sont trop ténues pour impressionner les tissus; leur action résulte d'une antipathie innée du malade; et les antipathies sont des manières d'être de l'âme que les démons éprouvent. On est sûr de les faire fuir en brûlant le soufre qui leur rappelle leur ténébreux séjour; les fumées d'aloès et de blanc de baleine ont la même propriété.

Ces théories furent défendues par Gariopont, Actuarius, Avicenne, etc. Des théologiens s'y rallièrent, mais la plupart des écrivains sérieux n'en veulent point entendre parler. « Les sympathies et les antipathies des Diables disait Balthazar Hahn sont de pures chimères que des érudits ont malheureusement défendues. Tous vos médicaments sont impies; ils ne peuvent rien en dehors du monde physique. Si on les a donnés comme antidémoniaques, c'est qu'ils étaient consacrés dans l'antiquité à tel ou tel Dieu et que leur usage s'est perpétué. »

La musique n'est pas meilleure ; pourtant, David calmait Saül en jouant de la harpe : c'était par permission divine. Il n'y a rien de condamnable dans la musique ; elle exerce sur les possédés une action salutaire, en diminuant l'excitation nerveuse qu'ils présentent toujours, mais elle ne les guérit pas ; le démon se moque des mélodies sacrées ; s'il consent pour un moment à modérer sa fureur, ce n'est que pour reparaître et tourmenter plus que jamais.

Comme on le voit, Jordan a peu confiance aux ressources de son art ; il ne veut pas qu'on se prononce à la légère sur le surnaturel ; il ne proscrit pas les médicaments, mais la conclusion qui découle de son étude c'est que si Dieu frappe ou abandonne une de ses créatures, il ne reste plus qu'à s'adresser à sa miséricorde.

Nous allons voir une application de cet exposé doctrinal. Le livre est suivi d'une consultation en allemand adressée à une personne atteinte probablement d'une affection organique du cœur.

En voici la traduction :

Très noble et très vertueuse dame,

Si je ne vous ai pas écrit comme je vous l'avais promis, cela tient à mes occupations journalières qui m'ont laissé bien peu de temps, à ce que j'ai été obligé pour une maladie aussi singulière et aussi grave que la vôtre de consulter beaucoup de livres pour vous adresser une opinion sérieusement motivée. J'ai dû également me renseigner près de vos médecins ordinaires, non seulement pour avoir leur avis, mais afin d'apprendre quels accidents se sont montrés depuis le début, ce qu'on leur a appris, ce qu'ils ont vu. J'ai consulté les actes et les livres d'après lesquels se dirigent les hommes de loi dans les procès. J'ai beaucoup vu, beaucoup entendu, mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui, lorsque les traitements institués par d'autres ont été inutiles, expriment sans hésiter une opinion personnelle précise. Sans compter qu'on a employé la plus grande partie des meilleurs médicaments, que j'en suis réduit à ceux qui sont le moins connus. Malgré tout, très noble dame, j'ai résolu de vous dire ce que je pense sur la pénible maladie dont vous souffrez, et cela sans dédain ni préjudice pour l'opi-

nion de mes savants confrères. Je vais donc, convenablement instruit sur le cas, faire une réponse détaillée à la lettre que vous m'avez adressée.

Comme toutes les maladies, la vôtre peut avoir des causes naturelles, surnaturelles ou mixtes.

Beaucoup de choses que j'aurai l'honneur de vous énumérer déterminent des affections du cœur. On a trouvé, et Knoblauch a spécialement insisté là-dessus, des vers dans cet organe. En Angleterre, dans l'année 1637, on rencontra dans le cœur une sorte de serpent dont la queue était divisée en fibriles nombreuses comme la pointe d'un fouet, j'en ai une description et un dessin.

Une maladie est surnaturelle lorsqu'en dehors d'elle, le sujet ne présentait aucun symptôme morbide, lorsqu'elle n'a pas mis le temps ordinaire pour évoluer, lorsqu'elle produit en un clin d'œil des accidents étonnants, que les meilleurs médecins traitent en vain par les meilleurs remèdes et que le malade et ceux qui l'entourent suivent à la lettre leurs prescriptions. Il est alors probable, dis-je, qu'il existe une cause supérieure; sur des milliers de fois, elle ne fait pas défaut une seule. C'est chose probable, mais non chose certaine, car la nature n'est pas tout entière explorée et notre art repose en grande partie sur l'expérience : peut-être existe-t-il dans l'organisme des phénomènes que nous ne connaissons pas dérivant de causes naturelles. Mais comme nous l'avons dit, sur des milliers de fois, on trouvera à peine une seule de pareils accidents.... Notre science est elle fausse pour cela? Non. Qu'une pareille éventualité puisse se produire cela tient à l'imperfection de la vie humaine, aux conditions dans lesquelles se trouve le monde depuis la chute originelle. Il en est ici comme dans les affaires politiques, il n'y a pas de dessein si bien conçu, si bien conduit, qui ne se heurte à une exception. Les bases de l'art restent solides, notre imperfection nous rappelle seulement que nous sommes créés pour une vie meilleure. Nous n'avons qu'une chose à faire c'est de nous conduire avec la grâce de Dieu, d'une manière sage et réglée.

Certaines maladies ne paraissent ni naturelles ni surnaturelles parce que les médecins qui les voient se trouvent en présence d'accidents et de symptômes anormaux, comme si l'on avait jeté sur leur route quelque chose d'inconnu. Le suc-

cès de leur traitement est entravé, non pas par une erreur de l'apothicaire ou de ceux qui entourent le patient, mais par l'intervention d'un Être supérieur, maître de la nature, cet Être c'est le Créateur ou par sa permission, notre irréconciliable ennemi le Diable, agissant directement ou à l'aide de ses instruments. Les maladies sont les châtiments de nos fautes; en général Dieu laisse la nature suivre son cours ; car, comme dit le proverbe, il a fait sortir les remèdes de la terre ; le sage se garde de les mépriser parce que le Seigneur a donné la science à l'homme pour être loué dans ses merveilles. D'autres fois, les affections ont au début leurs caractères ordinaires de telle sorte qu'elles semblent naturelles ; les remèdes produisent leurs effets, mais ils ne guérissent point; l'action de la nature est enrayée. Le doigt divin vient toucher l'homme, et tel qu'un médecin habile eût remis sur pied si les choses eussent suivi leur cours, est enlevé à la fleur de l'âge; tel autre dont l'heure semblait arrivée est au contraire guéri comme le roi Ezechias. Quand et pourquoi Dieu fait-il cela? l'homme n'en sait rien ou n'en sait que ce que lui en apprennent les prêtres.

Des misérables peuvent envoyer des maladies naturelles au-dessus des ressources de l'art, c'est un travail formidable que de débrouiller ce chaos de symptômes; on essaye en vain, jusqu'à ce qu'une intuition subite, nous montre qu'il s'agit d'une possession. La chose est arrivée à Paris à l'illustre Jean Fernel pour un gentilhomme ; à Johannes Echt de Cologne, pour une jeune fille.

Satan n'a-t-il pas aussi recours alors aux causes secondes, à quelques humeurs du corps, à la mélancolie par exemple, qu'on appelle justement le Bain du Diable? Il y a là-dessus différentes opinions que je ne discuterai pas. Ce que je sais, c'est qu'il peut agir de plusieurs manières, même se montrer comme un ange de lumière; le plus souvent il met en jeu ces causes secondes pour la plus grande honte des médecins. A Paris il se moqua d'eux par la bouche du jeune gentilhomme ensorcelé : « Vous avez, disait-il, traité le malade à son grand péril; tous vos médicaments le conduisent au tombeau. » La fille à laquelle Echt avait prescrit une pilule pour la faire dormir, mettait sa main sur ses yeux et se moquait de lui. « Voyez, disait-elle, comme je repose bien ! On put voir alors quelle était la vraie maladie, elle fut reconnue chez le gentilhomme quand il commença à

parler correctement le grec et le latin qu'il n'avait jamais appris, à dévoiler leurs secrets aux personnes présentes et surtout aux médecins; il ne pouvait apercevoir son père, parce que celui-ci portait au cou le grand Cordon de l'Ordre de Saint-Michel. Il existe des maladies naturelles auxquelles s'ajoute quelque chose d'inconnu qui vient de Dieu. Comme nous l'avons dit, elles sont surnaturelles parce qu'il veut envoyer à l'homme un châtiment vis-à-vis duquel l'habileté du médecin s'arrête. Notre Créateur est devant nous comme le potier devant son œuvre, il peut modifier ou détruire à son gré notre corps, sans que les lois de la nature enchaînent sa toute-puissance; il peut laisser Satan introduire dans l'estomac ces corps étranges que beaucoup de personnes ont vomis; parfois ce sont des objets réels, parfois des fantômes qui n'ont fait que tromper les yeux.

Mais, très vertueuse dame, je reviens à votre cas, bien qu'il me soit difficile je l'avoue, d'abandonner si vite l'histoire du jeune homme dont il a été question. Si je ne puis atteindre exactement le but, permettez moi pourtant de vous exprimer toute ma pensée :

1° Je possède une relation complète de votre maladie, des médicaments employés; il me semble possible avec cela d'arriver à une conclusion. 2° Beaucoup de choses paraissent naturelles, quand on les examine isolément, mais en jetant un coup d'œil sur l'ensemble, on découvre des signes qui ne le sont plus. 3° Cela me paraît démontré par l'insuccès des traitements; vos médecins eussent certainement obtenu quelque chose dans les conditions ordinaires, or la maladie s'est aggravée. 4° Ils ont donné beaucoup de cordiaux, de médicaments de toute nature. 5° Vous avez suivi avec soin un bon régime. 6° Malgré cela il s'est fait des changements nombreux et soudains, des accidents inattendus se sont présentés. 7° Votre constitution, comparée à ce qu'elle était, est affaiblie : il y a là une cause surnaturelle à moins qu'une altération du cœur, la source de la santé, n'ait tout produit. 8° Vous n'auriez pas un sang si vermeil et si beau si le cœur n'était intact. 9° Avant votre affection actuelle vous n'aviez rien du côté des organes importants, de l'utérus, de la rate, de l'estomac. 10° Elle s'est développée très vite et localisée comme la frayeur, la colère ou une autre impression morale; mais les ulcérations, les vers, les

pierres du cœur marchent lentement comme toutes les maladies chroniques et révèlent longtemps leur présence par des symptômes certains. 11° On a beaucoup d'autres observations analogues à la vôtre et relatives à d'autres personnes chez lesquelles il y avait un élément surnaturel. 12° Enfin vos soupçons se sont portés sur quelqu'un depuis l'époque où vous souffrez.

Si nous envisageons le tout au lieu de nous arrêter à chaque phénomène, nous arrivons à supposer — et cette hypothèse a pour elle de sérieuses probabilités — que votre maladie a une cause plus élevée que les causes ordinaires; que nous n'avons rien à attendre de la nature.

Elle vient de Dieu, du Diable, ou d'un sorcier. Dire duquel serait assurément chose difficile. Il est, hélas! trop démontré que dans notre temps, chez les peuples chrétiens, la sorcellerie a pris une place élevée même à la cour des Princes. Nous ne savons pourquoi ni dans quel but le maître de la nature éprouve ses créatures; mais sa main s'appesantit sur les Saints comme sur les méchants: Satan a pu tourmenter Job et Sainte-Angèle de Fulgino.

Chacun de nous est averti par sa propre conscience de ses rapports avec lui, il sait ce qu'il doit en attendre, à titre de punition, d'avertissement, d'épreuve ou d'exemple; MM. les prêtres nous l'enseignent: le meilleur et le dernier juge en pareil cas, c'est notre conscience.

Dans le traitement de toutes les maladies, on a recours à la pénitence, à la prière et à d'autres moyens; les premiers sont les plus sûrs car la Main divine, qui est sur la nature, est au-dessus de l'intelligence humaine: mieux vaut attendre patiemment les effets de sa miséricorde toute la nuit jusqu'au matin.

Vous savez mieux que moi, très vertueuse dame, si vous avez l'intention de suivre ces conseils. La pénitence et la prière sont votre affaire exclusive; le médecin ne peut vous parler que des autres moyens. Ils sont nombreux; sur aucun sujet peut-être l'espèce humaine ne se montre plus curieuse et plus superstitieuse, parce qu'il est dans sa nature d'aimer la vie et de chercher avec le plus grand soin tout ce qui peut la conserver. Les Païens les Turcs, les Juifs cherchent des procédés à leur manière et d'après leur culte.

On connaît ce qui convient aux chrétiens; pour moi, je sais

parce que la science me l'a appris, qu'il ne saurait être question pour eux de signes, caractères, amulettes, anneaux magiques, conjurations; d'aucune superstition en un mot, mais de moyens ordinaires. Quand une maladie est naturelle, il faut la combattre par des procédés naturels, utiliser les bienfaits de Dieu S'il y a quelque chose de surnaturel, il faut les essayer encore, se mettre en paix avec sa conscience et se confier à sa bonté, ce qu'il y a de meilleur pour le juste. Souvenons-nous donc si le démon nous tourmente, s'il veut nous tuer, nous jeter dans un précipice, que le Très Haut enverra des Saints-Anges pour nous soutenir; que notre corps n'éprouvera aucun dommage et que bien souvent un paroxysme effrayant sera suivi de mieux et de guérison. On emploie bien des médicaments superstitieux que certaines personnes croient naturels; elles pèchent moins que celles qui les connaissent. Ils guérissent quelquefois parce que les sorciers, savent chasser un diable par un autre. Malheureusement les malades s'enfoncent de plus en plus dans la superstition et ils finiront par être abandonnés de Dieu. Contre une affection purement surnaturelle, il est inutile d'essayer les moyens ordinaires; on n'a qu'à abandonnner le patient à la nature car ni le diable ni ses suppôts ne peuvent enlever un cheveu de notre tête si Dieu ne le leur permet.

Étant donnés les moyens auxquels on a eu recours jusqu'ici, vous savez mieux que personne, très vertueuse dame, ce qu'il vous reste à faire ; il me paraît inutile de vous rien prescrire, permettez-moi seulement de vous conseiller la confiance en Dieu et la pénitence ; je suis persuadé que vous n'aurez rien à redouter de lui, qu'il jettera sur vous un regard de miséricorde et vous rendra la santé et la joie, sans le secours d'un seul mécréant, sectateur des Théophrastes anciens ou récents. Ayez donc confiance au Très-Haut, le meilleur des médecins, et vous retrouverez, j'en suis sûr, la paix du corps, de l'esprit et du cœur.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

PREMIÈRE LECTURE

Le livre dont il est question dans cette lecture porte le long titre qui suit : Escudo de armas de Mexico : celestial proteccion de esta nobilissima ciudad, de la nueva España y de casi todo el nuevo mundo, Maria Santissima en su portentosa imagen del mexicano Guadelupe milagrosamente apparecida en el palacio arzobispal el año de 1531. Y jurada su principal patrona el passado de 1737, en la angustia que ocasionó la pestilencia, que cebada con el major rigor en los Indios, mitigó sus ardores al abrigo de tanta, describiala... D. Cayetano de Cabrera y Quintero presbytero de esta nobilissima ciudad. — In-4, 522 pages, table alphabétique. Mexico, 1745.

Les frais d'impression furent faits par la municipalité de Mexico. Le texte est précédé : 1° d'une dédicace au roi signée de trois des principaux magistrats de la ville ; 2° de deux approbations, l'une de D. Juan Antonio Fabrega Rubio, censeur synodal de l'archevêché, l'autre de Joseph de Mercado de la Puebla de los Angeles, avocat près du Conseil royal et du Saint-Office ; 4° d'une préface de l'auteur.

P. 2, ligne 21. *Les vice-rois du Mexique...* Instruction du duc de Linarès à son successeur, citée par D. Lucas Alaman. Historia de Mejico. Mejico, 1849, t. I, p. 43.

P. 3, l. 13. *De Humboldt observait et décrivait une affection...* Voyage en Amérique, 3e partie, p. 750. Cité par Hirsch. Handb. d. hist., geogr. Pathologie. 1re éd., t. I, p. 62.

DEUXIÈME LECTURE

P. 17, ligne 25. *Les armées du temps des Karolingiens...* Courrent Histoire de l'armée française. Toulouse, 1864, p. 21 et suiv.

P. 18, l. 29. *Quand Philippe de Valois emprunta aux Genois..* Voy. Smart. On the medical services of the navy and army from the accession of Henri VIII to the restoration. Brit. med. Journal. 1874, fév. 7, 14, 21, 28, t. I, p. 168, 199, 228, 264.

P. 19, l. 15. *Sous les derniers Capétiens directs, la cour de France avait un certain Scaccio...* Voy. Haeser. Lehrb. d Geschichte d. Medicin. 3e éd. 1re Bd., p. 787.

— l. 19. *Charles d'Anjou, malgré son mépris pour les Napolitains...* Renzi. Collectio salernitana. T. I, p. 368.

P. 20, l. 26. *Un maréchal anglais sut tirer parti...* Smar Loc. cit.

— l. 345. *Arnauld de Villeneuve...* Voy. Opera. Ed. C. Waldkirch. Bâle, 1585, p. 811.

P. 21, l. 35. *A la longue le roi...*Voy. Courrent, Loc. cit., p. 95.

P. 22, l. 21. *Ce n'étaient la plupart que marauds...* Brantôme. Premier discours de tous nos couronels français. Ed. du Panthéon littéraire. Paris, A. Desrez, 1838, t. I, p. 578, col. 2.

— l. 28. *Un seul corps avait le privilège de posséder un sirugien...* Malgaigne. La chirurgie du VIe au XVIe siècle. Préface à l'édition des Œuvres complètes. A Paris, t. I, p. CLXVII.

P. 23, l, 19. *Hieronymus Braunschweig...* Buch. d. Cyrurgia. Strasbourg, P. et P. Day. 1497. In fol. Goth., CXXVIII ff. Tout le chapitre relatif aux plaies d'armes à feu se trouve dans cette édition, dans la 2e partie, X, XLI.

P. 24, l. 30. *En 1485, la moitié des yeomen de la garde royale d'Angleterre...* V. Longmore. Gunshot-Wounds. 1881, p. 27.

P. 25, l. 18. *Le premier avénement d'un certain Marseillais...* Vies des grands capitaines, le maréchal de Strozze. Ed. citée, t. I, p. 173.

P. 25, l. 29. *En 1544 le duc de Norfolk...* Smart. Loc. cit.

P. 26, l. 9. *Charles le Téméraire avait décrété...* Malgaigne. Loc. cit., p. CLXVII.

— l. 11. *Maximilien en avait également...* Voy. Frölich. Geschichtliche der Militärverfassung. Vierteljahrschr. f. gerichtl. medicin. N. F. XXI, p. 81. 1874.

P. 27, l. 33. *Pfolspeundt.* Voy. sur cet auteur. Haeser. Op. cit. t. I, p. 788 et suiv., ou, pour plus de détails, la préface du livre de Pfolspeundt publiée par M. Haeser. Ce livre est intitulé : Buch der Bündth-Ertzney. Berlin. G. Reimer, 1868. In-8. LXIV, 179 pages. L'assertion relative aux plaies par armes à feu est inexacte : Pfolspeundt en parle à plusieurs reprises. En rédigeant cette lecture, je n'avais pas son livre ; j'en parlais d'après la longue analyse donnée par M. Haeser, (Gesch. d. Med., t. I, p. 791). Cet auteur déclare formellement qué Pfolspeundt ne fait

pas mention des plaies par armes à feu; il a rectifié plus loin cette erreur. (Op. cit., t. II, p. 161. Note.)

P. 28, l. 23. *Johannes Lang de Lemberg...* Voy. Malgaigne. Loc. cit.

P. 29, l. 9. *Le topique de Lorentz Burres...* Ein neu Wundtarznei Büchlein. Frankf. a M. H. Gulscrich. 1552, in-4, 23 ff.

— L. 25. *M. Frölich... regrette qu'il ait suivi de trop près la tradition...* Grenzen, d. militär medizin. Litteratur. Militärarzt. 1873, n° 3, p. 16.

P. 30, l. 34. *Jean de Gersdorf.* Stat-und Feldtbuch bewährter Wundtarznei Francf. a. M. Ch. Egenolff. 1551, in-4, 92 pages.

P. 35, l. 10. *Berengario de Carpi...* Opera, passim.

— l. 10. *Jean de Vigo...* Practica in arte chirurgica copiosa. Lyon, 1520-1522. Lib. III, tract. 2, cap. 3.

— l. 29. *Bartolomeo Maggi...* De vulnerum sclopetorum et bombardorum curatione tractatus. Bologne, B. Bonardi, 1552. In-4, 114 ff. passim.

P. 37, l. 11. *Alfonso Ferri...* De Curandis vulneribus sclopetopetorum tractatus singularis. Antuerpiæ. A. Coninx, 1583, in-4, 91 pages (passim).

P. 38, l. 13. *Francesco Rota...* De tormentariorum, sine archibuscum vulnerum natura et curatione. Francof. ad Mœnum G. Corvin, 1575, in-4, 128 pages. — *Leonardo Botallo...* Du curandis vulneribus sclopetorum, Antuerpiæ, A. Coninx, 1583, in-4, 88 pages.

— L. 35, *Au total, dit Malgaigne...* Loc. cit.

P. 40, l. 3. *Joubert...* Traité des arcbusades. Paris, Lhuillier, 1570. In-8, 68 p.

— L. 19. *M. Guithemet (T.) et Veyras (J,)...* Traité de chirurgie, contenant la vraye méthode de guérir playes d'arquebusade. Lyon, B. Vincent, 1581. In-8, 184 p.

P. 41, l. 16. *Nicolas Goddin.* La chirurgie militaire, translatée du latin en françois, par M. J. Blondel... Gand, Sasse Lambert 1553. In-8, 54 f.

— l. 40. *Daza Chacon (D.)...* Pratica y teorica de cirurgia. Valence. B. Noguès, 1650. In-fol. 2e partie, ch. 21, p. 280 et suiv.

P. 44, l. 3. *Irwing...* A concise view of the progress of military medical Litterature in this country; being a chronological arrangement of Authors, with critical remarks on their works Edinb. Med. and Surg. Journ. 1845, t. LXIII, p. 83.

P. 44, l. 6. *Clowes Willam...* A proved practice for all young Chirurgians, concerning burning with gunpowder, and wounds made with gunshot, sywords, halbert, pike, lance, or such other

London, 1591. In-8 (Irwing). — *Lowe Peter...* The whole Course of Chirurgery. London, 1596. In-4. — *Woodall.* The chirurgian's mate or military and domestic surgeon. London. 1612. in fol.

TROISIÈME LECTURE

L'édition dont je me suis servi est la suivante : A. Th. Macrobii Opera. J. J. Pontanus secundo recensuit : adjectis ad libros singulos notis; quibus accedunt J. Meursi breviores notæ. Lugduni. Batavorum, J. Maire, 1628. In-8, 768 p. Index.

P. 47, l. 25. *Eh bien, Frank, en sais-tu assez...* Voy. Francis Monnier, Alcuin et Charlemagne. 2e édit. Paris, Plon, 1863. In-8, p. 89.

QUATRIÈME LECTURE

L'édition de Richer dont je me suis servi est la petite édition de Pertz : Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum. Hanovre, Hahn et Paris, Brockhaus et Avenarius. 1839.

P. 63, ligne 18. *Gerbert ne connaît que Cornelius Celse...* Voy. Werner (Carl). Gerbert von Aurillac, n Ausg. Wien, Braumüller. 1881, p. 57.

P. 64. l. 10. *Son père jouissait d'une gloire incontestée...* Ces détails donnés par Richer en divers endroits ont été réunis dans la préface de Pertz.

P. 65, l. 10. *Un évêque de Verdun depuis longtemps valétudinaire...* Voy. Bercarii presbyteri Historia brevis episcoporum Virdunensium. Dachery Spicilegium. éd. in-fol.,t. II.

— L. 13 et suiv. L'anecdote citée se trouve au liv. II, cap. 59, p. 89. Ed. citée.

P. 67, l. 9. *Un jour qu'il rêvait mélancoliquement...* Liv. IV, cap. 50, p. 159.

P. 69, l. 33. *Fulbert avait cultivé l'art de guérir...* Epist. X (IX d'après l'ordre de Migne. Cursus patrologiæ. CLIII, p. 206).

P. 70. l. 4. Epist. CXVIII. Même vol., p. 266.

P. 70, l. 20 et 21. *Jean le Sourd, médecin de cette école...* Ord. Vitalis. Histor. eccles. Part II, lib. III, XII. Migne. Curs. patrol. 188, p. 266. B. — *Goisbert...* Hist. eccl. P. II, lib. V, XIX, p. 433. D.

P. 71, l. 23. *Eudes déjà vieux et timoré...* Lib. I, cap. 13, p. 15.

P. 71, l. 31. *La maladie de l'assassin Winimar...* Lib. I, cap. 18, p. 20.

P. 72, l. 13. *Herbert, comte de Vermandois...* Lib. II, cap. 27, p. 76.

— l. 21. *Charles le Simple mourut de la machronosia...* lib. I, cap. 56, p 45.

— l. 26. *La description des accidents qui précédèrent la mort de Lothaire...* Lib. III, cap. 109, p. 167.

— l. 37. *Une affection gastro-intestinale enleva l'empereur Othon...* Liv. III, cap, 97, p. 160.

P. 73, l. 9. *Le roi Raoul est pris dans le pays de Sens...* Lib. I, cap. 49, p. 41.

— l. 12. *Louis d'outre-mer fut éprouvé d'une manière analogue.* Lib. III, cap. 99 et 103, p. 112 et 113.

— l. 24. *A Reims on vit dans l'air...* Lib. I, cap 65, p. 77.

Autant qu'on peut le croire par une indication du Jahresber. f. d. Leis. d. Medizin, cette lecture a été traduite en holland is. V. le Recueil en question pour 1883. T. I, p. 328. 15. *L. Th...Een student in de Geneeskunde van voor* 900 *Jahren...* Geneesk. Courant Tiel, XXXVII, n°s 4, 5, 6, 7, 8 J'ignore quelle est la valeur de cette traduction. Après avoir lu l'indication ci-dessus, j'écrivis à M. le rédacteur en chef du Geneesk, Courant. pour le prier de m'adresser les numéros ou de m'indiquer comment je pourrais me les procurer. M. le rédacteur en chef ne me répondit pas.

CINQUIÈME LECTURE

Les détails que nous donnons sur Sanchez sont extraits de son Eloge par Andry. *Précis historique sur la vie de M. Sanchez.* 1783, in-8, 28 pp. Nous en trouvons quelques autres relatifs à son séjour en Russie, dans un ouvrage récent de M. le Professur Jacob Tchistovitch. Engagé par acte passé en français devant Me Schabaalie, notaire à Amsterdam, le 5 juin 1731, aux appointements annuels de 500 roubles, il fut, après son arrivée, nommé auxiliaire du Grec Mineat, médecin municipal de Saint-Pétersbourg. A son retour de l'expédition de Crimée, il fut nommé médecin du corps des cadets, avec une augmentation de solde de 50 roubles par an. Le 3 mars 1740, promu médecin par quartiers de la cour (Hof-medicus) aux appointements de 2,000 roubles (avec logement, nourriture, voiture, etc., le tout évalué à 500 roubles). On trouve ici un détail qui se concilie mal avec ce que nous

avons dit à la ligne 9 de la page 79 sur la disgrâce de Sanchez. « La révolution qui mit Elisabeth Petrovna sur le trône, dit Andry, fut l'epoque du malheur et des infirmités de Sanchez... » Et plus loin : « On insultait à sa droiture et sa probité devenait criminelle » Il paraît, au contraire, que l'impératrice Elisabeth Petrovna l'avait en haute estime. « Le 5 novembre 1741, il fut nommé son second médecin particulier aux honoraires de 3,000 roubles. » Cette charge médicale était la plus importante de la cour. Lestocq, premier médecin particulier titulaire était surtout un homme politique. Tchistovitch (J.) Istoria pervyk meditsinskikh chkol v Rossii. Saint-Pétersbourg. Imp Treia, 1883. Appendice p. CCXC.

Nicolas Bidloo, fils de l'anatomiste Gottfried fut engagé par l'ambassadeur de Russie Artamonovitch Matieev comme médecin particulier du tsar Pierre I[er] en 1702. A son arrivée à Moscou, Bidloo fut atteint d'une maladie qui lui rendit très difficile l'accomplissement de ses devoirs, Pierre le Grand comprit vite qu'il pourrait mieux utiliser les qualités de Bidloo. Celui-ci lui présenta un projet relatif à la construction d'un hôpital et d'une école. L'hôpital, commencé en 1706, fut, dès l'année suivante, en état de recevoir des malades. L'organisation de l'école fut plus difficile; Bidloo eut contre lui la routine, les préjugés. Il laissa dire, s'occupa avec grand soin de ses elèves, fit en sorte qu'aucun ne sortît avec une instruction superficielle. Pierre le Grand le soutint énergiquement et lui accorda même une gratification de 100 roubles pour chaque médecin formé par lui.

SIXIÈME LECTURE (1)

L'édition de Grégoire de Tours dont je me suis servi est celle de l'abbé Migne. Cursus patrologiæ latinæ, t. LXXI. Les chiffres en égyptienne correspondent aux chiffres analogues donnés dans cette edition.

P. 107 ligne 35. *Dans la crypte de Saint-Féréol.* Lib. Mirac. Lib. I De Gloria mart. cap. 71 (**801**).

P. 108, 1, 9. *Quelques-uns avaient conservé le titre...* Voy. Jacquey. Etude historique et juridique sur les conditions des médecins et archiatres dans le droit romain. Paris, 1878. Thorens, p. 94.

(1) Cette lecture est intitulée par erreur dans le texte (p. 106 cinquième lecture, c'est en réalité la sixième.

— l. 10. *Marileif était un archiatre palatin...* Voy. Hist. Franc., lib. V, cap. XIV (**216**) et lib. VII, cap. XXV (**350**).

— l. 22. *Avant de mourir elle obtint de son faible époux une dernière et horrible faveur...* Histor. Franc., Lib. V, cap. 36 (**244-245**).

P. 110, l. 8. *Un autre archiatre appelé Petrus...* Fredegarii Scholastici Chronicum ann. 605. Migne. Patrologia latina. LXXI **607**).

— l. 16. *Les mesures de défiance bien connues...* Nullus medicus sine præsentia patris, matris, fratris, filii aut avunculi vel cujuscumque propinqui mulierem ingenuam flebotomare præsumat... Lex Wisigoth. Tit I, I — Si quis medicus dum flebotomum exercet ingenuum debilitaverit centum solidos coactus exsolvat. Si vero mortuus fuerit, continuo propinquis tradendus est, ut quod de eo facere voluerunt, habeant potestatem. Tit. I, VI. In Lindenbrog Codex legum antiquarum. Lib XI. 1613.

— l. 23. *Si une personne, disait la loi des Ripuaires...* Lex Ripuariorum. Tit. LXVIII I. In Baluze Capitularia Regum Francorum. T. I, p 47. Paris, 178. A. Quillau. In-fol.

— l. 29. *La loi bavaroise...* La citation vient de la loi des Alamans. Tit. LIX-4. Le texte de la loi des Bajvars est un peu différent : Si in eo venam percusserit, ut sine igne sanguis stagnare non possit, quod athargrati dicunt. vel in capite testa appareat. quod gebuiskini vocant, et si os fregerit et pellam non fregerit quod paleprust dicunt ; et si talis plaga ei fuerit quæ tumens sit, si aliquid de istis contigerit cum sex solidis componat. La disposition de la loi lombarde reproduit presque intégralement celle des Ripuaires : Ita tamen, ut os tale inveniatur, quod ad pedes duodecim super viam sonum in scuto facere possit, et ipsa mensura de certo pede mediocris hominis mensuretur... Lex Rotharis. Tit. XLVII. In Muratori Rerum ital. scriptores. T. I. 1re partie, p. 21.

P. 110, l. 7. *Parmi les religieuses se trouvait une certaine Haodielde...* Hist. Franc. Lib. IX, cap. XXXIX et suiv.

P. 112, l. 1. *Voyez donc ! ajouta-t-elle...* Quæ enim sanctitas in hac abbatissa versatur. quæ viros eunuchos facit, et secum habitare imperiali ordine præcipit ! Hist. Franc. Lib. X, cap. X (**505**).

— l. 37. *Voilà que tu as dépensé pour moi tout ton art...* De mir. S. Mart. Lib. II, cap. 1 (**1038**).

P. 113, l. 19. *Le plus fameux peut-être de ces empiriques fut un certain Didier...* Histor. Franc. Lib. IX, cap. 6. J'ai supposé que Didier qui se trouvait à Tours l'année de la mort de sainte Radégonde (**587**) était l'énergumène du pays de Bourges dont

Grégoire parle plus loin. (Hist. Franc., lib. X, cap. XXV). Celui-ci se dirigea vers la Provence et trouva une mort tragique au Puy Une ligne de Grégoire semblerait indiquer le contraire. Après avoir dit qu'il fit chasser Didier du territoire de Tours, il ajoute : Nec cognovimus deinceps quo abisset... Cette note a probablement été écrite avant que la nouvelle de la mort du faux prophète fut arrivée à Tours.

P. 114, l. 4. *Un jour Grégoire prenait son repas du soir...* Hist. Franc., lib. IX, cap. VI **(423)**.

P. 115, l. 23 et 24. *Il y en avait un à Châlons-sur-Marne...* A Châlon-sur-Saône (Cabilonensis).

— l. 26. *L'historien admire l'abnégation de saint Lupicinus...* Ad hospitiolum diverteret leprosorum... lectulumque spatiosum fieri præcepit, ut omnes in uno stratu requiescerent... Vitæ patrum... Cap. IV **(1149)**.

— l. 39. *Un homme d'Angers fut apporté à saint Martin...* De mir. S. Mart., lib. III. cap. 33 **(1093)**

P. 116, l. 2. *On consultait de préférence saint Sigismond...* Miraculor., lib I, De Gloria martyrum, cap. 75 **(805)**.

— l. 3. *Les premiers récits qui frappèrent les oreilles de Grégoire...* Hist. Franc., lib IV, cap. VI.

— l. 22. *En 563 et pendant les années suivantes...* Hist. Franc., lib. IV, cap. XXXI **(171)**. Comparer la peste d'Auvergne à la peste de Constantinople. Voy. Corlieu La peste dans les historiens byzantins In : Les Médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la chute de l'empire d'Orient. Paris, J.-B Baillière, 1885, p. 122. Pour l'Italie : Voir P. Diaconi Warneiredi. De gestis Langobardorum, lib. II, cap. 4.

P. 117, l. 33. *Les premières descriptions de la variole...* Voy. Levillain, (E. L.) Histoire des fièvres éruptives avant le XVIIe siècle. Thèse de Paris Paris, J.-B. Baillière, 1884, 76 pp.

P. 118, l. 21. *La maladie dysentérique, etc...* Hist. Franc., lib. V, cap. 35 **(243)**.

P. 119, l. 1. *Les gens disaient que les malades...* Grégoire de Tours. Trad. française. Dans la collection des historiens de France publiée sous le patronage de M. Guizot.

— l. 7. *Aug. Thierry n'a aucun doute...* Voy. Temps mérovingiens. 7e récit.

— l. 11. *Anglada... essaie de justifier son opinion...* Etude sur les maladies éteintes. Paris. J. B. Baillière, 1869. pp. 252 et suiv.

— l. 27. *... l'appelle maladie dysentérique avec pustules cachées...* Cum autem *morbus ille dysentericus* cum *occultis pustulis* attereret civitates... De mir. S. Mart., lib. II, cap. 51 **(1070)**.

P. 119, l. 37. *Decursa saniæ multi liberantur...* Lisez : *liberabantur.*

P. 120, l. 5. *Son cadavre devint si noir...* Hist. Franc., lib. V, cap. 37 (**247**).

— l. 29 *En* 572, *âgé de* 28 *ans...* De mir. S. Mart., lib. II, cap. 1 (**1038**).

— l. 36. *Ailleurs il parle également d'un clerc...* De mir. S. Mart., lib. II, cap. 11 et 12 (**1045**).

P. 121. l. 10. *En* 582, *au moment où la peste sévissait à Narbonne...* Historia Franc., lib. VI, cap. XIV (**291**).

— l. 22. *L'historien croit que tout était produit par une augmentation de la mélancolie...* De mirac. S. Mart. lib. III, c. 58 (**1075**).

— l. 27. *La femme du comte Ebroïn...* De Mirac. S. Mart., lib. III, cap. 34 (**1098**). Consulter Levillain. Loc. cit.

P. 122, l. 6 et 7. *On trouve dans les chroniqueurs des récits qu'on peut rattacher à la variole... Nefanda pustula* nequiter est percussa. *Quo tabo* incresscente jacebat tumida toto corpore. Vita S. Eligii. Dachery Spicilegium, 2e éd. t. I, p. 85.

— l. 32. *...Mélange indigeste de miel et de suc d'absinthe...* Accepto poculo bibit absinthium cum vino et melle mixtum, ut mos barbarorum habet... Historia Franc., lib. VIII, cap. 31 (**404**).

— l. 37. *Un ecclésiastique breton appelé Vennochus...* Hist. Franc., lib. VIII, cap 34 (**417** et **418**).

P. 123, l. 11. *Un jour on conduisit à Tours un certain Landulf du pays de Vienne...* De Mirac. S. Mart., lib. II, cap. XVIII (**1149**).

P. 124, l. 10. *Au nombre des miracles rapportés par Audoenus il y en a un d'une espèce particulière...* Vita. S. Eligii. Dachery Spicilegium. 2e édit. t. I, p. 86.

— l. 32. *Justin, le mari de ma sœur...* De Miraculis S. Mart., lib. II, cap. 2 (**1139**).

P. 125, l. 34. *Le premier soin des parents...* Quem interimere non audens, ut *mos matrum est.* De Mirac. S. Mart., lib. II cap. 25 (**1153**).

— l. 42. *L'évêque a pour expliquer des cas semblables...* Sed quia dixi parentibus ejus ob peccatum eveniss per violationem noctis Dominicæ. De Mirac. S. Mart., lib. II, cap. 24 (**1154**).

P. 126, l. 14. *Un prêtre appelé Tetricus tomba sans connaissance...* Tetricus, et non Cetrius, fut canonisé. On célébrait sa fête le 25 mars. Grégoire l'appelle souvent le bienheureux Tetricus, prêtre de l'église de Langres. Historia Franc., lib. V, cap. 5 (**206**).

— l. 17. *Un habitant de Reims avait pris un champ...* Liber de gloria confessorum, cap. LXXIX **961**).

— l. 22. *Leomère d'Angers...* De Mir. S. Mart., lib. I, c. 22 (**1122**).

— l. 23. *La femme de Serenatus fut longtemps paralysée par les sorciers...* De Mir. S. Mart., lib. IV, cap. XXXVI (**1135**).

— l. 34. *Une esclave avait acheté sa liberté...* De Mir. S.Mart., lib. III, cap. LIX **1076**).

— l. 38. *Un accident analogue frappa Imola, la femme du tribun Arminius...* Il faut lire : Mummola et Animus.

P. 127, l. 7. *Une autre fois c'était la migraine, on le saigna aux deux tempes...* Grégoire de Tours songea un moment à cette médication, mais n'alla pas jusque là... Subiit mihi cogitatio, ... quod hæc quæ pertuleram a sanguine evenissent, et si vena protino fuisset incisa, confestim ista cessassent. De Mir. S. Mart., lib. III, cap. 60 (**1077**).

— l. 13. *Le traitement .. était du ressort de saint Domitien...* Domitius equidem alius martyr... sciaticis tamen veloci virtute medetur... Miraculorum. Lib. prim. De gloria martyrum, cap. C (**832**).

— l. 15. *Un nommé Sisulf d'Angers vint à Tours...* Sisulf était Manceau. De Miracul. S. Mart., lib. II, cap. 40 (**1064**).

— l. 29. *Chainemonde avait le corps plein d'ulcères...* De Mirac. S. Mart., lib. l, cap. 8 (**1010**).

— l. 33. *La seconde femme du roi des Wisigoths, Athanagild, en fut atteinte...* Grégoire parle ici de Goisvinthe, mère de Brunehilde et de Galeswinthe. Elle fut non la seconde, mais la seule femme d'Athanagild, après la mort duquel elle épousa Leuvigild déja veuf lui-même. Le chroniqueur qui a raconté d'une façon si touchante ses adieux à sa fille Galeswinthe, est ici beaucoup moins bienveillant, parce que Goiswinthe, arienne fervente, avait été l'instigatrice d'une persécution contre les catholiques d'Espagne.

— L. 35. *On abaissait la cataracte en exerçant une pression sur l'œil...* Cum distento transfixoque spiculis oculo... De Mir. S. Mart., lib. II, cap. XIX (**1051**).

P. 128, l 8. *Un pélerin arrive... pour une maladie inflammatoire de la langue...* De Mirac. S. Mart., lib. IV, cap. II (**1.07**).

P. 129, l. 3. *Les accidents présentés par un enfant qui rendit deux lombrics...* De Mir. S. Mart., lib. III, cap. 58 (**1110**).

— l. 15 et 16. *L'aigremoine etait considérée comme un spécifique dans les affections du ventre... Mundat ventrem ut agridium,* pulmonem ut hyssopus... De Mir. S. Mart., lib. III, cap. LX (**9112**). Le mot *agridium* a été employé dans des sens mal définis. On lit dans Ducange : *Agridium.* Liber Miraculi S.

Fidis, cap. 21. B. Virgo ita cum fando prosequitur : Scias me, in quam hactenus minime fuisse interpellatam, pro hujus modi re... cum ex diversis morbis valida contulerim *agridia.* » Quo loco vox agridia, nisi mendum subsit, auxilia aut ægrorum sanationes significat. — Glossarium. Ed. Favre. Niort, 1683, t. I. p 148, col. 2. Galien attribue à l'aigremoine la faculté de dessécher et de guérir les obstructions du foie; grâce à ses propriétés astringentes, elle augmenterait la force de ce viscère... ... ὅθεν καὶ τὰς καθ' ἧπαρ ἐμφράξεις ἐκκαθαίρει. μετέχει δὲ καὶ στύψεως βραχείας, δι' ἣν καὶ τόνον ἐντίθησι τῷ σπλάγχνῳ. (Oper. Ed. Kühn. XI, 879); plus tard, l'aigremoine fut considérée comme le médicament par excellence de toutes les maladies du ventre.

Reste à savoir s'il est possible d'admettre que la forme primitive ait pu donner *agridium*. Il ne serait pas difficile de trouver des exemples de modifications phonétiques aussi prononcées. Agrimonia est formé par métatèse. Le terme primitif était ἄργεμον usité du temps d'Hippocrate, désignait de petites ulcérations de la limite cornéo-scléroticale. On aura probablement attribué à la plante le nom de l'ulcération contre laquelle on utilsait le plus souvent ses propriétés astringentes. Celse le donne déjà dans ce sens : Adversus quos satis proficet herba vettonica... vel *argemonia* vel trixago. Medicina, lib. V, cap. 10. Ed. Maclagan et Stewart. Edinburg, 1831, p. 254. Plus tard le mot devint *agrium* : Aliud iperis..., cymini alexandrini *agrii* sicci... (Cassius Felix, ad ictericos... De medicina. Ed Valentin Rose. Leipzig, Teubner. 1879, p. 129). Il est donc vraisemblable que le mot grec ἄργεμον ait subi deux altérations et donné *agrimonia* et *agridium.*

— l. 20. *Saint Ouen parle d'un religieux...* Vita S. Eligii. n Dachery Spicilegium. 2e éd. Paris, 1723. T. I.

— l. 22. *Maurilius, évêque de Chartres se traitait par le même moyen...* C'est de Cahors qu'il faut lire (Cadurcensis et non Carnotensis). Hist. Franc., lib. V. XLIII (**253**).

— l. 29. *Paul le diacre de Mérida...* Le récit se trouve dans Florez. España Sagrada. Madrid, 1651, 170. De Vita et Miraculis patrum Emeritensium. Il a été reproduit par Heusinger dans une courte étude sur Paul de Merida. Janus 1, p. 764.

SEPTIÈME LECTURE(1)

L'ouvrage de Jordanus a pour titre : Hieronymi Jordani Bruns-

(1) Il faut faire la même rectification que pour la lecture précédente ; elle est intitulée dans le texte (p. 131) sixième lecture, c'est la septième.

vicensis medicinæ D. et physici Göttigensis. De eo quod Divinum aut supernaturale est in morbis humani corporis, ejusque curatione. Francofurti ad Mœnum. Impensis Joan. Godofred Schönwetteri. 1651. In-4, 269 p. Table des matières et table alphabétique. L'ouvrage est précédé de plusieurs opuscules : 1° Rari admirandi et plus quam ferini, veneficio illati adfectus. 2° Programma in festa Sancti Michaeli archangeli. 3° Un cantique aux Saints Anges en allemand. 4° De paralysi. Dissertation inaugurale de l'auteur. Le premier travail est d'un certain Läger (Jäger d'après Haller) de Brunswick; le second est de Hermann Conring.

Nous n'avons pu trouver de détails sur Jordanus. La dissertation ne porte pas d'indication de lieu ni de date; elle est, selon toute probabilité, d'Helmstadt, de 1636 à 1640. La lettre de Conring se termine ainsi : « ... Montre ce que c'est que d'avoir été formé à l'école d'Helmstadt. » Or, Conring devint professeur de médecine dans cette université en 1636. Haller confond l'auteur avec le théologien Hyacinthus Jordanus, auteur de la Theoria medicinæ S. Thomas, in-4. Naples, 1643. En indiquant le *quod divinum in morbis*, il mentionne une édition in 4 de Francfort, 1657. Jordanus partageait toutes les opinions de son maître, un des adversaires les plus ardents de Paracelse; il avait d'autres raisons personnelles de croire aux maladies surnaturelles : il se trouva de bonne heure en rapport avec Läger. En 1640 celui-ci éprouva un premier accès de névralgie faciale après avoir pris un bouillon préparé par une vieille garde-malade. Läger s'étant traité longtemps en vain finit par se croire victime d'un maléfice. La garde-malade fut arrêtée en 1643 à Langenhagen, soumise deux fois à la torture et brûlée

P. 138, ligne 34. *Lievin Lemnius*... Né en 1505, mort en 1568, médecin Zirikzee. La première édition de son traité : De occultis naturæ miraculis, parut à Anvers en 1559.

P. 139, l. 23. *Ce médecin, disait-on, instruit sur tant de hoses*... Le philosophe Pomponazzi avait été reçu docteur en médecine à l'Université de Padoue.

P. 140, l. 11 et suiv. *Gentile de Foligno*... Né en 1230, mort de la peste noire à Perugia en 1348, étudia la médecine à Bologne sous Taddeo d Algarotto, fut professeur à Perugia, puis à Padoue. Le plus connu de ses ouvrages porte pour titre : Consilia. — *Forlivi*... Jacopo della Torre, dit Jacopo da Forli ou Forlivi, mort à Padoue en 1414, maître de Michele Savonarola. A écrit des Commentaires sur Hippocrate, Galien et Avicenne. — *Thomas de Garbo*... Ami de Pétrarque, auteur d'une *Summa medicinalis* que sa mort, arrivée en 1370, l'empêcha de terminer.

P. 141, l. 15. *Thomas Fyens...* Plus connu sous son nom latinisé (Fienus), professeur à l'Université de Louvain (1599), ami de Van Helmont et plus tard de Hermann Conring. La phrase de Jordanus semble indiquer une réfutation directe par Fyens de l'arrêt de la cour de Grenoble, à propos duquel la question de la puissance de l'imagination avait été reprise en Hollande. Sa réfutation est indirecte et antérieure. On la trouve dans : De Formatione fœtus. Anvers, J. de Tongres, in-8, 1620, et De viribus imaginationis. Tractatus. Louvain, G. Rivien, in-8, 1608

P. 142, l. 17. *Un certain Akiba la découvrit...* Le rabbin Akiba fut condamné à mort par Adrien pour avoir embrassé le parti du faux Messie Barcochébas.

P. 142, l. 26. *Les Egyptiens chassaient les mauvais esprits...* Voy. Maspero. Histoire ancienne des peuples de l'Orient. Paris Hachette, 1876, p. 85. 2e édit.

P. 144, l. 14. *Barthélemy Georgiewicz...* Ecrivain hongrois, mort à Rome en 1650. Enlevé par les Turcs et vendu comme esclave ; s'échappa deux fois de captivité; la première fois il fut repris et sévèrement châtié. La légende rapportée par Jordan, est extraite d'un de ses livres intitulé : De Afflictione captivorum sub Turco tribute viventium. Worms, 1545, in-8.

P. 147, l. 6. *Binsfeld...* Théologien, chanoine et grand vicaire de Trèves, mort en 1640.

— l. 12 *Jean de Wier...* Consulter : Axenfeld. Jean de Wier et la sorcellerie, conférences historiques de la Faculté de médecine. Paris, Germer-Baillière, 1866.

P. 148, l. 25. *Cornélis Loos...* Théologien hollandais, chanoine de Gouda, attaqua les croyances superstitieuses de son temps dans un livre sur la vraie et la fausse magie ; fut poursuivi trois fois; la troisième poursuite fut interrompue par sa mort, en 1595.

P. 149, l. 13. *Le P. Francesco Benci...* Jésuite italien, mort a Rome en 1594. L'anecdote est extraite de ses Lettres pour l'année 1589.

P. 152, l. 29. *Guainier...* En latin Guainerius, médecin de Pavie, mort en 1440. Son véritable nom était probablement Guagnieri. — *Huarte (Juan)...* Médecin espagnol du XVIe siècle, a publié : Examen de los ingenios para las ciencias. Baeza, 1575.

— l. 38. *Gaspar (Wolff)...* 1532-1601. De Zürich ; élève et ami de Gessner ; devint après sa mort professeur de physique et de langue grecque dans sa ville natale. A publié une grande collection gynécologique sous ce titre : Harmonia Gyneciorum. Bâle, 1566.

P. 153, l. 11. *Arnold de Marburg...* Le philosophe de Mar

bourg, auquel fait allusion Jordanus, est le médecin Adolph (et non Arnold) Wilhelm Scribonius, partisan de Ramus, qui vivait au XVI[e] siècle. Il a publié un opuscule in-8 intitulé : Resp. ad examen veritatis de purgat. sagarum per aquam frigidam. Francfurt, 1590.

— l. 22. *Weinrich (Martin)*... Pasteur de l'hôpital de Leipzig, plus tard professeur de physique et d'éloquence à Breslau; a publié une édition de la médecine universelle de Montanus; mort en 1609.

P. 164, l. 33. *Balthazar Hahn*... La lettre analysée plus loin se trouve dans D. Sennert. Opera, t. III, p. 693. Lyon, J.-A. Huguetan, 1650.

P. 168, l. 34. *Echt J. de Cologne*... Médecin et botaniste; publia un travail intitulé : De Scorbuto vel scorbutica passione epitome. Vehnberg, 1541. Réimpr. 1645. Mort en 1624. Haller Bibl. med. pract. 2, 59.

P. 172, l. 3. *Guillaume Postel de Barentin*... (1505-1581). Philologue, professeur au Collège de France (1539). L'un des des hommes les plus instruits du XVI[e] siècle. Ses théories mystiques, qui lui attirèrent à plusieurs reprises les anathèmes ecclésiastiques, ont fait mettre en doute l'intégrité de sa raison.

P. 175, l. 6. *Joannes Lang et autres*... Jordanus renvoie pour cette citation au chap. II de Hermann Couring. De Hermetica Ægyptiorum veteri et novà Paracelsitorum medicina. In-4, Helmstadt, 1668. 2[e] édit. 1669, même ville.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE LECTURE

DEUXIÈME LECTURE

TROISIÈME LECTURE

QUATRIÈME LECTURE

CINQUIÈME LECTURE

SIXIÈME LECTURE

SEPTIÈME LECTURE

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, r. de l'Abbaye, 22